

FACULTÉ DES LETTRES DE MONTPELLIER

RECHERCHES SUR LE TESTAMENT
de François VILLON

(Première série)

Notes d'un cours professé

par

JEAN DUFOURNET

Maitre de Conférences
à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines
de Montpellier



CENTRE DE DOCUMENTATION UNIVERSITAIRE

5 PLACE DE LA SORBONNE . PARIS-V

JEAN DUFOURNET

Maître de conférences à la Faculté des lettres et sciences
humaines de Montpellier

RECHERCHES sur le TESTAMENT de FRANÇOIS VILLON

(Première série).

-

Notes d'un cours professé à la faculté des lettres de Montpellier.

INTRODUCTION

Dès qu'on s'éloigne des morceaux trop souvent choisis par les auteurs d'anthologies, des ballades des pendus ou des dames du temps jadis, ou de la prière à Notre-Dame, ou de quelques huitains relatifs soit à la danse macabre soit aux terreurs de l'agonie, on se heurte à de singulières difficultés lorsqu'il s'agit de comprendre la pensée et les intentions de Villon, de traduire ses vers le plus exactement possible.

En effet, sa langue est le moyen français qui peut sembler assez proche de la nôtre, bien que les articles et les pronoms ne soient pas encore devenus des signes grammaticaux quasi obligatoires bien que la place des mots et leur orthographe diffèrent sensiblement de l'usage moderne. Mais le lecteur doit surtout se méfier des faux amis, c'est-à-dire de ces mots dont la forme, le signifiant, ne nous étonne pas, mais dont le contenu, le signifié, s'est considérablement modifié au cours des cinq derniers siècles. En voici quelques-uns pris au hasard dans le Testament.

- Quels sont les atours que portent les dames dans le huitain XXXIX? Ce n'est pas une simple parure de femmes, mais, comme l'a bien défini A. Burger (1), c'est le couvre-chef des dames nobles, un assemblage de pièces de linon en forme de cornes, maintenues par des fils d'archal.

- Les fauves botes dont il est question au vers 1974 sont, en réalité, des bottines à lacets qui étaient les chaussures des jeunes éléments.

- On risque de commettre un contre-sens sur l'adverbe d'avantage du v.1201, dont le sens est alors : d'avance (2). Cette traduction permet de saisir le sel de la plaisanterie du poète qui fait une allusion à la paresse de son légataire.

- De même, l'infinitif en fonction de substantif dans le portrait des deux chanoines de Notre-Dame, le sommeillier (v. 1326), a-t-il déjà le sens moderne de dormir d'un sommeil léger, imparfait ? Ou bien n'est-il pas préférable de le lier étroitement au nom sommeil, comme il l'était autrefois, et de comprendre : être dans le sommeil? (3).

(1) - Lexique de la langue de Villon, p.36, c.1

(2) - Sur ce problème, on lira avec fruit l'article de L.Foulet, Le "plus" quantitatif et le "plus" temporel, dans Etudes dédiées à Mario Roques, p.131-148.

(3) - Voir G. Gougenheim, Les mots français dans l'histoire et dans la vie, t.I, Paris, Picard, 1962, p.139-144.

- Au vers 1453, attention à la graphie du mot sacs, qui ne recouvre pas notre moderne sac, mais sas (formes anciennes : seas, saas) qui est issu du latin de basse époque setacium et désigne une sorte de tamis fait de crin, de soie... (3a).

- Ceux qui ont pratiqué quelque peu notre ancienne langue ne se laisseront pas abuser par bachelor (v. 665), jeune homme, par aucunement (v.679) qui garde encore son sens positif (qu'on pense à l'archaïque et un tantet prétentieux d'aucuns), par combien au sens adversatif de cependant, par bureau (v.286), dont l'évolution sémantique est intéressante à suivre, et qui signifie ici étouffe de bure; par sentemens (v.93), à traduire de préférence par idées.

- Quand on lit le vers 605, Toutesfois ceste amour se part, on a tendance à penser à la fin, à la mort de l'amour; en fait, le verbe partir a ici le sens premier de partager, comme dans la locution figée avoir maille à partir avec quelqu'un, c'est-à-dire, autrefois, avoir à partager la plus petite pièce de monnaie qui existait, et qui, par conséquent, n'était pas divisible (4).

- Pour ce qui est au vers 1702 du verbe Brouiller, il désigne sans doute des tours de prestidigitation qui passaient pour magiques. Le vin de buffet, v.1131, est un vin de mauvaise qualité.

On pourrait multiplier les exemples. Mais il faut s'empressez d'ajouter que cet obstacle n'a rien d'insurmontable: il est facile de dépasser cet écran avec un bon lexique comme l'est celui d'A.Burger, et aussi avec une certaine expérience de l'ancien et du moyen français. Pour beaucoup d'écrivains, ces difficultés résolues, il n'y a plus de problème.

Mais avec Villon il n'en va pas de même, car nous nous heurtons alors à d'autres obstacles, car sa poésie est une poésie incarnée, liée, pour une bonne part à certains quartiers de Paris, à différents milieux sociaux de cette ville, à une tranche d'histoire, ou plutôt de petite histoire, d'histoire locale; c'est, pour simplifier grossièrement, la poésie du Paris des années 1440-1462. Nous avons parlé de certains milieux sociaux. Mais ces milieux, Villon a pu les fréquenter assidûment ou de temps à autre, ou bien les entr'apercevoir, ou bien seulement les envier, sans jamais y pénétrer, ni s'en

(3a) - Cf. la locution proverbiale : passer la chose au gros sas, passer au crible.

(4) - On peut consulter P. Guiraud, Les locutions françaises, Paris, PUF, Que sais-je ? N° 903, 1962, p.73 et 102 ; G. Gougenheim, Les mots français dans l'histoire et dans la vie, t.II, Paris, Picard, 1966, p.40-43.

approcher (4a). Dès lors, l'on discerne la complexité du problème qui se présente à nous. Quand Villon parlera d'un personnage, il faudra se demander s'il l'a connu comme étudiant à la faculté des Arts (ou peut-être de Décret), ou comme camarade de travail (dans quelque étude de notaire), ou compagnon de beuveries et de farces (qu'on se rappelle les mariages d'enseignes, ou l'affaire du Pet au Diable), ou s'il l'a connu par l'intermédiaire de ses protecteurs de Saint-Benoît-le-Bétourné, et, au premier rang, de Guillaume de Villon, ou s'il avait seulement entendu parler de lui, en bien ou en mal ; et on ne pourra manquer de se demander si, dans son oeuvre, il se fait l'écho de la rumeur publique, ou le porte-parole de certains milieux, ou s'il émet des griefs personnels. C'est un labyrinthe dans lequel nous nous égarons souvent, dépourvus du fil d'Ariane. Au surplus, il ne faut pas oublier que c'est, quoi qu'on en ait, un mauvais garçon, sans doute comme l'a décrit Pierre Mac Orlan, "un petit coquin assez mou, prêt à faire le guet, en somme peu doué pour le métier de malfaiteur" (5), "un aventurier fragile ; mais quotidiennement compromis par le milieu qu'il aimait, sans être dupe de la valeur sociale de ce milieu". (6) De ce fait, il a connu d'autres chenapans, mais aussi des juges, des enquêteurs, des policiers dont il eut à souffrir. Et quelques-uns de ces derniers, dans le même temps, servaient la puissance publique et commettaient des larcins, contrôlaient des prostituées : il serait passionnant d'avoir de plus nombreuses précisions sur la vie d'êtres aussi ténébreux que Pernet Marchant, dit le

-
- (4a) - Lire, sur ce point, les remarques pertinentes d'I. Siciliano, François Villon et les thèmes poétiques du Moyen Age, p.56-57: "Plus tard, employé peut-être dans quelque "escriptoire", il a pu naturellement apprendre beaucoup sur des gens importants, sur les bourgeois cossus qui avaient très souvent maille à partir avec la justice. Mais de là à parler de relations d'amitié, à dire qu'il pénétra dans certains milieux, il y a loin... Il avoue ses véritables amis, les "compaigns de galle" et les compagnons de la Coquille, mais il ne dit nulle part, je le répète, avoir été l'ami de riches bourgeois ou du prévôt de Paris." P. 60 : "Les riches bourgeois, les hauts magistrats, les financiers, les gens rangés, les personnes honorables sont trop loin de lui. Tout cela constitue un monde dans lequel il n'a jamais pénétré, pas plus avec sa misérable personne que par ses désirs et ses goûts". P. 62 : "Les écoliers dévoyés, les filous, les gracieux galants, les coquillards, les pendus : voilà les gens avec lesquels il a vécu, voilà les amis avec lesquels il a traîné le lourd et tragique fardeau de son existence".
- (5) - François Villon, dans le Tableau de la littérature française, de Rutebeuf à Descartes, Paris, Gallimard, NRF, 1962, p.171.
- (6) - Ibidem, p. 169.

bâtard de La Barre, Casin Cholet, Jean Le Loup... Par conséquent, pour comprendre le sel des plaisanteries qui foisonnent dans la seconde partie du Testament, sans d'ailleurs arriver jamais à une certitude absolue, il convient de déceler, d'identifier et de ressusciter des réalités disparues. Marot l'avait bien vu (7), Sainte-Beuve l'a rappelé dans l'étude critique et peu sympathique qu'il a consacrée à Villon (8) ; Valéry lui-même a reconnu qu'il était nécessaire de ne rien ignorer de la biographie de ce poète et de ne pas appliquer dans son cas le principe qu'il avait si agressivement formulé (9) :

"... il faut donc nécessairement s'inquiéter de la vie et des aventures de François Villon, et tenter de les reconstituer au moyen des précisions qu'il donne, ou de déchiffrer les allusions qu'il fait à chaque instant" (10).

Encore pourrait-on se féliciter, si l'on ne rencontrait pas d'autres difficultés, car un travail minutieux d'érudit attentif et laborieux permettrait d'en venir à bout, d'autant plus que, depuis près de cent ans, les recherches se sont multipliées, avec des résultats très appréciables qui ont dissipé de grands pans d'ombre et d'obscurité.

(7) - Lire la préface des Oeuvres de Villon (1532).

(8) - Causeries du Lundi, 24 septembre 1859, t.XIV, p. 278-302, à propos de la thèse d'Antoine Campaux, François Villon, sa vie et ses oeuvres.

(9) - Villon et Verlaine, dans Oeuvres, t. I, Poésies - Mélange-Variété, Paris, NRF, Bibliothèque de la Pléiade, 1957, p.428: ... "La connaissance de la biographie des poètes est une connaissance inutile, si elle n'est pas nuisible, à l'usage que l'on doit faire de leurs ouvrages, et qui consiste soit dans la jouissance, soit dans les enseignements et les problèmes de l'art que nous en retirons. Que me font les amours de Racine? C'est Phèdre qui m'importe. Qu'importe la matière première, qui est un peu partout ? C'est le talent, la puissance de transformation qui me touche et qui me fait envie... Ce n'est pas ce en quoi les auteurs sont hommes qui leur donne valeur et durée, c'est ce en quoi ils sont un peu plus qu'hommes".

(10)- Ibidem, p. 430. Lire aussi la suite : "Il cite des noms propres de personnes qui se sont heureusement ou fâcheusement mêlées à sa carrière accidentée; il rend grâce aux uns, raille ou maudit les autres ; désigne les tavernes qu'il a hantées et peint en quelques mots , toujours merveilleusement choisis, les lieux et les aspects de la ville. Tout cela est intimement incorporé à sa poésie, indivisible d'elle et le rend souvent peu intelligible à qui ne se représente pas le Paris de l'époque, son pittoresque et son sinistre".

Mais Villon est aussi tributaire de son temps par des procédés qu'il a repris et affinés. L'un d'eux en particulier est dangereux pour le lecteur moderne, semant devant lui de nombreuses chausse-trapes : c'est l'antiphrase, qui consiste à exprimer la réalité par son contraire. Procédé très vieux, puisque les anciens appellèrent Philopator un Ptolémée qui avait peut-être tué son père et Pont-Euxin (i.e. la mer hospitalière) la Mer Noire dont ils redoutaient les tempêtes. Villon a usé, voire abusé de l'antiphrase. De Pernet Marchant qu'il jugeait répugnant au physique comme au moral, il dira que c'est un "beau filz et net" (v.1096). En voici un autre, de moralité plus que douteuse, voleur sans scrupule, gros comme un tonneau, Jean Le Loup : dans le Testament (v.1111-1112), c'est un homme de bien et bon marchand (10a), linget et flou. Pour comprendre ces deux vers et l'ensemble du huitain CX, on voit qu'on se heurte à diverses difficultés, et qu'il faut résoudre plusieurs séries de problèmes. D'abord, identifier ce Jean Le Loup, qui, en 1459, avait passé un arrangement avec le receveur du domaine de la ville de Paris, par lequel il déclarait lui abandonner le tiers des amendes venant de ses dénonciations. C'est donc en premier lieu un mouchard. Comme son frère, il exerçait toutes sortes de métiers, aujourd'hui poissonnier, demain batelier ou pêcheur, après-demain mesureur de sel, mais surtout chargé (ou s'étant chargé) de la police de la Seine. Toujours est-il qu'il profitait de ces fonctions semi-officielles pour voler des pierres, des fagots de bois, du charbon, pour pêcher en des endroits interdits. Grossier, et maniant l'injure avec facilité, il tâta de la prison, fut condamné à payer des amendes ; mais, en 1473, il était sergent à verge au Châtelet (11). Donc, un personnage peu recommandable, truand de bas étage et indicateur de police. Ensuite, il faut déceler en linget un diminutif de linge qui en ancien français s'employait couramment comme adjectif et signifiait fin comme du lin, fin, mince - et le suffixe accentue encore cette impression de minceur ; il faut discerner en flou le radical de l'adjectif dérivé fluet, et ce mot, issu du latin flavus (jaune), avait pris les acceptions de fané, flétri, puis de faible, languissant et de maigre. Enfin, ce que nous savons de ce légataire nous incite à prendre par antiphrase les premiers qualificatifs (homme de bien et bon marchand) et les suivants (linget et flou).

Certains commentateurs de Villon s'y sont trompés. Ainsi, Théophile Gautier, dont la première étude des Grotesques est consacrée à notre poète, qui n'est pas placé bien haut dans le Panthéon des lettres (12). Lisant le Lais, il tombe sur les vers 196-8, où il est question de :

-
- (10a)- Sur ce mot, voir G. Gougenhaim, op.cit., p.65-66 : "...Le bon marchand d'une affaire est celui qui en fait une transaction avantageuse, soit en vendant, soit en achetant...".
- (11) - Voir P. Champion, François Villon ..., t.I, p.189-190.
- (12) - L'article a d'abord paru dans La France littéraire, t.XI, 1834, p.39-75 ; puis, il a été repris dans les Grotesques, Paris, Desessart, 1844, t.I, p.1-59.

totalement, et de s'adresser à plusieurs publics : celui des honnêtes gens et des notables dont il attend le salut et auprès desquels il tend à se justifier, celui des compagnons de galle à qui il adresse des plaisanteries fort libres, érotiques ou scatologiques, plus ou moins fines ; celui des malandrins et des êtres déchus à qui il parle à mots couverts ; celui de ses rares amis, à qui il confie ses obsessions. C'est pourquoi de nombreuses allusions arrêtent mais enrichissent notre lecture de l'oeuvre qui se développe souvent sur un, ou deux, ou trois, ou quatre plans. Ainsi, le seul mot branc du vers 971 du Testament conserve tous les sens qu'il présente à l'ordinaire isolément. Villon, jouant au chevalier, lègue son épée à Ythier Marchant, qui fut sans doute son rival heureux auprès de Catherine de Vausselles(14). Pourquoi ce don? Sans doute, parce que le légataire était un bourgeois qui singeait la noblesse, et parce que le poète lui souhaite de mourir de mort violente. Mais le mot, dans certaines poésies, présentait aussi un sens sexuel : Villon accuse alors Marchant d'être soit un débauché, soit un impuissant. Enfin, bran désignait l'excrément, et l'on faisait de nombreux jeux de mots sur le branc d'acier dont le déterminatif était souvent prononcé : d'achier.

De même, dans le huitain CVI, Michault du Four est sans doute dans le même temps un amuseur public qui pourrait faire partie de la Confrérie des Sots, un imbécile de bas étage qui chante des refrains niais et débite des calembours stupides, un policier dangereux et brutal qui rudoie les prévenus (15).

Aussi, quand Villon cite le nom d'une ville ou d'une province, faut-il toujours se demander s'il ne joue pas sur les mots, avant d'admettre qu'il a effectivement séjourné dans cette ville ou cette province. Nous lisons dans le Testament que le lubrique Michault "A Saint-Satur gist, soubz Sancerre" (v. 925). Aussitôt, A. Longnon (16) conclut que les courses du poète ne se bornèrent pas à l'Anjou, à l'Orléanais et au Poitou, mais qu'il passa par le Berry, et plus précisément par Saint-Satur, où il lut l'épitaphe naïve de Michault : "La justesse de l'indication topographique relative à Saint-Satur donne à croire que Villon y passa". En effet, Saint-Satur est un village qui est situé à trois kilomètres de Sancerre, au pied de la montagne où s'élève cette ville. Gaston Paris est du même avis (17). Mais I. Siciliano n'a pas tort d'émettre des doutes :

(14) - Cf. notre note sur Deux exemples de la méchanceté raffinée de Villon, I. Villon et Ythier Marchant, Romania, t. LXXXVI, 1965, p. 375 et s.

(15) - Voir notre note Sur quelques vers du Testament de Villon, Le moyen âge, 1966, p. 111-115.

(16) - Op. cit., p. 82-83.

(17) - François Villon, p. 61.

"Il me paraît bien osé de dire sur cela que Villon est allé à Saint-Satur, car ce serait admettre que Villon est allé dans toutes les villes qu'il nomme à n'importe quel titre" (18).

Et il ajoute qu'il a pu connaître l'épithaphe de Michault par ouï-dire. Il est impossible de déterminer dans l'état actuel de nos connaissances si le poète a traversé ou non Saint-Satur. Mais, quelle que soit l'origine de cette référence, il est très probable, d'abord, qu'il n'a conservé ce nom que parce qu'il lui permettait une équivoque, ensuite, qu'il a lui-même placé dans cette ville le tombeau de Michault, qui à l'origine n'avait sans doute aucun lien avec elle si du moins il a existé. Satur rappelle l'adjectif latin satur, -ura, -urum : Michault s'adonna tellement aux plaisirs amoureux, fut si bien rassasié qu'il en mourut.

Voilà quelques difficultés qui sont particulières à Villon. Mais d'autres lui sont communes avec tout grand écrivain. Comme l'a bien montré P.H. Simon dans un article récent (19), "le langage littéraire n'est jamais simple". On ne peut compter parmi les poètes de premier plan sans posséder un style propre; or le style est "par science et par ruses, détournement de la langue commune pour l'expression de ce qu'il y a de plus intime et de plus secret dans une conscience personnelle". A nous de découvrir par l'analyse et la sympathie les obsessions et les hantises de l'auteur. De plus, toute oeuvre de valeur est polyvalente, susceptible de plusieurs lectures. Peut-être, bien que nous venions après de nombreux et éminents critiques, nous sera-t-il possible de mettre en évidence et de signaler tel ou tel aspect, jusqu'ici négligé.

(18) - Op.cit., p.74, n.2.

(19) - Le Monde, mercredi 23 novembre 1966, Sur la fonction du critique.

I - Les NOMS de VILLON et les DEUX LETTRES de REMISSION POUR le MEURTRE de PHILIPPE SERMOISE.

Il demeure beaucoup d'obscurités dans la vie et dans l'oeuvre de Villon. Nous achoppons à chaque pas. La lecture d'un ouvrage scolaire publié récemment (1) nous a amené à nous interroger sur le nom même du poète :

"Son père, Montcorbier des Loges, originaire, semble-t-il, des confins du Bourbonnais et de la Bourgogne, appartenait-il à la noblesse ? Si oui, c'est une toute petite noblesse qui n'a même pas droit à des emblèmes" (2).

Il ne semble pas qu'il soit possible d'accepter de donner, tel quel, ce nom au poète. Mais d'abord demandons-nous comment Villon se désigne lui-même.

1°) - Dans le Lais, il se nomme au début (v.2) François Villon (3) et à la fin (v.314) le bien renommé Villon.

2°) - Dans le Testament, nous lisons son nom en plus d'un endroit. Dans la ballade terminale :

Icy se clost le testament
Et finist du pauvre Villon (v.1996-7).

Dans l'épithaphe :

...Ung povre petit escollier,
Qui fut nommé François Villon (v.1886-7).

Dans des poèmes insérés, enfin, sous forme d'acrostiche, que ce soit Villon (Ballade pour prier Nostre Dame, Ballade de la Grosse Margot) ou François (Ballade a s'amy).

(1) - Plaisir de lire - Pour le maître. Moyen Age, de J.Ch.Payen et R. Pernoud. Collection littéraire sous la direction de Jean Guéhenno, Librairie A. Colin, Paris, 1966.

(2) - Ibidem, p.182-3.

(3) - Pour nos citations et références, nous suivons l'édition Longnon-Foulet, publiée dans les Classiques français du moyen âge (Paris, H.Champion, 4ème éd., 1958).

3°) - Dans les Poésies diverses, voici, d'abord, des acrostiches, avec le nom de Villon (N°s 1, Ballade de bon conseil; IV, Ballades des contre vérités ; XI, Débat du Cœur et du Corps de Villon) ; puis, en toutes lettres dans le texte, soit une signature au dernier vers : Vostre povre escolier François (N° VIII, Dit de la naissance de Marie d'Orléans), soit en guise de refrain : Le lesserez la, le povre Villon (N° IX), Par mon conseil, prens tout en gré, Villon : (N° XII) ; (4) soit à une autre place : François Villon, que Travail a dompté (N° X, Requête a mons. de Bourbon, v.3). Dans le Quatrain, enfin, dans le premier vers, Je suis François, dont il me poise, le poète joue peut-être sur son propre nom : Je suis Français, et je regrette de ne pas être Savoyard comme Robin d'Ogis, pour être compris dans l'amnistie provoquée par l'arrivée du duc de Savoie (5) ; Je suis François Villon, et j'en suis chagriné, parce que je vais être pendu, ou encore, d'une manière générale, parce que je suis un être déchiré par de multiples contradictions.

Bref, nous avons donc tantôt le seul prénom de François, tantôt le seul nom de Villon (à l'ordinaire, accompagné d'un adjectif comme povre), tantôt les deux ensemble.

Ce nom de Villon ne pose pas de problème. C'est celui de son père adoptif, de son "plus que père" et protecteur, qui, lui, se nomme G. de Villon dans les pièces justificatives qu'a produites A. Longnon(6). Le digne chapelain a sans doute pris le nom du village dont il était originaire, Villon près de Tonnerre(7), comme le firent le médecin de Charles V, Jean de Guiscry, le chancelier Gerson, le greffier du Parlement Nicolas de Baye, le théologien Nicolas de Clamanges(8). Pourquoi avoir préféré le nom de ce bienfaiteur ? Sans doute le poète a-t-il obéi à des mobiles d'ordres divers. Il a voulu exprimer sa reconnaissance, indiquer qu'il devait plus à ce père par le cœur et l'éducation qu'à son père selon la nature ; mais c'était aussi un moyen de s'abriter derrière un nom considérable et respecté qui pouvait l'arracher (et l'arracha) à "maint bouillon".

(4) - Cf. encore, dans la pièce N° XII, au premier vers de l'envoi : Pour ce, François, escoute que te dis.

(5) - D'Ogis et Villon jouèrent tous deux un rôle dans l'affaire Ferrebouc qui valut au poète d'être condamné à mort.

(6) - Dans son Etude biographique sur François Villon, Paris, H. Menu, 1872, p.173-4, 190-8.

(7) - Ibidem, p.16-7.

(8) - Ibidem, p.24.

Mais pourquoi s'appela-t-il François Villon (sauf dans la lettre d'amnistie), tandis que son père adoptif se nommait Guillaume de Villon ? Était-ce une simple commodité de versification ? Nous ne le pensons pas, compte tenu de l'interrogatoire de Gui Tabarie devant l'official de Paris, le 22 juillet 1458 : notre auteur y apparaît à maintes reprises, toujours sous la forme magister Franciscus Villon (9) ou maistre François Villon(10).

Faut-il plutôt penser que l'alternance était un fait courant ? On pourrait le soutenir si l'on se rappelle que le protecteur du poète a nom maistre Guillaume Villon dans le Lais (v.2) et maistre Guillaume de Villon dans le Testament (v.850).

Un second nom nous est donné par une des lettres de rémission pour le meurtre de Philippe Sermoise, délivrée à Paris en janvier 1456. C'est celui de François de Monterbier(11). A.Longnon(12) a raison d'estimer qu'il s'agit là d'une faute de copiste qui a altéré le nom de Montcorbier que nous lisons à plusieurs reprises dans un registre des procureurs de la nation de France pour la Faculté des arts : Dominus Franciscus de Montcorbier, de Parisius, cujus bursa : .II. s.p.

Reste à savoir ce que représente ce nom. C'était celui d'une famille noble du Bourbonnais et d'un lieu s'étendant alors sur les communes de Céron (Saône-et-Loire) et de Bouchaud (Allier), et occupé aujourd'hui par le hameau de la Rue-Neuve(13). Notre auteur ou son père appartenaient-ils à cette famille ? En étaient-ils, l'un ou l'autre, les bâtards, comme le conjecturait Reure(14) ? Il ne semble pas, puisque le poète se dit "de povre et petite extrace"(T.,v.274) et que, sur les tombeaux de ses ancêtres, ne se voient "couronnes ne ceptres" (ibid.,v.280). Mais, objectera-t-on, il peut s'agir d'une toute petite noblesse fort désargentée. Toutefois, nous croyons plutôt à une origine populaire, étant donné les vers 275-277 :

"Mon pere n'eust oncq grant richesse,
Ne son ayeul nommé Orace ;
Povreté tous nous suit et trace". x poursuit à la trace.

(9) - Ibidem, p.161, 163, 164, 170.

(10)- Ibidem, p.169.

(11)- Ibidem, p.137.

(12) -Ibidem, p.13.

(13) -Ibidem, p.28-29.

(14) -Simple conjecture sur les origines paternelles de François Villon, Paris, Champion, 1902.

alors que selon P.Champion(15), la famille de Girard de Montcorbier avait de beaux biens au soleil. En conclusion, on peut soutenir sans invraisemblance qu'un ancêtre du poète aurait pris le surnom du lieu dont il était natif, c'est-à-dire de Montcorbier(16).

Il est un troisième nom que nous livre une seconde lettre de rémission accordée à Saint-Pourçain, en janvier 1456, par le roi Charles VII pour le meurtre de Sermoise. Nous y lisons : maistre François des Loges, autrement dit de Villon(17). Pour A.Longnon(18), ce serait "un surnom que le père de Villon aurait légué à celui-ci en même temps que son nom patronymique". Il n'est pas interdit d'estimer qu'il s'agit là d'une métairie d'un fief du Bourbonnais dont il serait originaire(19), ou encore du nom d'une famille bourgeoise de Paris(20). Mais récemment P.Guiraud, dans son petit livre sur Les locutions françaises(21), a proposé une hypothèse séduisante, encore qu'il mélange les différents textes où apparaissent les noms du poète(22) :

"A-t-on identifié ces Loges ? Pas que je sache, bien que ce mot qui signifie "logis", soit fort répandu dans toute la France pour désigner une habitation. En revanche, l'expression faire Jacques des Loges est bien connue et signifie s'enfuir par un calembour sur déloger ; on disait aussi faire gilles, "tromper", la guile étant la "ruse, la tromperie".

Or les termes de la lettre de rémission de 1456 : "alias des Loges" (23), montrent qu'il s'agit ici d'un pseudonyme ; ce devait être un de ces sobriquets, si fréquents dans la pègre, que le poète a dû prendre ou recevoir à l'occasion d'un de ses départs précipités dans sa hâte à se mettre à l'abri de la justice parisienne.

Cette interprétation nous paraît conforme à ce que nous savons de l'histoire de Villon et d'un goût pour le calembour dont les commentateurs de son oeuvre ont été si souvent victimes dans le passé" (24).

(15) - François Villon, sa vie et son temps, Paris, Champion, 1913, t.I, p.14.

(16) - C'est l'avis d'A.Longnon, op.cit., p.29.

(17) - Ibidem, p.133.

(18) - Ibidem, p.25.

(19) - F. DESONAY, Villon, Paris, Droz, 1947, p. 24.

(20) - Longnon, op.cit., p.23.

(21) - Collection Que sais-je ? N° 903, Paris, P.U.F., 1962.

(22) - Ne parle-t-il pas d'une "lettre de rémission de 1456 accordant pardon "à François de Montcorbier alias des Loges" ? En fait, nous avons soit maistre François des Loges, autrement dit de Villon, soit François de Monterbier.

(23) - Cet argument ne tient pas, puisque dans la lettre de rémission, Des Loges n'est pas donné comme un surnom.

(24) - Op.cit., p.100.

Il est possible de concilier les deux hypothèses extrêmes en soutenant que ce surnom paternel, Villon l'aurait volontiers repris pour la raison qu'il se prêtait facilement à un jeu de mot qui évoquait son art à se tirer d'un mauvais pas par une fuite précipitée.

Si nous récapitulons, nous nous apercevons :

- 1°) - que Villon s'est appelé François de Montcorbier jusqu'en 1456: en témoignent le registre des procureurs de la nation de France et une des deux lettres de rémission ;
- 2°) - que le nom, ou surnom, de François des Loges n'est cité qu'une seule fois, dans la seconde lettre de rémission (1456), et qu'il est accompagné du surnom de Villon ;
- 3°) - qu'à partir de 1456, il ne s'appelle plus que Villon, comme nous l'apprennent le Lais, le témoignage de Tabarie qui ne connaît son complice que sous ce nom-là, la pièce relative au vol du Collège de Navarre, par laquelle le poète s'engage à restituer l'argent qu'il a dérobé(25), l'acte par lequel le Parlement commue la peine de mort en dix années de bannissement hors de la prévôté de Paris (26).

I. Siciliano nous a proposé une explication (27) :

"On peut donc penser que, jusqu'à 1452, le poète n'est que Montcorbier ou Monterbier ; s'étant absenté de Paris, à la suite du crime, il se fait appeler Villon ou des Loges ; après 1456 il sera seulement François Villon".

Pouvons-nous la reprendre à notre compte ? Pas entièrement, à ce qu'il nous semble. Mais pour se faire une idée précise sur la question, il convient d'étudier de près les deux lettres de rémission que le poète obtint pour le meurtre de Sermoise.

-

On sait que de telles lettres reflètent le contenu des suppliques qu'avait rédigées le coupable, ou qu'on avait rédigées pour lui, afin d'obtenir sa grâce(28). L'étonnant, dans le cas du meurtre de Sermoise, est que nous nous trouvons en face de deux lettres,

(25) - Cf. P. Champion, op.cit., II, 289.

(26) - Ibidem, p. 289-290.

(27) - François Villon et les thèmes poétiques du moyen âge, Paris, Colin, 1934, p. 63, fin de la note 3.

(28) - Ibidem, p. 67, n. 1 : "Il est à noter que le récit de l'affaire qui donnait lieu aux rigueurs de la justice et dont on demandait la rémission, était fait par le "suppliant" (en ce cas par Villon), qui avait naturellement tout intérêt à amoindrir sa faute et à se présenter sous le jour le plus favorable. Dans cette narration nous avons donc la version donnée par Villon, c'est-à-dire une version aussi partielle que possible".

datées toutes deux de janvier 1456, données l'une à Saint-Pourçain et l'autre à Paris(29).

Comment expliquer ce fait ? Il nous semble que le poète a écrit, à quelque intervalle, deux suppliques (assez différentes l'une de l'autre dans le détail) pour rendre plus convaincants ses arguments et se présenter sous le meilleur jour possible(30). Cette hypothèse a l'avantage de rendre compte des divergences qui ne manquent pas de frapper un lecteur attentif.

Quelle fut la première de ces deux suppliques ? Sans aucun doute celle à laquelle correspond la lettre de rémission accordée à Saint-Pourçain(31).

Un premier indice plaide en faveur de cette affirmation . Dans cette lettre, nous lisons que Sermoise "traict une grand dague de dessoubz sa robe et en frappa ledit suppliant par le visai-ge sur le bolievre et jusque a grant effusion de sang, comme il apparut et appert de present"(32). Autrement dit, au moment où le poète a rédigé sa supplique, il portait encore une plaie visible, non cicatrisée. Or ce détail n'apparaît pas dans la lettre donnée à Paris, qui correspondrait donc à une supplique assez tardive pour que la plaie se fût refermée et que la cicatrice se fût atténuée. Mais, objectera-t-on, c'est peut-être une omission involontaire.

Aussi convient-il d'avancer un second argument, peu contestable.

-
- (29) - G.Paris, François Villon, Paris, Hachette, 1901, p.52: "Par une bizarrerie qu'expliquent sans doute les subterfuges divers dont usa le poète pour obtenir sa grâce , nous avons deux lettres de rémission...".
- (30) - Le jugement de G.Paris (op.cit., p.52-3) est à préciser : "Elles sont assez d'accord sur les circonstances de la rixe, mais elles diffèrent et nous laissent dans le doute sur la suite qui fut donnée à l'affaire".
- (31) - Qu'on peut lire dans l'ouvrage cité d'A.Longnon, p.133-6.
- (32) - Ibidem, p.134.

Dans la lettre de Saint-Pourçain, il est dit simplement que "ledit suppliant doutant rigueur de justice s'est absenté du pays..."(33), tandis que, dans celle de Paris, nous lisons : "Pour lequel cas advenu par la manière que dit est, ledit suppliant a esté appelé à noz drois, et contre luy procédé par bannissement de nostre royaume...". Par conséquent, il est permis d'affirmer que la première supplique fut écrite au lendemain du meurtre, et la seconde après que la justice se fut prononcée sur cette affaire en bannissant le poète(34).

Un dernier argument peut étayer le précédent. Dans la lettre de Saint-Pourçain, il est affirmé que "en autres choses, il [Villon] s'est bien et honorablement gouverné sans jamais avoir esté atteint, repris, ne convaincu d'aucun autre villain cas, blâme ou reprouche..."(35) ; dans celle de Paris, nous constatons une légère différence : "... en autres cas, il a esté et est home de bonne vie, renommée et honneste conversation sans avoir esté atteint d'aucun autre vilain cas, blâme ou reproche..."(36). Qu'est-ce à dire ? Dans la supplique I, Villon considérait la période qui avait précédé le meurtre ; dans la seconde, intervenait de surcroît celle qui avait suivi le meurtre, et que suggère le présent et est.

L'on observe que dans la deuxième supplique, reproduite par la deuxième lettre de rémission, le poète, qui a pris conscience du danger et de la gravité de son cas, s'efforce de se présenter de plusieurs manières sous le jour le meilleur.

D'abord, pour qu'on ne puisse soupçonner son témoignage et l'accuser d'avoir menti au moins à un certain moment, il élimine l'épisode chez le barbier Pouquet, se contentant de noter qu'après avoir jeté la pierre au visage de Sermoise, "lors incontinent se absenta ledit suppliant et s'en ala faire appareillier"(37). Dans la supplique I, au contraire, il précisait que le barbier lui ayant demandé son nom et celui de son agresseur, il "respondit et nomma le nom dudit Charmoye, afin que le lendemain il fut atteint et constitué prisonnier, et se nomma ledit suppliant Michel Mouton"(38). Il avouait donc avoir donné un faux nom.

Pour accentuer cette bonne impression, Villon exagère sa complaisance à l'égard de Sermoise en sorte qu'on ne saurait sans injustice l'accuser d'avoir provoqué le prêtre. Que l'on compare :

(33) - Ibidem, p.135.

(34) - Voir G.Paris, op.cit., p.135.

(35) - Op.cit., p.135.

(36) - Ibidem, p.139.

(37) - Ibidem, p.138.

(38) - Ibidem, p.135.

Lettre I(39)

"...lequel Chermoye incontinent qu'il avisa ledit suppliant luy dist : "Je regnie Dieu! Je vous ay trouvé" ; et incontinent ledit suppliant se leva pour luy donner lieu, en luy disant : "Beau frere, de quoy vous coursez-vous ?"

Lettre II(40)

"...seurvint ung nommé Phelippe Sermoise prebste, acompaignié d'un nommé maistre Jehan le Merdi, lesquelz ledit suppliant requist et pria de seoir emprés eulx et leur offry place. Auquel suppliant ledit Phelippe Sermoise, meü de mauvais courage en detestant Dieu, dist et prophera ses paroles : "Maistre François, je vous ay trouvé, créés que je vous courrouceray". Et, nonobstant, ledit suppliant non esmeu luy demanda s'il se courrouçoit, en luy presentant de recef lieu à soy seoir et luy disant : "Messire Phelippe, vous courroucez-vous ? Vous tien je tort? Que me voulez vous ? Je ne vous cuide en riens avoir mesfait".

Le poète a donc tout fait pour éviter la bagarre. Et ne méritait-il pas l'estime, ou à tout le moins l'indulgence, lui qui, dans la lettre II, a évité de répéter le juron blasphématoire du prêtre : Je regnie Dieu ?

De plus, pour que sa relation des faits ne donne prise ni à la critique, ni à la suspicion, il manifestera, de plusieurs manières, un goût de la vérité assez vif pour qu'on le juge, à ce qu'il pense, incompatible avec des mensonges.

D'abord, au lieu de se désigner par des surnoms, Des Loges ou Villon, il donne son nom patronymique, Fr. de Montcorbier.

Ensuite, il manifeste la même exigence d'exactitude avec ses ennemis : Chermoye est appelé Sermoise, Jehan le Mardi devient Jehan le Merdi. Il a tenu à rétablir une graphie qui n'était plus en accord avec la prononciation(40a). Qu'on se souvienne que dans le Lais, au huitain XV, Robert et haubert riment avec part et poupart.

Enfin, la blessure qu'il fit à son ennemi est désignée de façon plus précise. Ici(41), il "le frappa, comme luy semble, en l'ayne ou environ"; là(42), il "tira une dague qu'il avoit soubz ung petit mantel et en bailla audit Sermoise environ l'ayne bien avant". On peut

(39) - Ibidem, p.134.

(40) - Ibidem, p.137-8.

(40a) - Cf. Bourciez, Précis historique de phonétique française, Paris, Klincksieck, 1958, p.49, remarque II.

(41) - Longnon, op.cit., p.134.

(42) - Ibidem, p.138.

estimer qu'il avait obtenu, par la suite, plus de détails sur la blessure qui causa la mort de Sermoise. Mais, dans les deux suppliques, il affirmait qu'il n'avait pas cherché à tuer le prêtre, puisqu'il est écrit : "... ne cuidant point l'avoir frappé"(43).

En outre, on ne saurait le condamner d'avoir riposté avec une telle violence. S'il a répondu par un coup d'épée, c'est que le sang l'aveuglait. La seconde lettre le souligne, dans laquelle nous lisons : Sermoise "luy trancha la baulievre du visage en grant effusion de sang... et à ceste occasion ledit suppliant soy voyant blecé en grant effusion de sang... tira une dague..."(44). Aucune insistance de ce genre dans la lettre I où il est dit que Sermoise frappa Villon "jusque à grant effusion de sang"(45).

De même, pourquoi le poète a-t-il frappé ensuite son adversaire avec une pierre ? Dans la lettre I, c'est seulement parce que Sermoise continuait à le poursuivre avec des menaces :

"Et persistant ledit Chermoye à vouloir defaire ledit suppliant, le poursuyvant et impropérant (de) plusieurs injures et menasses, trouva ledit suppliant à ses piez une pierre laquelle il print et gecta au visage dudit Chermoye..."(46).

Il en va autrement dans la lettre II où Villon ne se résolut à agir ainsi que parce que Jehan le Merdi, revenu sur les lieux, l'avait désarmé de son épée(47) :

"Néanmoins, perseverant l'ung contre l'autre, seurvint ledit maistre Jehan le Merdi et voyant ledit suppliant avoir mys sa dague en sa main gauche et tenir une pierre en la droite c'efforça de prendre ladite dague dudit suppliant, lequel, soy veant dessaisy et ledit Phelippe le poursuivre, lui geta ladite pierre au visage, ...".

Mais est-on sûr que Sermoise ait porté le premier coup d'épée ? Dans la première lettre, nous ne disposons que du témoignage de Villon, les autres s'étant éloignés dès le début de l'altercation (48) ; mais, dans la seconde, ces derniers ne s'enfuient qu'après que le prêtre a tranché "la baulievre du visage" du poète(49).

(43) - Ibidem, p.134

(44) - Ibidem, p.138

(45) - Ibidem, p.134

(46) - Ibidem, p.134-5

(47) - Ibidem, p.138

(48) - Ibidem, p.134 : "Lequel Chermoye, ainsi que ledit suppliant se levait pour luy faire place, le rebouta tres rigoureusement à ce qu'il luy convint se rasseoir. Voyans ce, les desusdi Mardi, Gilles et Ysabeau, et supposans que ledit Chermoye, et la maniere de sa venue considerans, n'estoit venu que pour faire noise et desplaisir audit suppliant, se absentèrent, et demourerent seulement ledit suppliant et Chermoye."

(49) - Ibidem, p.134.

Est-ce tout ? Non. Notre auteur qui, dans la lettre II, évite de multiplier les injures contre son adversaire(50), produit un nouvel argument, totalement absent de la première lettre : Sermoise a pardonné à son ennemi avant de mourir :

"... lequel Phelippe interrogué par ledit examinateur que s'il advenoit que, de cedit coup, il alast de vie à trespassement, il voulut que poursuite en fust faicte par ses amis ou autres contre ledit suppliant, lequel luy respondyt que non ; mais en ce cas pardonnoit et pardonna sa mort audit suppliant pour certaines causes qui à ce le mouvoient"(51).

Que conclure de tout cela ? Que Villon a écrit une première supplique peu après le meurtre, avant qu'il ait pu avoir plus de détails sur la blessure et connaître les résultats de l'enquête menée par l'examineur du Châtelet, avant qu'il ait pu reprendre contact avec les témoins de l'altercation et peut-être orienter leurs dépositions. Dans l'immédiat, l'affaire ne lui avait pas semblé très grave(52) : il estimait avoir été en état de légitime défense, il comptait sur l'action de ses amis pour le tirer de ce mauvais pas --

(50) - Comparer les termes des deux lettres.

Lettre I

...voulans sa mauvaise et dampnable
voulenté en propos deliberé acom-
plir et mettre a execution ...
...pour eviter la fureur et mauvai-
se voulenté dudit Chermoye, doub-
tant qu'il ne le pressast et ville-
nast plus fort en sa personne...
Et persistant ledit Chermoye à vou-
loir defaire ledit suppliant, le
poursuyvant et improperant (de) plu-
sieurs injures et menasses...

Lettre II

...meu de mauvais courage...
...voulant accomplir sa damp-
nable voulenté...
...appercevant la mauvaise
voulenté dudit Phelippe, vou-
lant obvier a icelle...

Neantmoins, perseverant l'ung
contre l'autre...

(51) - Ibidem, p.138

(52) - Qu'on se rappelle la remarque très juste d'I. Siciliano, op.cit., p.10 : "Le crime est devenu quelque chose de quotidien, de normal presque, dont la fréquence a fini par émousser le sentiment et par détruire toute réaction. Les pénalités sont terribles, mais la sanction morale ne fonctionne plus".

et il n'avait pas tort puisque, pour finir, il obtint des lettres de rémission. Il s'efforça alors de masquer sa véritable identité, celle sous laquelle le connaissaient les autorités universitaires : c'est pourquoi il utilisa des surnoms.

Mais, par la suite, intervint le jugement qui le condamnait au bannissement, et qui indiquait qu'il n'avait échappé à qui que ce fût que François des Loges ou de Villon ne faisait qu'une seule et même personne avec François de Montcorbier. Il était donc inutile de dissimuler, et, pour donner plein effet aux lettres de rémission, mieux valait déclarer son identité exacte. Sa condamnation l'incitait, de plus, à présenter le dossier le meilleur possible, à ajouter des arguments, à en modifier d'autres.

Toutefois, cette seconde supplique n'annula pas la première, et le poète obtint deux lettres de rémission.

-

Dès lors, que penser des trois noms de Villon ? Jusqu'à l'affaire Sermoise, et à ses séquelles, c'est-à-dire jusqu'à la fin de 1455, le poète était connu sous trois noms. L'un, François de Montcorbier, était son nom officiel, administratif, celui qui était écrit sur les registres de l'Université. Les deux autres étaient des surnoms, sous lesquels on le connaissait dans d'autres milieux : celui de Villon avait sans doute cours parmi les habitués de Saint-Benoît et les étudiants, et celui de Des Loges parmi les mauvais garçons que François commençait à fréquenter. Ou plutôt on le désignait habituellement sous le nom de Villon, Des Loges étant un surnom employé épisodiquement par lui-même et certains de ses amis. A partir de 1456, il ne sera connu que sous le nom de Villon : ses oeuvres comme les pièces judiciaires l'attestent.

II - La COMPOSITION et le DESSEIN du TESTAMENT.

Ce qui frappe tout lecteur qui se livre à une analyse sommaire du Testament, ce sont les dissonances et les discordances de cette oeuvre. Après des propos féroces et des malédictions contre l'évêque d'Orléans, Thibaud d'Aussigny, voici la confession et les confidences uniformes, tristes, sans plaisanteries, voici la méditation sérieuse, d'un pécheur humble, dépossédé de sa jeunesse, condamné à la solitude par le trépas, la dispersion, la misère ou l'égoïsme de ses amis d'hier, traqué et cerné par la pauvreté, terrorisé par la mort dans laquelle il a essayé de trouver une consolation. Un peu plus loin, c'est l'illustration littéraire encore que personnelle, nostalgique et douloureuse, des thèmes précédents, avec les ballades regroupées autour de la question Ubi sunt, les plaintes du povre viellart et de la belle qui fut hëaulmière. L'atmosphère est moins lourde quand le poète aborde, sous forme de débat, le problème de la déchéance des filles, des méfaits de l'amour et de ses propres malheurs. Alors, après une nouvelle attaque contre Thibaud d'Aussigny, commence le Testament proprement dit, avec sa succession de legs entrecoupés de pièces poétiques : Villon ne gémit plus, il ne pleure pas sur un passé révolu ni ne s'angoisse devant un avenir sombre et bouché de tous côtés : il se moque, parodie, ricane, déchire, le plus souvent très méchamment.

1 - Le point de vue d'Italo Siciliano.

Soit dans son livre sur François Villon, soit dans un brillant article publié en 1939 dans Romania(1), I.Siciliano s'est proposé de nous donner une explication de ces différences de tons et d'attitudes. Sur bien des points, il a complètement renouvelé la question, et posé de nouveau le problème (qu'on supposait résolu) de la composition du Testament. Contre J.M.Bernard et L.Thuasne, mais à la suite de G.Paris et de L.Petit de Julleville, il estime que ce n'est pas une oeuvre rigoureusement construite, mais qu'elle est décousue, faite de pièces et de morceaux.

Aussi a-t-il entrepris de démontrer qu'il existe des contradictions entre les différentes parties du Testament.

I. - En premier lieu, il y a des contradictions entre les ballades intercalaires et le reste du poème.

(1) - T.LXV, 1939, p.39-90.

I.Siciliano soutient, après A.Longnon et G.Paris, L.Foulet et quelques autres, que les ballades sont antérieures aux huitains octosyllabiques, et que plusieurs de ces derniers ont été composés pour les introduire. Ainsi, à son avis, la ballade pour Robert d'Estouteville(2) est antérieure à l'année 1461, et pour la relier au reste, Villon a écrit le huitain CXXXIX.

Quelquefois, la soudure est très fragile. Le poète en arrive même à faire un legs à un mort (huitain CXXV) et ajoute deux vers (v.1236-1237) dont la seule et unique fonction est de présenter un morceau de choix qu'il entend ne pas laisser perdre. Car, pour I.Siciliano, il est évident que la ballade qui célèbre Jean Cotart a été écrite au lendemain même de la mort de ce personnage, c'est-à-dire peu après janvier 1461.

Aussi est-il normal qu'éclatent des contradictions. Ainsi, dans la ballade de la Grosse Margot, le poète, dont le nom apparaît dans l'envoi sous forme d'acrostiche, vit avec la prostituée, sert ses clients, se bat et se réconcilie avec elle dans une maison close, tandis que, si l'on en juge d'après le huitain CL qui précède, il n'est plus en compagnie de la belle, puisqu'il écrit :

Qui la trouvera d'aventure,* * par hasard
Qu'on luy lise ceste ballade (v.1589-1590).

Ainsi, dans la Ballade a s'ameye, il exhale des plaintes, il prie et menace, il essaie de la persuader ; en revanche, dans le huitain XCI (vers 920-921), tout est fini, et bien fini.

Villon aurait donc mis à la suite des ballades composées à des moments différents, et il les aurait reliées par des huitains-chevilles. Il aurait constitué sa propre anthologie, en reprenant les morceaux les plus célèbres de son bagage littéraire. Qu'on ne recherche donc pas unité et rigueur, d'autant plus que d'autres morceaux que les ballades seraient antérieurs à l'époque où le poète a rassemblé le Testament.

II. - En second lieu, il y a des contradictions entre les différentes parties du Testament, entre les huitains ; et c'est surtout sur ce point qu'I.Siciliano est original. Quels en sont les signes les plus nets ?.

(2) - Ed. Longnon-Foulet, p.56-57.

a) - Le Testament a été composé en des lieux différents.

Aux vers 769-770(3), 1860-1(4), Villon suppose, sans l'affirmer, que des légataires ou bien n'ont pas reçu leurs dons, ou bien sont morts sans qu'il le sache. Pourquoi procéder ainsi, sinon parce que, loin de Paris, il ignore les plus récents événements ? Par contre, aux vers 853-854 et 1784-1795, il fait allusion à un nouveau malheur, puis, de façon plus précise, à un nouvel emprisonnement, avec danger de mort ; ne serait-ce pas une allusion et à son emprisonnement après l'affaire Ferrebouc, et à sa condamnation à mort(fin 1462) ? Villon était alors dans une geôle parisienne.

b) - Le Testament a été composé à des dates différentes :

le vers 1 indique que l'auteur a écrit ou réuni cette oeuvre dans sa trentième année. Le rondeau dont nous venons de parler (v. 1784-1795) date de la fin de 1462 ou du début de 1463 : Villon a alors plus de trente ans. Au vers 1053, la Machecoue est donnée comme vivante ; dans les huitains CXXXVIII et CXXXIX, Robert d'Estouteville est encore, dit Siciliano, prévôt de Paris. Or en 1461 la Machecoue était morte, et d'Estouteville n'était plus prévôt, disgracié par Louis XI qui venait de succéder à Charles VII. Conclusion: lorsqu'il composa ces trois huitains, le poète avait moins de trente ans.

c) - La situation de Villon diffère selon les passages.

Ici, il est mourant (v.785), allongé, épuisé, crachant blanc comme coton (v.730), incapable de papier (v.786), à deux doigts de la mort soit à cause du traitement infligé par l'évêque d'Orléans(v. 729 et s.), soit à cause de l'amour (v.715). Là, au contraire, il bavarde avec des fillettes (v.591), il parle poitevin (v.1066);ou bien il n'aime plus, il ne souffre plus, il ne meurt plus d'amour (v.918-921,933) : l'amour n'est plus qu'un souvenir qui ne l'accule plus à la mort (v.193-197).

III. - Aussi est-on amené à distinguer et à opposer dans le Testament deux parties : l'une, les Regrets, va du début au vers 729 (ou 793) ; l'autre, le Testament proprement dit, du vers 729 (ou 793) à la fin. Elles présentent de notables différences.

a) - Dans les Regrets, Villon est seul (v.181-184) ; dans le Testament, il a encore son plus que pere, sa mère, sa maîtresse, des amis.

(3) - Ib., p.36 : "S'ainsi estoit qu'aucun n'eust pas - Receu les laiz que je luy mande..."

(4) - Ib., p.72 : "Et s'aucun, dont n'ay congnoissance, - Estoit allé de mort à vie...". Ici encore, Villon dissocie une formule toute faite (du type : aller de vie à trépas), mais il complique un peu le jeu, puisqu'il y introduit quelque écho de l'enseignement chrétien, selon lequel la mort corporelle marquait l'entrée dans la vie véritable, dans la vie éternelle.

b) - Dans les Regrets, ses copains, les gracieux gallans ou bien sont morts (v.229-232), ou bien sont misérables (v.235-236), ou bien sont riches et grands seigneurs (v.233-4,237-240). Le poète éprouve de la pitié pour les plus malheureux (v.245-6). Dans le Testament, ils sont bien vivants, le poète s'adresse à eux dans la Ballade de merci, il leur demande du secours, il les attaque, souvent haineux, ignoble et grossier.

c) - Dans les Regrets, l'auteur est vieux, près de la fin, il regrette sa jeunesse qui a sombré dans le passé (v.201-204,169-172) ; sur le déclin, il est obsédé par l'idée de la mort. Dans le Testament, plein de vivacité et d'allégresse il rit avec la fougue, l'inconscience et la cruauté de la jeunesse : c'est un bon folâtre.

IV. - I.Siciliano va plus loin encore, lorsqu'il affirme que la présentation actuelle de l'oeuvre ne correspond pas à la chronologie de la création poétique, ni ne restitue l'itinéraire de Villon.

a) - La partie la plus ancienne (du vers 729 à la fin) est le testament d'un bon folâtre, d'un homme moqueur, insouciant, éclatant de santé, entouré d'amis et de camarades, encore proche du Lais (la maîtrise poétique en plus), prisonnier de la parodie, de l'équivoque, de sa trouvaille, les legs, qu'il reprend de sa première oeuvre en accentuant les coups, en exagérant et aggravant. Elle a été composée du vivant de la Machecoue, à une époque où R. d'Estouteville était encore prévôt de Paris, c'est-à-dire avant septembre 1461.

b) - La partie la plus récente, en gros les huit cents premiers vers, est l'oeuvre d'un pauvre diable, souffrant, malade, désespéré, près du suicide, sans amis, sans protecteurs ni père, sans jeunesse. C'est le bilan sérieux de la vie tragique d'un homme failli qui éprouve de la honte et du remords(5).

V. - On peut dès lors reconstituer l'itinéraire et l'histoire de Villon.

a) - De 25 à 30 ans, il a composé la partie gaie de son oeuvre : Le Lais, les ballades intercalaires, la seconde partie du Testament.

b) - Après la prison de Meung-sur-Loire, ne du tout fol, ne du tout sage, vers la trentaine, un autre personnage apparaît en lui. Le poète est double pendant un certain temps, capable de donner à la fois le Quatrain et la Ballade des pendus.

(5) - Voir dans l'ouvrage d'I.Siciliano, François Villon..., les pages 497 et s.

c) - Ensuite, le folâtre disparaît. Reste le sage qui pleure sur ses fautes. Ce délinquant, ce criminel a découvert la conscience du péché. L'enseignement ancien de Guillaume de Villon et de sa mère resurgit, résistant à la faiblesse des sens. Le moraliste, réveillé par la souffrance et la crainte, supplante le voleur et le coquillard. D'où la magnifique comparaison avec la cathédrale ensevelie(6) :

"Dans l'âme de Villon, était ensevelie, telle que cette fabuleuse cité d'Is, une cathédrale qui montrait ses flèches et faisait entendre ses voix graves ou désespérées dans la tempête. Quand Villon a trente ans, la cathédrale est montée lentement à la surface. Elle n'est découverte qu'en partie, mais rien ne pourrait désormais arrêter sa montée. Elle sera en effet entièrement découverte, en pleine lumière, ... avec ses pratiques de piété et ses voix de pitié, lourdes d'inénarrables misères et de grands espoirs".

VI. - Le Testament est donc "une anthologie ou un journal poétique"(7), dont les pièces ont été composées à des époques différentes : d'abord, précise I. Siciliano, les vers 1-88 et 753-2023 ; ensuite, le reste du Testament ; enfin, quelques additions, comme le rondeau relatif à l'affaire Ferrebouc. Certains huitains ne sont là que pour introduire ou lier d'autres morceaux. Par exemple, les huitains XI (qui de nouveau donne la date et exprime la gratitude du poète envers Louis XI), XLII (qui, introduisant les plaintes du poivre viellart, répète "gauchement" ce qu'on a lu et annonce ce qu'on va lire), XLVI et LVII pour lier au reste l'épisode de la belle heumière.

VII. - Conclusion : Villon est le poète du fragment. Homme au souffle court, incapable d'un long raisonnement, d'une longue phrase, il excelle dans l'image rapide, la silhouette, l'impression d'un instant, dans des compositions courtes comme le huitain, la ballade et le rondeau ; son oeuvre, qui est celle de la brièveté parfaite, se développe en profondeur par l'entremise du double sens, du sous-entendu, de l'équivoque, de l'antiphrase, du calembour. Elle ne pouvait être que fragmentaire, parce qu'elle est éminemment lyrique, série de plaintes personnelles, l'auteur retombant toujours dans son propre cas, exprimant des instants de son âme.

VIII. - Dès lors, puisque ces épisodes qui diffèrent par le ton et l'esprit ont été composés à des moments différents, il faut rejeter l'idée que cohabitent en Villon des sentiments contradictoires, la tendresse et le cynisme, la piété et l'obscénité, et surtout qu'il a ri en pleurs, selon le cliché connu. En fait, cette formule

(6) - Art.cit., p.89

(7) - Ibidem, p.70.

appartient à un jeu, non à une oeuvre personnelle(8), et ne peut caractériser la personnalité du poète : il a pleuré (Regrets) après avoir ri (Lais, Testament burlesque), mais il n'a pas pleuré en même temps qu'il riait(9).

II - Objections au point de vue d'Italo Siciliano.

Cette construction brillante, cohérente et fine est évidemment très séduisante. Mises à part quelques tentatives comme celle, à notre avis trop dédaignée, de John Fox(10), elle n'a jamais été remise en question de façon systématique. En fait, il semble que de nombreux arguments avancés par le savant italien ne résistent pas à une analyse rigoureuse.

Pour le prouver, nous suivrons l'ordre de l'exposé.

1) - Il est certain que des ballades du Testament ont été composées avant 1461 ; mais il n'est pas prouvé que ce soit le cas pour la plupart d'entre elles.

(8) - Ce fut à Blois l'objet d'un concours poétique : on peut lire les pièces concurrentes dans les Poésies de Charles d'Orléans, éd. P.Champion, t.I, p.191-203. Pour celle de Villon, dont le premier vers est célèbre : Je meurs de soif auprès de la fontaine, on la lira dans l'éd. Longnon-Foulet à la p.84.

(9) - I.Siciliano distribue les ballades de cette manière : les unes sont sérieuses, avec prédominance des pleurs (B. à Notre-Dame, B.des Pendus, B.de bonne doctrine) ; les autres sont placées sous le signe du rire, tantôt grossier (B.de la Grosse Margot), tantôt plus proche de l'humour (B.pour Cotart) ; c'est le cas aussi pour les Contrediz, pour la B.des femmes de Paris ; d'autres enfin n'appartiennent ni à la première catégorie, ni à la seconde (B.des dames et des seigneurs, B.des langues envieuses, B.aux filles de joie, double ballade...). Il y aurait fort à dire sur ce classement.

(10)- The Date and Composition of Villon's Testament, French Studies, t.VII, oct. 1953, p.310-322.

a) - La ballade à Robert d'Estouteville, contrairement à ce que l'on répète, contient des allusions claires à la disgrâce du prévôt(11), tant et si bien que cette pièce, trop dénigrée, est contemporaine des deux huitains qui la précèdent et qui eux-mêmes sont postérieurs à la mésaventure de R. d'Estouteville. Sur ce sujet, nous nous permettons de renvoyer à une note que nous avons publiée dans Romania (12).

b) - La ballade pour Jean Cotart est-elle contemporaine de la mort du procureur-promoteur trop adonné à la boisson, c'est-à-dire de janvier 1461 ? Rien, absolument rien le prouve; on ne peut affirmer que Villon était alors dans la région parisienne, et qu'il a appris très tôt la mort de l'ivrogne. Il est plus vraisemblable qu'il en a été informé à son retour dans la capitale, vers la fin de 1461 et qu'il a composé cette oraison funèbre, sur le mode burlesque, dans un moment de joie.

c) - La ballade à la Grosse Margot est-elle aussi donnée comme antérieure à la geôle de Neung-sur-Loire. L'ont pensé L.Foulet autant qu'I.Siciliano. Quels arguments a-t-on avancés pour étayer cette hypothèse, sinon des arguments très subjectifs qui varient avec chaque critique, et qui apparaîtront encore plus faibles si l'on admet qu'il s'agit là d'une fanfaronnade et d'un exercice poétique qui ne reflète en rien, ou qui reflète assez peu, la vie et les sentiments de notre auteur ? Quant à la preuve qu'apporte I.Siciliano, elle est sujette à caution : si Villon charge quelqu'un de lire la ballade à l'horrible catin(13), c'est qu'il ne vit plus avec elle, alors que, dans la ballade elle-même, il partage ses jours et ses nuits. Mais qu'on relise le vers 1589 : Qui la trouvera d'aventure..., c'est-à-dire si on la trouve par hasard. Le poète ne veut-il pas suggérer qu'on ne la rencontrera pas, car elle n'existe pas en tant que femme : c'est soit une enseignne, comme le croyait A.Longnon, soit plutôt un type littéraire, un personnage de sote chanson, un rêve nauséux du poète. Sans doute existait-il une prostituée de ce nom, et Marcel Schwob l'a signalé(14).

(11) - Voir les vers 1388 (Lorier soef qui pour mon droit combat), 1389 (Olivier franc m'ostant toute amertume), v.1394-5 (Et qui plus est, quant dueil sur moy s'embat- Par fortune qui souvent si se fume...), 1396 (Vostre doulx oeil sa malice rabat...). Que l'on compare aussi les périphrases qui désignent le prévôt dans le Lais, v.155-6 (Le gré du seigneur qui attaint -- Troubles, forfaiz, sans espargnier...) et dans le Testament, v.1369 (Le seigneur qui sert saint Cristofle...). Pour le commentaire de ces vers, consulter notre art. cité ci-dessous.

(12) - A propos d'un article récent sur Villon et Robert d'Estouteville, Romania, t. LXXXV, 1964, p.342-348.

(13) - Qui ne sait pas lire, par conséquent, au contraire de la chière rose, à qui le ruffian Pernet de La Barre se contentera de porter la Ballade a s'amye.

(14) - François Villon, rédactions et notes, p.151.

Mais, à partir de cette donnée et d'un cadre très vériste, Villon s'est livré à une sorte d'amplification épico-burlesque, en sorte qu'il est devenu impossible de reconnaître en sa créature la Margot en chair et en os qui accueillait ses clients dans le cloître Notre-Dame et dans son compagnon le poète lui-même, encore qu'il ait pu lui prêter certaines de ses réactions. Aussi croyons-nous qu'on ne peut pas affirmer qu'il existe une contradiction entre le huitain CL et la ballade.

II) - Qu'en est-il des contradictions entre les huitains du Testament ?

a) - Pourquoi ne pas admettre que le Testament a été composé dans le même lieu, à Paris, ou dans sa banlieue ?

Regardons de nouveau, et à nouveau, les vers qui semblent nous indiquer que le poète était loin de la capitale.

- D'abord, les vers 769-770. N'est-ce pas là une plaisanterie qui n'a rien de surprenant ? En effet, parmi les légataires du Lais ou du Testament, beaucoup n'auront pas reçu ou ne recevront pas les dons de l'escollier, qu'ils soient inexistants, ou vains, ou dérisoires, ou qu'ils aient été faits avec les biens qu'il n'avait pas ou qui ne lui appartenaient pas. Que donne-t-il à G. de Villon ? Des livres qu'il ne possédait pas, et un roman qu'il n'avait pas écrit (15). A Jean Cornu ? Une maison en ruines dont il n'est pas propriétaire. A Denis Hesselin ? Quatorze tonneaux de vin, dont Turgis ne voudra pas lui faire crédit. A Jacques Raguier ? Le Grand Godet de Grève dont il n'avait été que le client etc...

- Ensuite, les vers 1860-1861. Précaution attendue chez un testateur, pourra-t-on dire. Au surplus, il était normal que, même se trouvant à Paris, il fît cette réserve. En effet, certains de ses légataires étaient moribonds, ils pouvaient décéder du jour au lendemain. Tel était le cas des deux chanoines de Notre-Dame, G. Cotin et Th. de Vitry. Certains étaient peut-être déjà morts, comme Jean de Merle. Mais Villon n'avait pas voulu renoncer à un bon mot (ou à sa vengeance). Ce pourrait être le cas de la Machecoue.

b) - Pourquoi ne pas admettre que la majeure partie du Testament a été composée entre la fin de 1461 et le début de 1463 ?

Examinons les arguments un à un.

(15) - Voir notre art. cité à la n.12, p.350-354.

- Le huitain CXXXVIII n'indique en aucune manière que R.d'Estouteville est encore prévôt de Paris. Bien au contraire, le fait de donner à Basennier, à Mautaint et à Rosnel de "servir de cuer gent et ysnel - Le seigneur qui sert saint Cristofle"(v.1368-1369) est une manière habile et délicate de souhaiter son retour en grâce.

- Le vers 1053 pose un problème plus délicat, car la Machecoue chez qui Merbeuf et Louviers s'approvisionnent en perdrix et en pluviers était morte en 1461 (octobre). Mais il est possible d'objecter à Italo Siciliano :

a) - que Villon, composant dans la banlieue parisienne où il se cache, a pu ignorer pendant un certain temps la mort de la rôtisseuse ;

b) - que, même le sachant, il n'a pas voulu renoncer à une rime qui lui plaisait ;

c) - qu'il n'est pas invraisemblable qu'on ait continué à appeler la boutique chez la Machecoue, tout comme dans le quartier latin, il est un café qui s'appelle toujours chez Guimard, alors que le propriétaire de ce nom s'est retiré des affaires.

- Au vers 383, il est question du bon feu duc d'Alençon. G.Paris a estimé que c'était Jean II qui fut condamné à mort en 1458 pour crime de lèse-majesté et de trahison, mais dont la peine fut commuée en détention perpétuelle. Ce dernier détail aurait échappé à Villon. I.Siciliano a raison de penser que le poète, où qu'il se trouvât, n'a pu ignorer le sort de ce personnage célèbre que, de surcroît, Louis XI, venait de libérer. En réalité, il n'est pas douteux qu'il est question ici de Jean I d'Alençon qui fut tué à Azincourt, en 1415, au service de son prince(16). On sera convaincu si l'on considère la structure de la ballade des Seigneurs qui comporte deux groupes de morts illustres : dans les trois strophes, il s'agit de personnages morts récemment, entre 1456 et 1461(Charles VII) ; dans l'envoi, Villon remonte quelque peu dans le temps, à la fin du XIVème siècle (Du Guesclin mourut en 1380) et au début du XVème siècle (le dauphin d'Auvergne trépassa en 1426) : le bon duc d'Alençon fait partie de ce second groupe.

C) - Qu'en est-il des différences de situation dont il a été fait état ?

La plupart du temps, elles nous semblent illusoires. I.Siciliano, si prompt à déceler la crédulité de nombreux critiques et à dénoncer leurs affabulations - et il avait cent fois raison -, a eu tort de prendre au pied de la lettre certaines affirmations de Villon qui, ne l'oublions pas, joue souvent à l'homme qui dicte un testament, comme son prédécesseur E.Deschamps.

(16) - Cf. entre autres le Journal d'un bourgeois de Paris, éd. A. Tuetey, Paris, H.Champion, 1881, p.64-5.

Examinons quelques points. Ici, il ne peut plus papier. Mais que signifie exactement ce terme ? Il ne peut plus bavarder à tort et à travers ; d'ailleurs, il peut encore parler , puisqu'il dicte son testament à son clerc Firmin. Mais, surtout, qui ne voit que, dans tout cela, il n'y a qu'affabulation ? Villon, il est vrai, se sentait vieilli par les épreuves qu'il avait subies, mais dans le même temps il jouait au vieillard, à l'homme épuisé, qui n'a plus longtemps à vivre et à qui il est recommandé de coucher par écrit ses dernières volontés. C'est une mise en scène que l'on peut à son gré juger cocasse ou non. Là, au contraire, il prétend qu'il parle poitevin. Mais l'expression est à prendre au sens figuré: c'est une manière de nier sa dette(17). Il n'y a donc rien à tirer de ces contradictions apparentes.

Au sujet de l'amour, il ne semble pas davantage qu'on puisse arriver aux conclusions d'Italo Siciliano qui a isolé un certain nombre de vers ou de passages qu'il juge contradictoires. Voici Villon qui meurt d'amour (v.2001,715) ; dans les vers 718-720, il renonce à suivre les amants. Ailleurs, il constate que sa passion est morte, mais lui-même ne succombe pas à la détresse(v.918-921). Presque au début, il signale que la tristesse et la faim l'éloignent de l'amour (v.195-7). En réalité, si contradictions il y a, elles reflètent celles d'un amour inassouvi sans compter qu'ici, Villon joue aussi un autre personnage, celui de l'amant martyr. En fait, il est très difficile de discerner où finit le jeu, la fiction, où commence la réalité.

Nous estimons que chaque affirmation du poète correspond à un moment, ou à un aspect de sa passion, dont les manifestations diverses sont très rapprochées dans le temps, pouvant même être simultanées.

- Vers 195-196 : Sorti de prison depuis peu, il est écarté de l'amour par la tristesse et la pauvreté ; mais n'est-ce pas provisoire ? Il dit qu'il aimerait volontiers et la jalousie demeure.

- Vers 712-720 : Son vieillissement est, pour une part, le fait de l'amour qui l'a trompé, et auquel il renonce. Un pas de plus est franchi, du moins le croit-il,

- Vers 918-921 : Dans des vers d'une rare violence, et grossiers, il affirme que, n'ayant rien obtenu, il a rompu définitivement avec la belle, et il entreprend de l'avilir et de la discréditer pour se convaincre qu'elle ne méritait pas l'amour qu'il lui avait voué.

(17) - Voir l'étude sur les deux amours de Villon, et les art.cités.

- Mais, en fait, il a en vain tenté de l'oublier, il s'est dissimulé la vérité, car il l'aime toujours, et déjà la ballade a s'amyé, utilisée de nouveau, le suggère. A la fin de l'oeuvre, tout en reprenant la fiction du Lais, tout en multipliant les plaisanteries, il constate un fait qui peu à peu a éclaté à ses yeux comme une évidence : il n'a été et n'est qu'ung povre petit escollier trop occupé et accaparé par l'amour qui l'occist de son raillon (vers 1884-1887); il peut donc se considérer comme la victime d'une passion (v.2001) qui, malgré ses dénégations, ses malheurs et ses déconvenues, n'a rien perdu de sa violence (v.2014-15) et dont il sentait l'aiguillon au plus profond de son cœur et de sa chair (v.2016-2017), et il en est le premier étonné :

Qui plus, en mourant, mallement
L'espoignoit* d'Amours l'esguillon ; * piquait
Plus agu que le ranguillon * * ardillon
D'ung baudrier* luy faisoit sentir * le mot est dissyllabi-
(C'est de quoy nous esmerveillon)... que

Bref, on peut soutenir sans invraisemblance que Villon n'est pas un amant martyr à la façon du héros d'Alain Chartier (il ne faut donc pas prendre trop au sérieux les affirmations où il se prétend acculé à la mort), mais que sa passion pour Catherine n'a cessé d'être vivace dans son cœur, malgré ses protestations, ses cris de haine, sa volonté plusieurs fois affirmée d'en finir avec une femme qui l'a abusé.

III) - Peut-on distinguer nettement deux parties opposées et contraires ? Il ne semble pas, après un examen attentif des arguments qui ont été avancés.

A) - Dans la seconde partie du Testament, il a encore son plus que père qui souffre avec et par lui, sa mère qui, à cause de lui, eut douleur amère et mainte tristesse, sa chière rose, etc... Dans les Regrets, il n'a plus que sa mère (v.303) et tous les siens le désavouent (huit.XXIII) (18). Mais ne sommes-nous pas en face d'un huitain dont le rôle est d'apitoyer ses lecteurs, de susciter leur indulgence, en exagérant la solitude du poète qui, loin de rencontrer un autre piteux Alixandre comme le pirate Diomédès, voit se retourner contre lui ses parents ? Ne cherche-t-il pas à piquer au vif ces mêmes parents après leur avoir montré combien Alexandre avait été généreux envers un homme qui lui était tout à fait étranger et qui, de plus, passait pour un ennemi public ? Ne s'efforce-t-il pas de leur donner mauvaise conscience avant de les flatter ? En outre, il est difficile de prendre ses propos pour argent comptant, quand on le voit affirmer qu'il est repoussé par faulte d'ung peu de chevanche (v.184), alors qu'il a déjà à son passif le meurtre de

(18) - Cf. I.Siciliano, François Villon, p.454, n.l.

Philippe Sermoise, le vol du Collège de Navarre et diverses peccadilles dont l'une lui a valu d'être emprisonné à Meung. Enfin, et c'est peut-être le plus important à nos yeux, Villon a pu se sentir seul sans l'avoir réellement été, ayant un tel besoin d'amitié et de chaleur humaine qu'il lui faut des signes constants et tangibles de sollicitude pour croire à l'affection d'autrui.

B) - Au vers 204, un irréel : "...J'eusse maison et couche molle". I.Siciliano conclut(19) : "Il n'a donc plus la chambrette du cloître de Saint-Benoît". N'y a-t-il pas ici une confusion quelque peu arbitraire ? En effet, il y a loin entre la maison évoquée ici, propriété personnelle du poète, et la chambrette, prêtée par la communauté de Saint-Benoît, qui n'était pas riche; entre la couche molle dont il rêve (qu'on se rappelle les premiers vers des Contrediz de Franc Gontier) et le mobilier sommaire mis à sa disposition (voyez le huitain XXX du Lais)(20). Il ne possède pas de maison en toute propriété, mais cela ne veut pas dire qu'il couche sous les ponts.

C) - Il est indéniable que la vieillesse hante le poète au début de son oeuvre, qu'il parle de sa jeunesse comme d'une époque révolue (v.169-171, 202, 217) ; qu'il se considère lui-même comme un povre viellart (v.424), un viel cinge (v.439) ; que la tristesse règne dans la première partie, tandis que la seconde est plus gaie, moins traversée de papillons noirs. Mais, outre qu'il s'agit d'abord d'apitoyer, il est des passages qui permettent d'introduire de précieuses nuances. Le huitain XV semble admettre qu'il n'a pas encore atteint la maturité de la vieillesse. Au huitain LXXII, s'il est tenu pour un viel usé roquart, s'il a la voix d'un vieillard, il n'est en réalité qu'un jeune coquart. Et nous avons vu qu'il nous disait qu'il aimerait volontiers (v.194).

De plus, on note qu'à partir du vers 533, au coeur même de la première partie selon I.Siciliano, s'introduit plus de gaieté, que l'atmosphère est moins pesante et moins étouffante. La lourde tristesse du début se dissipe peu à peu, avec le long débat sur la vertu des femmes (nous rencontrons des jeux de mots), avec la double ballade des folles amours où, entre autres cocasseries, Samson perd ses lunettes et Cerbère gagne une tête, et les propres mésaventures du poète qui se laisse aller à une sorte de fatrasie dans les huitains LXVII et LXVIII. Lent retour de la gaieté, entrecoupé d'une remontée de colère contre Thibaud d'Aussigny et ses acolytes, de quelque émotion à l'évocation de son épuisement et de son corps plus megre que chimere (v.828), où les vers ne trouveront grant gresse (v.843), quand il pense à sa povre ame (v.833), à Guillaume de Villon et à sa mère. Cette gaieté se transforme vite en ironie cinglante, méchante et vengeresse.

(19) - Ibidem.

(20) - En particulier le vers 234 : ...Mes chassiz tissus d'arigniee... Selon A.Bürger, chassiz désigne le cadre du lit, mais, plus vraisemblablement, selon F.Lecoy et L.Thuasne, ce sont des châssis de fenêtre.

Remarquons aussi qu'au vers 73, ce prétendu vieillard se disait même foible ... Trop plus de biens que de santé...

Aussi est-il préférable de penser avec J.Fox que Villon s'est senti vieilli sans être vieux. Ce sentiment est allé en s'atténuant, sans d'ailleurs disparaître tout à fait, au fur et à mesure que s'éloignait dans le temps la captivité de Meung-sur-Loire, qu'il n'oublia jamais, témoin la troisième strophe et l'envoi de la ballade de merci (21).

L'on s'explique aisément les différences de ton. Quand Villon commença le Testament, il était encore traumatisé, profondément perturbé (pour employer le jargon à la mode) par le traitement sans douceur que lui avait fait subir l'évêque Thibaud d'Aussigny. Il avait bu le calice jusqu'à la lie. Son horizon était bouché de tous les côtés. Il était atteint dans sa vigueur physique, dans sa fierté de clerc, dans sa dignité d'homme. Il avait roulé au fond d'un abîme de désespérance et de détresse. Pendant un temps, il ne fit que ressasser ses mauvais souvenirs. Il se débattit dans cette espèce de geôle morale. D'où, au début du Testament, ces violentes attaques contre son bourreau, ce retour constant sur ses malheurs, sur sa malchance, sur la fuite de sa jeunesse, sur sa tristesse ; ces regrets sur le temps perdu ; cette obsession de la pauvreté à qui il attribue ses infortunes et du vieillissement qu'il découvre en lui-même et chez les femmes ; le spectre de la mort, de sa mort et de celle des autres. Mais peu à peu, la création poétique aidant, Villon réussit à exorciser ces phantasmes, à sortir de son moi, ou du moins à ne pas en demeurer le spectateur affligé et effrayé : les ballades des seigneurs et en vieux français, les regrets de la belle heaumière, ses conseils aux filles de joie, le débat sur les femmes, la ballade des folles amours sont les preuves successives et de plus en plus nettes d'une libération qui s'affirma de jour en jour, sans être jamais totale. Mais la détresse et le désespoir avaient été vaincus, le poète souriait, puis riait de nouveau.

D) - Enfin, faut-il admettre que, dans le Testament proprement dit, grouille une multitude de camarades, de copains et d'amis pleins de vie, tandis qu'ils sont morts ou disparus dans les Regrets ? Ici encore, il faut opérer les distinctions nécessaires.

Il y a d'abord les compagnons d'études et de beuveries, d'une manière générale les gracieux gallans. Ceux de la génération de Villon, si bien chantans, si bien parlans, si plaisans en faiz et en dis (v.227-228), se sont dispersés. Les uns sont morts, les autres

(21) - Regardez le châtiment qu'il leur inflige : "Qu'on leur froisse les quinze costes - De gros mailletz, fors et massis, - De plumbees et telz pelotes". Sa haine n'a donc pas désarmé.

sont devenus des personnages respectables, grands seigneurs ou moines, qui ne reconnaissent plus leurs compagnons d'hier, les autres, enfin, réduits à la mendicité, ne peuvent être d'aucun secours pour le malheureux poète, car la misère, vous ôtant les moyens d'agir, vous replie aussi sur vous-même. Mais le temps a passé. La douleur a mûri le pauvre vagabond, en sorte qu'il ne veut plus, qu'il ne peut plus faire partie de la troupe des amants et des joyeux vivants. Aussi, fort d'une expérience qu'il a payée cher, il s'adresse, vers la fin de l'oeuvre, aux gallans de la génération suivante, qu'il considère comme des enfans (v.1668), comme ses élèves (v.1664,1670). Pour les éloigner de la pente dangereuse qui les entraînera rapidement de la paresse et de la débauche au vol par tromperie (v.1671) et à l'agression à main armée (v.1672), il leur cite le cas d'un de ses compagnons, d'un homme de sa génération, qui a été pendu, Colin de Cayeux (v.1675). Poursuivant sa leçon, il les appelle compaigns de galle (v.1720), mais ce mot désigne les plus jeunes plutôt que ses contemporains au sens strict, et c'est à eux qu'il crie merci dans les derniers vers.

Ensuite, nous trouvons les légataires, dont la plupart n'ont eu aucune relation avec le poète, comme l'a excellemment montré I. Siciliano lui-même, et dont il renie quelques-uns comme Cholet, Le Loup, Pernet Marchant, pour ne pas être suspect de mauvaises relations dans un monde douteux.

Où est donc la contradiction ? Dans le Testament, Villon est toujours seul. Ses vrais amis (tels que Regnier de Montigny et Colin de Cayeux) sont morts. La jeune génération ne le comprend pas, soit qu'elle le tienne pour un homme fini (vers 441-442), soit qu'elle n'apprécie pas ses plaisanteries (v.443-444). Ses légataires ne l'ont jamais aidé, qu'il fût dans la force triomphante de la jeunesse, ou qu'il revînt dans la capitale après une longue absence.

En conclusion, un examen objectif des arguments avancés par I. Siciliano ne nous permet pas de conclure que le Testament contient des contradictions telles qu'il soit nécessaire de déduire et que les différentes parties de l'oeuvre ont été composées à des moments fort éloignés et en des lieux divers, et que la seconde moitié est chronologiquement antérieure à la première. Rien ne nous empêche de soutenir que le chef-d'oeuvre de Villon a été écrit en gros entre deux prisons, celle de Meung et celle de Paris, alors qu'il se trouvait soit dans la capitale (et peut-être à Saint-Benoît), soit dans la banlieue proche ; que la plupart des ballades datent de la même époque ; que les différences de ton s'expliquent d'une part, par un changement progressif de l'état de l'âme du poète, de l'autre, par les multiples desseins qu'il poursuivait lorsqu'il entreprit d'écrire son Testament.

III - Les DESSEINS de VILLON -

Préliminaires -

a) - Comme l'ont bien montré J. Fox (22) et H. Lang (23), les oeuvres les plus longues de Villon répondaient à un certain dessein, et étaient liées à l'origine à une situation concrète. Ainsi, le Lais fut écrit avant de quitter Paris, juste avant ou juste après le vol du Collège de Navarre, sans doute pour donner un alibi au poète et égarer la justice qui pouvait le rechercher du jour au lendemain. Ainsi, la fameuse ballade Je meurs de soif date de sa visite à Blois, où il se mesura avec les rieurs de la cour de Charles d'Orléans. Ainsi, l'Épître à Marie d'Orléans a été composée pour célébrer ou bien la naissance de la princesse, ou bien sa première entrée dans la ville d'Orléans. Ainsi, l'emprisonnement de 1462-1463 est à l'origine de la Requête au Parlement et de la Ballade de l'appel.

b) - Il est permis d'hésiter avant de croire Villon sur parole, encore qu'il faille éviter de se prononcer trop nettement dans un sens ou dans l'autre. Est-il possible de le prendre, ça et là, en flagrant délit de mensonge, comme certains l'ont affirmé ? Par exemple, à la fin du Lais, il nous dit :

Et n'a mais qu'ung peu de billon* * monnaie
Qui sera tantost a fin mis (v.319-320).

Or, avancera-t-on, il vient de toucher sa part de l'argent dérobé au Collège de Navarre. Mais on peut répondre qu'il situe son oeuvre avant le vol. L'expression sur le Noel du vers 10 n'est pas explicite : elle est susceptible de signifier en s'acheminant vers la fête de Noël. Alors, habilement, Villon esquisserait par avance sa défense pour ce vol avec effraction : il a été poussé à commettre ce méfait par la nécessité, et aussi par sa trop grande générosité envers ses amis, à qui il a tout donné (vers 317-318).

c) - Écrit-il pour la postérité ? Eprouve-t-il le besoin de dresser le bilan de sa vie ? On peut en douter, puisqu'il manifeste peu d'orgueil (Test., 1886 ; Poésies diverses, VIII, 132). Toutefois, ne soyons pas trop affirmatifs, un grand poète échappant à son temps et le devançant en bien des points.

(22) - Art.cité.

(23) - Villon's Testament and "the"Ballade pour servir de conclusion", Symposium, t.IX, 1955.

d) - La captivité de Meung est encore très proche, évoquée à quatre reprises, au début, au milieu et à la fin du Testament. Disposition concertée sans aucun doute, pour désigner nettement les responsables de la déchéance du poète. Mais cette répétition et la violence des termes reflètent la force et la vivacité de ce mauvais souvenir dans le coeur du poète : n'est-ce pas parce que ce cauchemar avait pris fin depuis très peu de temps ? C'est pourquoi il n'est pas hasardeux d'estimer que Villon a entrepris d'écrire son Testament (ou la majeure partie) au moment où, libéré de sa geôle et n'ayant plus rien à craindre de ses bourreaux (v.1987), il a rejoint la région parisienne et s'efforce de retrouver une place dans la société. Cette composition a pu s'étendre sur une année, aller jusqu'à l'emprisonnement qui suivit la rixe avec Ferrebouc et ses clercs, comme pourrait en témoigner le rondeau des vers 1784-1795, encore que ce ne soit pas sûr(24).

Remarquons qu'on ne peut rien tirer de convaincant soit des vers 1899-1900, soit du vers 2023. Rigueur le transmet en exil n'est pas, à coup sûr, une allusion à son bannissement de janvier 1463. Ce peut être la Rigueur de l'amour qui, dit-il un peu plus haut, l'occist de son raillon, et qu'il a déjà attaquée dans la Ballade a s'amye (vers 948-9). Ce peut être une allusion à sa prison de Meung sur-Loire, et A.Burger va dans ce sens, puisqu'il traduit exil par lieu de malheur, prison, incité à le faire par le quatrième vers de l'Epître à ses amis, presque identique au vers du Testament :... En cest exil auquel je suis transmis... Pour ce qui est du vers 2023, Quant de ce monde vult partir, il poursuit et achève la fiction du moribond qui dicte son Testament.

A - Le poète a d'abord voulu se justifier et se présenter sous le meilleur jour possible. C'est pourquoi :

a) - Il élimine les méfaits les plus scandaleux, c'est-à-dire le meurtre du prêtre Philippe Sermoise et le vol du Collège de Navarre. Ou, plutôt, pour être plus précis, à aucun moment, il ne parle de ce dernier en termes clairs.

b) - Il sait qu'il serait maladroit de prétendre être demeuré pur et blanc comme le lis ou l'enfant qui vient de naître. Aussi reconnaît-il qu'il est un pécheur (v.105), qu'il s'est bien amusé pendant sa jeunesse (v.170), qu'il a fait la noce, qu'il a vécu dans les plaisirs, qu'il s'est adonné à l'amour (v.193). Mais aussitôt il précise que la douleur l'a transformé (v.93-94), qu'il a péché plus par irréflexion que par mauvaise volonté, qu'il ne persévère pas dans le mal, qu'il éprouve du remord, que Dieu ne veut

(24) - Voir notre étude, à paraître dans les Mélanges offerts à Jean Frappier, sur Villon et Jacques Cardon.

pas sa mort (v.106) mais lui a déjà manifesté son pardon (huit.XIII), qu'il est prêt à se condamner lui-même si cela peut être utile au bien public (huit.XVI), que certains reproches sont injustifiés (huit.XXIV), qu'il mérite la pitié plutôt que la sévérité : n'est-il pas triste, laid, désespéré, misérable, povre de sens et de savoir (huit.XXIII) ? N'est-il pas seul, malade, rejeté par les uns et les autres ? N'a-t-il pas été la proie des maux et des douleurs les plus pénibles (huit.XII) ?

c) - Il plaide les circonstances atténuantes. Est-il vraiment responsable, ou seul responsable, de ses méfaits et de ses péchés ? Il ne semble pas. Tour à tour, il invoque la malchance : au lieu de rencontrer comme Diomédès un miséricordieux Alexandre, il a eu affaire au terrible Thibaud d'Aussigny ; la pauvreté (huitains XXXIV et XXXV) ; la jeunesse et l'adolescence qui (il se retranche derrière l'autorité de l'Ecclésiaste) ne sont qu'abus et ignorance (v. 216) ; l'amour qui l'a acculé à la mort et à la misère.

d) - Il rejette les responsabilités sur d'autres, sur l'évêque d'Orléans qui l'a accablé au lieu de lui tendre une main secourable ; sur sa famille qui lui a tourné le dos ; sur Catherine qui l'a trompé, induit en erreur, dépouillé ; sur de nombreux légataires qui lui ont nui (François Perdrier, la petite Macée...) ou qui ont refusé de l'aider (Jean Cornu, Pierre Saint-Amant, le sénéchal Pierre de Brézé, J.Cardon, C.Galerie...).

e) - Il attaque ceux qui, à un moment donné, sont intervenus dans sa vie pour le juger, représentants du pouvoir civil ou de la justice ecclésiastique. Il s'efforce de les discréditer. Cotart et Laurens deviennent des ivrognes, et le demeureront aux yeux de la postérité. François de la Vacquerie, rossé, "maugrea Dieu et saint George... Comme enraigié à pleine gorge" (huit.CXXIII) . Michault du Four est soit un imbécile soit une brute...

f) - Il prend à partie les mauvais garçons, comme C.Cholet, Jean Le Loup, Pernet de La Barre, pour qu'il ne puisse être soupçonné d'avoir eu et conservé de mauvaises fréquentations. Mais, ici, évitons de trancher. Les personnages nommés ont appartenu aussi à la police.

g) - Et sous quels traits se présente-t-il ? Il est humble. Il ne cherche pas à se venger, mais s'en remet à Dieu (v.29-32). Il est reconnaissant envers ceux qui l'ont aidé, envers le duc de Bourbon ou le roi Louis XI ou Guillaume de Villon. Il est plein de bonne volonté. Sa piété ne laisse rien à désirer : il invoque fréquemment Dieu et la Vierge, il écrit même une belle prière pour celle-ci . Il se refuse le droit de juger autrui (v.259-260). Il compatit à la misère de ses semblables (v.245-6). Il n'éprouve pas d'envie (v.241-4).

Il se reproche d'avoir cédé à la colère (v.265 et s.). Il est un fils tendrement aimant pour G. de Villon et pour sa mère. Il a tout donné, trop faible pour rester sans défaillances dans une vie respectable, sentant sa déchéance au fond de l'abîme : c'est la signification, à notre avis, de la ballade de la Grosse Margot (v.1624-5). Il n'a rien d'un pécheur endurci et cynique, il regrette ses erreurs.

h) - C'est dans cette perspective que le vers 3, Ne du tout fol, ne du tout sage, prend une importance toute particulière. La structure même du Testament est, en quelque sorte, une illustration de cet aveu. La première partie, qu'on peut après I.Siciliano appeler les Regrets, apporte la preuve que le poète a mûri, qu'il n'est plus complètement folâtre, mais qu'il est conscient de ses fautes et de ses erreurs, aussi bien que des mystères et des problèmes qui le concernent lui et les autres hommes (qu'il s'agisse de la mort universelle et de la vie éphémère de l'instabilité des choses humaines et de la beauté fragile des femmes, du vieillissement inéluctable et de l'agonie douloureuse...), qu'il ne répond plus par le rire ou la fanfanterie aux questions qui se posent à lui. Nous avons donc affaire à un Villon qui a changé en bien, à un homme nouveau: est-il juste, est-il logique de lui reprocher et de lui faire expier les erreurs, les fautes et les crimes du folâtre qu'il était ? Quant à la seconde partie, qui, selon nous, comporte aussi bien la discussion sur les femmes que la suite des legs, elle montre, en revanche, qu'il n'est pas encore complètement installé dans le sérieux et la sagesse, qu'il continue à envisager et à évoquer avec gaieté et malice certains problèmes tout comme ses plus cuisantes mésaventures amoureuses. Par certains côtés, il est resté enfant, coquart. Doit-on lui tenir rigueur de tel ou tel acte que l'on peut imputer à l'inconscience d'un jeune écervelé qui se laisse influencer plutôt qu'à la volonté délibérée de faire le mal ? N'est-il pas plus conforme à la justice et à la charité de jeter un regard indulgent sur ses frasques ?

B - Il ne lui suffit pas de se justifier, il lui faut se créer, ou se recréer, des appuis qui le défendront contre les séquelles d'un passé douteux, d'une vie ténébreuse.

Aussi flatte-t-il les plus grands. En priorité, le bon roy de France, Louis XI, criant sa reconnaissance dans les huitains VII et XI, faisant de lui un prodige de prouesse et de force (vers 59-60), lui souhaitant le bonheur de Jacob et la gloire de Salomon (v.57-8), une vie aussi longue que celle de Mathusalem (et il est curieux de constater que Villon, par avance, demande à Dieu d'accorder au roi une faveur que celui-ci, dans ses dernières années, s'efforça d'obtenir, si l'on en croit Commynes, par tous les moyens possibles et imaginables) (25) ; une descendance nombreuse et belle, composée uniquement de garçons, munis de toutes les qualités que l'on puisse demander, aussi preux que fut le grant Charles, bons comme fut saint Marcial ; et, pour finir, le salut dans l'autre monde (huit.VIII et IX).

(25) - Cf. notre Destruction des mythes dans les Mémoires de Ph. de Commynes, Genève, Droz, 1966, p.293.

Pour plaire davantage au nouveau souverain, il se moque assez cruellement d'un homme que Louis XI considérerait comme l'un de ses plus dangereux ennemis, le grand sénéchal de Normandie, Pierre de Brézé (huit.CLXX).

Et voici une allusion flatteuse au duc de Bourbon qui l'avait déjà aidé(26), et dont il suggère qu'il lui redonna goût à la vie: Dieu, dit Villon, me monstra une bonne ville, Moulins, et le pourveut du don d'esperance(27).

Il espère quelque appui de Robert d'Estouteville, l'ancien et le futur prévôt de Paris. Aussi souhaite-t-il discrètement son retour en grâce. Il rappelle l'un de ses exploits, la conquête de sa dame, Ambroise de Loré, contre Louis de Beauvau, dans un tournoi organisé par le roi René d'Anjou et de Sicile. Il l'égale à Hector et à Troilus. Il lui offre une belle ballade(28).

Mais surtout il désire retrouver une place dans la communauté de Saint-Benoît et dans le coeur de Guillaume de Villon. C'est pourquoi, d'une manière générale, il épouse toutes les querelles de la communauté, qu'il sert avec esprit et causticité comme Pascal celles de Port-Royal. Il se moque méchamment de deux chanoines de Notre Dame, dont Saint-Benoît, qui cherchait à s'émanciper de cette tutelle gênante, avait eu à souffrir: G. de Villon, pour cette raison, avait même été emprisonné le 4 septembre 1450(29). Il traîne dans la boue les ordres mendiants -les Jacobins (ou Dominicains) et les Carmes-les Célestins et les Chartreux, qui essayaient de s'immiscer partout et tendaient à supplanter les séculiers dans leurs fonctions(confession et sépulture); il reproche à Jean de Poullieu de s'être rétracté, lui qui avait pourfendu les moines avec vigueur; il approuve Jean de Meun et Matheolus qui les avaient pourchassés de leurs sarcasmes (huit.CXVIII). Il est même nationaliste avec ses maîtres, Jeanne d'Arc la bonne Lorraine fermant l'émouvant cortège des dames du temps jadis. Inutile d'insister sur tous ces points:les critiques qui nous ont précédé les ont abondamment développés et expliqués.

Dans le huitain LXXXVII, il exprime sa reconnaissance envers Guillaume de Villon qu'il place de nouveau au premier rang des légataires, et qu'il appelle son plus que pere, ayant reçu de lui son

(26) - Voir Requête a Mons.de Bourbon, éd.Longnon-Foulet,p.91,v.11-14.

(27) - Vers 101-102.

(28) - Ed.Longnon-Foulet, p.56-7. Avec une plaisanterie assez dure pour le vaincu, puisque Louis de Beauvau, ou plutôt son père Pierre, avait traduit Il Filostrato de Boccace sous le titre de Roman de Troyle et Criseida.

(29) - M.Schwob, op.cit., p.43 et s.

nom, une vie sociale qui lui a permis d'approcher de plus grands que lui et d'échapper à la contrainte malfaisante de la pauvreté, une vie intellectuelle qui a fait du povre François un clerc et un escollier, une vie spirituelle et religieuse qui lui vaudra peut-être d'être sauvé comme Théophile, une vie affective, enfin, puisque le prêtre fut pour lui plus doux que mere ne l'est envers son petit enfant. G.de Villon lui a tout donné au départ, et il n'a cessé de le protéger, intervenant sans cesse pour le retirer de maintes mauvaises affaires, désolé de la dernière en date, souffrant avec son fils adoptif : Villon lui demande de ne plus se ronger de chagrin à cause de lui. A genouillon : il y a là une sorte de sanctification. Dans le Lais, le poète ricanait encore, et il légua à Guillaume son bruit, sa mauvaise réputation, avec un bien piètre jeu de mot scatologique. Maintenant, il lui laisse sa librairie, c'est-à-dire les propres livres de Guillaume qu'ils avaient lus ensemble, alors qu'ils vivaient l'un et l'autre en étroite harmonie, au point de tout partager, leur vie, leurs habitudes, leurs relations, leurs livres(30).

C - Mais, par-delà ces deux desseins, Villon s'efforçait d'atteindre un troisième but qui le concernait tout autant que les autres qu'il s'appropriait à affronter : Il voulait se prouver à lui-même et prouver aux autres qu'il n'était pas inférieur au poète qu'il avait été et qu'il ne se bornait pas à répéter indéfiniment les mêmes plaisanteries au point ou au risque de lasser ses auditeurs ou ses lecteurs. Nous avons déjà attiré l'attention sur le huitain XLV que nous jugeons extrêmement important(31).

Villon a tenu à démontrer, en premier lieu, qu'il était aussi plaisant et aussi adroit qu'au moment du Lais et qu'il n'avait rien d'un fol recreu. Ainsi s'explique-t-on qu'il ait repris, dans la seconde partie du Testament, le schéma même du Lais, afin que nous puissions comparer ses deux oeuvres, ses deux manières. Il a tout fait pour que nous nous livrions à ce travail d'analyse et de comparaison. Les cinq premiers légataires sont les mêmes dans les deux poèmes : G.de Villon, la belle trop dure, Ythier Marchant, Jehan Le Cornu, Saint-Amant. Avec, en plus dans le Testament, mention en seconde position de sa povre mere, afin que l'on conclue qu'il est demeuré un bon fils. Souvent, il nous force à feuilleter le Lais. Ainsi, lorsqu'on désire connaître le nom des personnes qu'il appelle soit mes trois povres orphelins (Test., vers 2275), soit mes povres clergons (ib., v.1306). Ici et là, il rappelle les dons qu'il a faits dans le Lais. Par exemple, au huit. XCIV, il nous apprend qu'il a laissé autrefois son branc à Y.Marchant ; au huit.XCV, qu'il désire faire un autre legs à Jean Cornu ; au huit.XCVII, qu'il modifie ses dons à Pierre Saint-Amant ... Pourquoi ces rappels, ces reprises, ces invitations à recourir à l'oeuvre de 1456 ? Pour qu'il nous soit

(30) - Voir notre art.cité.

(31) - Cf. Adam de La Halle et le Jeu de la Feuillée, Romania , t. LXXXVI, 1965, p.224-225.

possible de saisir sur le vif la manière habile dont il a renouvelé son sujet, ou dont il a affiné et compliqué ses plaisanteries, ou dont il a élargi son univers poétique, ou dont il l'a approfondi. Et il a recherché la difficulté, puisqu'il a conservé en bien des cas, les mêmes personnages. Une autre nouveauté va dans le même sens : l'insertion de ballades antérieures à 1461-1462 ou contemporaines. Il a voulu assener de multiples preuves de son étonnant talent dans les domaines les plus divers ; et quelquefois même les poèmes ainsi enchâssés dans le Testament ont pris une autre signification. Ce qui constitue un véritable tour de force dont Villon a sans doute éprouvé de la fierté. Il a cherché la variété sous toutes ses formes. Dans le cadre du huitain, dont l'armature rigide a été assouplie à un point tel qu'il est tantôt lyrique(XXXV), tantôt satirique(CXXVI), tantôt cocasse et burlesque(LXVIII), tantôt tragiquement réaliste(XLI) ; qu'il est ou bien refermé sur lui-même ou bien intégré dans une suite qui elle-même prend tous les aspects : anecdote à valeur de démonstration(XVII-XXI), débat entre le coeur et le corps du poète(XXXVI-XXXVIII), suite de regrets à la première ou à la troisième personne(XLIV-XLV), longues plaintes de la belle heaumière entrecoupées d'un long portrait contrasté, description de l'agonie ou d'un charnier, virulentes attaques contre Thibaud d'Aussigny, discussion sur la déchéance des femmes ou sur le sort des prophètes avant l'Incarnation du Christ... Dans le cadre de la ballade, décasyllabique ou octosyllabique, simple ou double, isolée ou prise dans un ensemble, traitant de tous les sujets sur tous les tons : voici, d'un côté, une prière à la Vierge et, de l'autre, la description nauséuse de la vie, dans une maison close, de Villon (ou de son double) et de la Grosse Margot ; ici, il chante l'amour partagé et heureux (Ballade pour R. d'Estouteville), là, il reproche à sa dame d'être trop dure (Ballade a s'ameye) ; ailleurs, avec les Contrediz de Franc Gontier, il présente son propre idéal, à travers une douillette scène d'intérieur, et réfute un lieu commun fort prisé au XVe siècle, le retour à la vie campagnarde ; ou encore c'est l'oraison funèbre, pleine d'humour et de gaieté, du parfait ivrogne que fut Jean Cotart. Dans le cadre du rondeau : il nous a donné deux purs joyaux, l'un qui est une lamentation sur la mort de la femme aimée, l'autre qui, dans le Testament, est un poème de la prison et de la mort, sans compter son épitaphe burlesque. Pour que sa démonstration fût plus convaincante, Villon a inséré dans son oeuvre des morceaux très différents, et le plus souvent très réussis, dans leur genre, même s'il nous arrive maintenant de les moins goûter.

Mais, en second lieu, il a tenu à prouver qu'il était capable de sortir d'un domaine trop limité, qu'il n'était pas un vieux singe qui ne visait qu'à faire rire et qui déplaisait à force de répéter les mêmes bons mots, les mêmes grimaces, les mêmes contorsions, qu'il savait être un poète sérieux capable de séduire sur tous les tons, dans la forme même du huitain qui avait été, et serait encore, celle de l'ironie gouailleuse et du sarcasme cynique.

D'où, dans la première partie, des plaintes et des regrets qui parlent au coeur, car ils viennent du coeur, des méditations émues et douloureuses sur la pauvreté, la vieillesse et la mort (et elles apparaissent même dans la seconde partie), des réflexions piquantes et pleines d'humour sur la vertu des femmes et ses mésaventures amoureuses. Et toujours avec la volonté nette d'imprimer la marque de sa personnalité à ses propos et à ses vers, afin que personne ne puisse prétendre qu'en son prunier n'a pas creu (v.444), qu'ils ne sont pas de son cru et qu'il a pris les plumes du paon. Ainsi, dans les plaintes de la belle qui fut hëaulmière ou dans les confidences du protecteur de la Grosse Margot, cette incursion curieuse du sentiment de la honte, du péché, de la déchéance, qu'on ne trouve jamais dans des oeuvres du même genre.

Mais ne nous abusons pas : le mystère de Villon demeure entier, parce qu'il s'agit d'un poète authentique qui échappera toujours à nos mesures et à nos critères, et parce qu'il s'agit d'un homme de cette seconde moitié du XVème siècle, d'un homme qui, comme Philippe de Commines, était et demeure secret, retors, malicieux et compliqué. Méfions-nous d'eux, d'autant plus qu'ils se distinguent de leur temps ; moins "sourds" que lui, même s'ils en ont eu les faiblesses et les tares, mais aussi méfions-nous de nous-mêmes, en ne cessant de remettre en question nos hypothèses et nos explications, en les confrontant avec des études, des documents et des textes de plus en plus nombreux.

III - Les DEUX AMOURS de VILLON -

Ce qui frappe le lecteur quand il lit le Testament, c'est la dissonance qu'il constate entre la Ballade a s'amy, mi-courtoise, mi-réaliste, et les quatre huitains qui la précèdent, lourds d'une grossièreté assez choquante ; c'est, ensuite, si l'on suit l'édition Longnon-Foulet, la présence de deux prénoms féminins, l'un, Rose, au vers 910 et l'autre, Marthe, en acrostiche dans la seconde strophe de la ballade ; c'est, enfin, une identité certaine entre les griefs du Lais et ceux du Testament.

I - A quel moment placer la "Ballade a s'amy" ?

Lorsque l'on compare la Ballade a s'amy au Lais, on a tendance ou bien à accepter d'emblée l'antériorité chronologique de la première de ces deux oeuvres - c'est, semble-t-il, l'avis de P. Champion(1) et, plus sûrement, celui de G. Paris(2) - ou bien à la situer peu après le Lais, comme l'affirme L. Foulet(3) et comme le répète après lui I. Siciliano, bien que ce dernier hésite à choisir entre la première hypothèse et la seconde :

"Présentée probablement à Charles d'Orléans, la ballade est écrite dans le style qui était en honneur à Blois, qui florissait partout, du reste, dans les Cours et dans les puits d'amour. Il se pourrait aussi qu'elle soit de peu antérieure au Lais et qu'elle se rapporte à la période où Villon, tout en ayant à se plaindre de la dureté et des tromperies de sa maîtresse, priait encore, espérant obtenir quelque "aléance"(4).

En effet, dit-on, n'est-ce pas un morceau classique, plutôt banal, avec des images stéréotypées et usées, et seulement, ça et là, quelques traces de la personnalité de Villon ? L'amour y demeure peu alourdi par le poids de la chair, et le poète ressasse les attaques habituelles contre la belle trop dure.

(1) - François Villon, t.II, p.7

(2) - François Villon, p.110 : "Je crois pouvoir attribuer à 1456 la ballade de Villon à "s'amie" : on y retrouve la même situation - plus ou moins réelle - que dans le poème des Lais."

(3) - Villon et Charles d'Orléans, in : Medieval studies in memory of Gertrude Schoepperle Loomis, Paris, Champion et New York, Columbia University Press, 1927, p.372 : "De tout ce qui précède, il est naturel de conclure que la Ballade a été écrite assez peu de temps après le départ de 1456".

(4) - François Villon et les thèmes poétiques du moyen âge, p. 340.

Mais, ce faisant, ne s'est-on pas laissé abuser par une illusion, celle qui consiste à penser que tout ce qui reflète peu ou prou une tradition littéraire appartient à la première période de l'activité poétique de Villon ? Il est, à notre avis, aussi légitime de soutenir que le poète, après s'être abandonné dans le Lais à son génie vif et primesautier, a ensuite essayé de rivaliser avec les tenants de certaines traditions, par exemple quand il se trouvait à la cour de Charles d'Orléans, ou à proximité, et de démontrer que son talent très souple, loin de se borner à un seul genre, était capable de s'exercer avec succès dans les domaines les plus divers, comme il le prouva par la suite puisqu'il fut à la fois le poète des Contrediz, le chancre de Margot et le chrétien de la Ballade pour prier Nostre Dame.

Aussi croyons-nous possible d'affirmer qu'un certain laps de temps s'écoula entre le Lais et la Ballade a s'amy. Divers indices convergents donnent, nous semble-t-il, quelque force à cette hypothèse ; et une analyse précise de la ballade nous permet de les mettre en évidence.

Tout d'abord, la troisième strophe est consacrée à l'évocation de la vieillesse qui, avec sa laideur et son inertie, atteindra l'un et l'autre des amants. Or ce thème n'apparaît absolument pas dans le Lais, sinon dans une plaisanterie acerbe contre trois usuriers(5), alors qu'il colore tout le Testament, que Villon parle de lui-même(6), du povre viellart(7) ou de la belle qui fut hëaumiëre (8). La Ballade ne serait-elle pas plus proche dans le temps du Testament que du Lais, même s'il convient de préciser que, dans cette même ballade, le poète ne se considère pas comme vieux ?

Ensuite, nous ne pouvons manquer de relever que, dans cette oeuvre-ci, Villon a choisi un refrain où apparaît le mot povre, qui revient, de surcroît, au vers 5, et que ce terme y a le sens de malheureux, de pauvre bougré digne de pitié(9). Dans le Testament, le même vocable, avec une nuance identique, est surabondamment employé, soit comme nom(10), soit comme adjectif(11). Que l'on examine le Lais maintenant, et l'on n'y lira ce mot que trois fois ; bien plus, à deux reprises, il est appliqué de manière antiphrastique à d'autres personnages que l'auteur(12), et dans le troisième cas (v.51),

(5) - V.207-208 : Ilz mengeront maint bon morceau, Les enfans, quant je seray vieulx.

(6) - Par ex., v.169-172 ; 732-734.

(7) - V.424 et s.

(8) - V.453 et s.

(9) - L.Foulet traduit par pauvre diable, Romania, t.LXVIII, 1944, p.91.

(10) - V.245, 305, 128...

(11) - V.273, 287, 1469 ...

(12) - V.213, 219.

tout appel à la pitié est absent puisqu'il s'agit de l'expression povre sens, synonyme de peu de sens, avec une touche ironique: je ne suis peut-être pas très malin, dit Villon, mais je le suis assez pour me rendre compte qu' "Autre que moy est en quelongne". La ballade, à tout le moins, marquerait une transition entre les deux oeuvres majeures du poète.

De plus, dans le Lais, hormis la fin où le bien renommé parodie le langage de la scolastique, il n'y a pas de personnification ; en tout cas, nous remarquons l'absence de Pitié, de Droit, de Rigueur que Villon évoque dans sa ballade. Rigueur reparaît dans le Testament (v.1899), ainsi que dans le Dit de la naissance de Marie d'Orléans (v.67), dont on place la composition soit en 1457, soit en 1460(13). Ces personnifications peuvent bien provenir de Charles d'Orléans et de son entourage : Rigueur se retrouve dans un rondeau de Guiot Pot(14) et Pitié dans des ballades de Charles d'Orléans(15), des rondeaux de Vaillant (16), de Gilles des Ormes(17), du duc(18). Cette supposition n'est pas absolument gratuite, si, comme l'a montré L.Foulet, la ballade est dédiée au duc, Prince amoureux, des amans le greigneur. Or n'a-t-il pas connu le duc après 1456, au cours de sa longue errance ?

Enfin, le mot foleur, employé au vers 24, n'apparaît ailleurs que dans le Débat du Cuer et du Corps, où il est utilisé deux fois. Or cette oeuvre peut être facilement datée, puisque le poète nous dit qu'il a trente ans (v.12). Elle est sans doute de 1460, ou plutôt de 1461 ; et il ne serait pas absurde de considérer que la ballade la précède d'assez peu.

En conclusion, il n'est pas impossible d'admettre que la ballade se situe entre le Lais et le Testament, et nous la placerions volontiers vers les années 1460.

II - Une ou deux femmes dans la vie de Villon ?

Un second problème préliminaire se pose, celui de savoir de qui il est question dans tous les passages où Villon rappelle ses mésaventures amoureuses, c'est-à-dire essentiellement dans les vers 9-64 et 73-80 du Lais, 657-664, 673-722 et 910-969 du Testament. S'agit-il de plusieurs femmes ou de la même ? Faut-il accorder une importance identique à chacune d'elles dans la vie et la pensée du poète ?

-
- (13) - Voir l'art.cité de L.Foulet
 - (14) - Dans les oeuvres de Ch.d'Orléans, éd.P.Champion, Classiques français du moyen âge, t.II, p.366, n° CXXXIII, v.12.
 - (15) - Ibidem, n°XX, t.I, p.38, v.21 ; n°XXI, p.39, v.18 ; n°CII, p.159, v.20.
 - (16) - Ibidem, t.II, n°CVII, p.351, v.10 ; n°CVIII, p.352, p.6.
 - (17) - Ibidem, t.II, n°CXLI, p.371, v.5.
 - (18) - Ibidem, t.II, n°CCCLIX, p.498, v.8.

Les experts sont partagés. Selon G.Paris, au milieu d'amours vulgaires pour des Margot, des Jeanneton, des Marion, des Jeanne de Bretagne, Villon a connu "un amour sérieux qu'il garda longtemps dans son coeur", et qu'il n'oublia pas. Sans doute, ajoute-t-il, ne faut-il pas négliger de faire une part aux formules courantes de la poésie du temps ; mais "on ne peut méconnaître à certains passages l'accent d'une émotion sincère"(19). Le savant médiéviste découvrait des allusions à ce "sentiment sérieux" aussi bien dans le Testament que dans le Lais : "...on est surpris de voir l'impression en persister aussi longtemps et aussi vive dans le coeur mobile du poète" (20). Mais qui est la belle qui a su imprimer une marque aussi durable dans l'âme du "povre François" ? G.Paris ne nous le précise pas. Mais, d'après ce qu'il dit ailleurs, ce n'est ni Catherine de Vausselles, ni sa "chière Rose", rangées parmi les femmes de peu qui "n'aiment que pour l'argent"(21).

A.Longnon, avant lui, avait émis un avis voisin (22) , mais donnait à la dame le nom de Catherine de Vausselles :

"On ne peut conserver aucun doute sur l'identité de la belle dont les rigueurs amenèrent le départ de maître François en 1456 et la "damoiselle" dont il se plaint avec tant d'amertume en 1461. Quel était son nom ? Villon l'appelle une fois : "M'amour, ma chère Rose", mais il semble que "Rose" ne soit ici autre chose que le nom d'une fleur dont la maîtresse du poète avait sans doute la fraîcheur : en effet, il ne paraît pas que Rose ait été employé comme nom de baptême au XVème siècle, en France du moins, et, d'autre part, Villon donne franchement le nom de "Katherine de Vaulselles" à la dame de ses pensées"(23).

Selon G.Charlier(24) et L.Foulet(25), il s'agit, dans le Lais et le Testament, d'un unique épisode de sa vie amoureuse ; mais le premier opte pour Marthe et le second pour Rose. Pour I. Siciliano

(19) - Op.cit., p.41

(20) - Ibidem, p.146

(21) - Ibidem, p.40

(22) - Etude biographique sur François Villon, p.40 : "... un amour sans espoir dont la pensée le poursuivait encore en 1461. et qui, onze mois après la délivrance des lettres de rémission, amena son départ pour Angers".

(23) - Ibidem, p.41.

(24) - Notes sur Villon, I-Le roman d'amour de Villon, dans Archivum romanicum, t.IV,1920,p.515: "Une conclusion s'impose : c'est qu'à trois reprises Villon fait allusion à un unique épisode de sa vie amoureuse. Il n'y eut point deux coquettes , deux cruelles...Il y eut une seule amie, dont le souvenir poursuit le poète et qu'il évoque avec une émotion visible jusque dans les vers cyniques ou gouailleurs du Testament".

(25) - Op.cit. Voir Notes sur le texte de Villon, Romania, t.XLII,1913, (suite p.47).

(26), il faut lier étroitement le Lais à la Ballade a s'amy, la femme cruelle qui a abusé le poète s'appelle Marthe; il ne convient pas de voir un aveu sincère de l'homme dans cette ballade conventionnelle qui, enchâssée dans le Testament et précédée d'une espèce de présentation, nous permet de connaître la vraie personnalité de la maîtresse infidèle et les sentiments du poète : c'est une femme qui préfère une bourse pleine d'écus au coeur et au foie de Villon qui de son côté n'en a plus le "croppion" chaud. Comme intermédiaire, un ruffian, Perrenet Marchant, qui l'apostropha en ces termes : Orde paillarde, d'où viens-tu ? Conclusion : "Peut-on encore avoir des doutes sur la classe de cette femme et sur le genre de cet amour" ? (27).

C'est l'opinion de F. Desonay pour qui Villon n'est qu'un érotomane, qui "n'a conçu la passion que sur le plan charnel", et qui, "en dehors de l'étreinte animale, ... n'entend rien à l'amour" (28). Toutes les femmes évoquées sont des femmes de petite vertu, à confondre dans la même turpitude : "Catherine de Vausselles, la plus coquette, la plus perverse, la plus cruelle surtout des femmes que désira Villon" (29), Rose dont "le poète n'a gardé qu'un souvenir ordurier" (30), "cette Rose - qui est une Marthe" (31), la Grosse Margot, etc... Au milieu de ces platitudes de l'instinct, deux flots de fraîcheur : le rondeau de la Mort (32) et les deux dames poitevines (33).

Pour P. Champion, au contraire, deux femmes, deux soeurs en cruauté, auraient tourmenté le coeur du malheureux poète, Catherine de Vausselles et Marthe (34).

Résumons maintenant ces thèses contradictoires, avant d'en proposer une qui tienne compte des arguments avancés par les uns et les autres :

1°) - Pour les uns, les vers 9-40, 73-80 du Lais, 673-720 et 910-970 du Testament se rapportent à une seule et même personne, qui est Catherine pour A. Longnon, Rose pour L. Foulet, Marthe pour G. Charlier et qui demeure anonyme pour G. Paris.

(25) - (suite) p. 506.

(26) - Op.cit., p. 90-91

(27) - Cf. encore p. 342-3 : "Malgré quelques contradictions, je croirais qu'il s'agit de la même personne. Le fond de son histoire est simple et il présente une certaine unité : il aima, il fut repoussé, il fut trahi. Pas de doute possible sur le genre de cette femme et de cet amour".

(28) - Villon, p. 151

(29) - Ibidem, p. 149

(30) - Ibidem, p. 150

(31) - Ibidem, p. 151

(32) - (33) - Ibidem, p. 152

(34) - Op.cit., t. II, p. 7 et 146.

- 2°) - Pour P.Champion, les vers du Lais et les vers 910-970 du Testament concernent Marthe, cependant que les vers 673-720 ont trait à Catherine de Vausselles.

o

o o

Pour nous, tous ces passages concernent Catherine de Vausselles, à l'exclusion, dans un premier temps, de la Ballade a s'amy, qui fut écrite d'abord, comme l'acrostiche le témoigne pour Marthe, un amour épisodique et regretté du poète, et qui, ensuite, fut utilisée dans le Testament contre Catherine pour dénoncer ses manoeuvres et exercer sur elle une sorte de chantage. A notre avis, il y eut deux "grands amours" dans la vie de l'escollier - l'un beaucoup plus vivace et s'étendant sur de plus longues années que l'autre.

D'entrée de jeu, il convient de reconnaître dans le mot rose du vers 910 un nom commun, comme l'a fait A.Burger dans son précieux lexique(35). La locution ma rose pour désigner la femme était couramment employée(36). Soit dans la poésie amoureuse : la belle y est appelée rose de mars, rose sans pair, passé rose, rose vermeille (37). Soit dans les dialogues de farce(38). Et le Dit de la Rose est explicite :

Par la rose on peut entendre
La belle qui assez plus tendre
Est et fresche comme rose en may.

(35) - P.101, c.1.

(36) - Voir les très bonnes remarques de F.Lecoy dans l'intr. à son éd. du Roman de la Rose, Paris, H.Champion, Classiques français du moyen âge, 1965, p.XIV : "...l'amante symbolisée par une rose n'était pas non plus une idée nouvelle". Ibidem, p.1: "L'emploi de rosa comme terme hypocoristique pour désigner l'être aimé est déjà connu des Latins (on le rencontre chez Plaute plusieurs fois). Par contre, et contrairement à ce qu'a pensé Langlois, Le Dit de la Rose, publié par Jubinal, Jongleurs et trouvères, 110-118, est probablement postérieur à Guillaume(de Lorris); il en est peut-être de même pour le "Carmen de rosa" des Carmina Burana : "Si linguis angelicis.", éd. Hilka-Schumann, n°77,1,2, p.53".

(37) - P.Champion, op.cit., t.II, p.7, note 1.

(38) - I.Siciliano, op.cit., p.91, fin de la note de la page précédente.

Il s'agit bien de la femme aimée, avec ses promesses et ses maléfices, dont le nom est emprunté au titre et à l'allégorie du roman célèbre que Villon ne pouvait ignorer(39). D'ailleurs, il se peut que le choix de ce mot ait été déterminé de surcroît par la rime chose du vers 912 ; en effet, I. Siciliano constate que l'on trouve ce couple à la rime dans plus d'un exemple.

Mais d'autres facteurs ont dû intervenir. Quand Villon composa le huitain 90, il savait qu'il allait utiliser la Ballade a s'amy qu'il avait dans sa mémoire et qu'il ne cessait de se répéter, tout en écrivant les octosyllabes du Testament. Dès lors, il est permis de soutenir que l'image vostre espanye fleur, appliquée à la beauté de Marthe, l'a amené, aidé de plus par une tradition vigoureuse, à identifier sa belle à une fleur particulière, à une rose. Nous avons le droit de l'inférer, si l'on remarque que le premier vers de la ballade, Faulse Beauté qui tant me couste chier, a pu, dans le même temps, lui suggérer l'adjectif chiere de ma chiere rose, avec un double sens que la suite met en évidence.

Ensuite, il savait que cette ballade qu'il allait enchâsser dans son Testament, était intégralement construite sur des rimes en R, lettre de l'hypocrisie, comme il nous le fait lui-même remarquer au huitain XCIII :

Ceste ballade luy envoye
Qui se termine tout par R.

Comment alors, pour désigner sa belle, ne pas songer à un nom générique, immédiatement évocateur, qui a l'avantage de comporter un R à son début, et qui renferme une menace que la ballade explicite : cette rose, qui est cruelle et qui se moque de moi, ne vait-elle pas bientôt se flétrir ?

De plus, lorsque Villon composa le huitain XC, il venait de léguer à sa mère la Ballade pour prier Nostre Dame. Est-il absurde d'estimer qu'il a voulu créer des liens entre ces deux parties si dissemblables ? Que l'on considère le texte de plus près ! Au vers 911, nous lisons : Ne luy laisse ne cuer ne foye. L'emploi cocasse du mot foye est certes appelé par le mot cuer, mais ne l'est-il pas aussi, à la faveur d'un jeu de mot, par le refrain de la ballade qui précède : En ceste foy je vueil vivre et mourir ? Villon ainsi opposerait la Vierge dont il espère le salut, modèle de pureté, intermédiaire efficace et bienveillante entre Dieu et les pauvres pécheurs, à la cruelle qui l'a trompé, hypocrite débauchée qui ne pense qu'à l'argent : il assure la première qu'il veut continuer à

(39) - Voir le Testament, v.1177 : Maistre Jehan de Mehun s'en moqua - De leur façon...

vivre et mourir en ceste foy; à la seconde, il refuse désormais tout don, que ce soit son coeur, son foie (et sa foi de chevalier servant), ses écus ou son amour. L'une demeure la Dame du Ciel, la reine de ce monde, une haulte Deesse, sa Dame et sa Maistresse ; l'autre, qui fut une Dame sans merci et la reine de son coeur, est rejetée et ravalée au rang des vulgaires prostituées, devenant une damoiselle au nez tortu, une orde paillarde.

Dans les deux cas, le poète prie, ou plutôt demande de prier. Mais, pour la Vierge, il s'agit d'une prière humble, émue, pleine d'amour et de soumission, qui requiert le salut en rappelant les actes de bonté de cette protectrice toute-puissante ; ailleurs, on s'adresse au Bon Fouterre, en une série d'équivoques qui discréditent la belle.

Dans les deux cas, il est donné une ballade. L'une, où l'âme, se rabaissant, reconnaît la suzeraineté de l'Emperiere des infernaux palus. L'autre, où le poète attaque, critique, dénonce, menace.

Il n'est pas jusqu'au vers 932 qui n'ajoute un nouveau lien. Quand Villon invoque sainte Marie la belle, ne fait-il pas une double allusion à la Ballade pour prier Nostre Dame, d'un côté, à la digne Vierge, de l'autre à l'Egipcienne ? Quoi qu'il en soit, d'une manière ou de l'autre, il critique, par ce biais, sa trop rigoureuse maîtresse, tantôt l'opposant à la Pureté, tantôt l'assimilant, puis l'opposant à sainte Marie l'Egyptienne, toutes deux ayant prostitué leur corps pour de l'argent, mais la sainte s'étant repentie et réfugiée dans un désert.

Lorsqu'on a reconnu tout ce jeu d'oppositions, tous ces liens subtils tissés entre les deux passages, on est droit de reconnaître dans le mot rose une sorte de transition qui, en face de la Rose mystique, symbole de pureté, de bonté, de fidélité et de loyauté, dresse la Rose impure et trompeuse du Roman de la Rose.

Reste à apprécier les arguments de L.Foulet, qui en donne trois. Nous avons répondu à l'un, en faisant état de la tradition littéraire : "Finalement, sans l'excuse du prénom, un auteur du XVe siècle dirait-il à une femme "ma chière rose" ?(40). Les autres appellent une réponse identique. Si l'héroïne, dit Foulet, ne se prénomait pas Rose, pourquoi terminer chaque vers par R ? Pourquoi insister sur la fleur espanye ? G.Charlier voit dans cette ballade un menu tour de force qui plaisait aux rimeurs de la fin du moyen âge, qui n'a pas de signification particulière et dont il n'y a rien à tirer au sujet du nom de la belle(41). Pour nous, nous croyons que la

(40) - Art.cit., Romania, 1913, p.506

(41) - Art.cit., p.516.

Ballade a s'amyé, antérieure aux huitains et primitivement destinée à Marthe, a poussé Villon à donner ce surnom de rose à sa maîtresse.

o

o o

Il ne reste donc plus que deux prénoms, qui apparaissent dans des passages où le poète a confessé ses déboires amoureux, celui de Catherine de Vausselles au vers 661, et celui de Marthe en acrostiche dans la seconde strophe de la Ballade a s'amyé.

Tout comme Italo Siciliano(42), G.Charlier, avec une singulière ardeur, s'est acharné à éliminer Catherine. Pour l'érudit belge, il ne s'agit ni d'un amour sérieux, ni d'une émotion sincère. Avec ironie, Villon fait allusion à un épisode de sa vie "dont l'importance n'a visiblement rien d'excessif"(43).

De quels arguments use-t-il pour en arriver à cette conclusion, et pour exclure une hypothèse avancée avec prudence par P. Champion que, d'ailleurs, nous ne suivons entièrement que sur ce point : Villon a connu deux amours sérieuses ou, à tout le moins, plus importantes que les autres ?

Certes, G.Charlier a raison de conclure que les vers 673-720 et 910-941 s'appliquent bien à la même personne(44). On remarquera que nous réservons, pour le moment, le cas des vers 942-969. Mais, quand il prétend que tout semble séparer Catherine qui fit bâtonner le poète de celle qui tortura le poète de sa coquetterie capricieuse et de son cruel dédain, il conclut trop rapidement. Les tourments de l'âme n'excluent pas la bastonnade. Le poète, d'un côté, dans la Double Ballade, énumère les mésaventures de quelques amoureux ébérés, et il se range dans le nombre ; de l'autre, dans les huitains qui suivent, il décrit avec finesse un autre aspect de cette histoire peu flatteuse, à savoir le manège hypocrite de la belle.

(42) - Op.cit., p.343, fin de la note 4 de la p.342 : "Il fut aussi battu "tout nu", mais il doit y avoir là une autre affaire. A mon sentiment, Catherine n'est pas la femme de la ballade, la femme coquette et trompeuse du Lais et du Testament, mais l'héroïne de quelque aventure héroï-comique".

(43) - Art.cit., p.510

(44) - Ibidem, p.514.

De plus, il faut peut-être retoucher un peu l'interprétation habituelle des vers 660-661 :

Qui me feist maschier ces groselles(45)
Fors Katherine de Vausselles ?

On a toujours estimé que Catherine avait ordonné de bâtonner Villon(46) ; mais il est possible que l'amour qu'il lui portait lui ait valu des coups de bâton, sans que la bien-aimée y fût pour quelque chose. Ce serait plutôt un rival heureux ou malheureux qui aurait choisi ce moyen de se venger.

Deuxième argument de Charlier : il y a entre la double ballade et les huitains LXV-LXX "un lien assez lâche qu'établit une simple association d'idées"(47). La double ballade est antérieure à la suite : "la ballade et le passage qui la suit ne sont donc pas deux morceaux venus d'un seul jet"(48). Conclusion : "L'argument de proximité perd le meilleur de son poids". Nous avouons que ce raisonnement ne nous convainc pas, car il est aisé de répondre que, à supposer même que les deux pièces de vers aient été composées à des dates différentes, ce qui n'est pas prouvé, Villon a pu les disposer l'une à la suite de l'autre parce qu'elles concernaient pour une bonne part les mêmes personnes, l'auteur et Catherine. Examinons l'enchaînement des divers mouvements dans cette partie du Testament:

- 1 - Les femmes, brûlées de flammes "plus chaudes que le feu saint Antoine" (v.600), sont poussées à tout aimer vivement.
- 2 - Conséquence : elles s'envolent et les amants en sont pour leurs frais.
- 3 - Suit une ballade fort vive qui énumère d'illustres victimes de l'amour, et qui mentionne le cas de François et de Catherine.
- 4 - Cette évocation amène le rappel du manège hypocrite de la dame.

Compte tenu de cet ensemble, nous décelons les deux griefs que notre auteur a repris plus loin : la belle a été dure avec lui ; elle l'a été (et l'est) beaucoup moins avec d'autres.

-
- (45) - Cf. I. Siciliano, op.cit., p.431, n.1 : "On fustigeait le condamné avec des branches de groseillier. Au figuré, subir un affront, avaler des couleuvres : "Tel en maschera la groiselle - Qui est sans reproche et sans sy" (Alexis, Les Feintes, Oeuvres, I, p.113) ; "Les gens sachans mascheront ces groselles" (Baude, Oeuvres, p.105). Mais F. Lecoy (Notes sur le Testament de Villon, Romania, t.LXXX, 1959, p.501-502) a raison de penser que l'expression signifie : supporter les conséquences d'une faute que l'on n'a pas commise ; recevoir une punition imméritée ; être la victime des erreurs ou de la sottise d'un autre".
- (46) - Voir G. Charlier, op.cit., p.514 ; P. Champion, op.cit., t.I, p.120-1 ; t.II, p.2,302.
- (47) - Ibidem, p.514
- (48) - Ibidem.

Qui est cette Catherine de Vausselles ? A. Longnon l'a rapprochée d'un certain Pierre de Vaucel, chanoine de Saint-Benoît-le-Bétourné(49). P. Champion, qu'approuve G. Charlier(50), rejette cette identification, mais nous apprend qu'une famille du nom de Vaucelles habitait à proximité de Saint-Benoît(51). Regardons-y d'un peu plus près. Ce nom, dans le cinquième huitain de la double ballade, rime avec telles (toiles), groselles et telles. Le huitain a pu être construit autour de ce nom de famille : on remarquera que, pour cette strophe, la rime b qui, partout ailleurs, est en -estes (festes, testes, bestes...), est en -elles. Mais on répondra que Villon, poète très adroit, aurait pu facilement tourner cette difficulté s'il l'avait voulu, et que, par conséquent, il a sans doute désiré mettre en évidence ce nom propre. Pourquoi ? Sans doute pour inciter le lecteur à déceler l'équivoque qu'il renferme et qui ne détonne pas dans le Testament. Ce mot, en effet, rappelle toute une série de noms comme vauce, vaucel, vaucele, vaucelete, qui, en général, signifient vallon, mais qui, dans la poésie érotique et libre, peuvent être les petites vallées du corps de la femme : le Parnasse satyrique de Marcel Schwob en témoigne(52). Nous retrouverions là une plaisanterie que nous lisons dans le Jeu de la Feuillée, à la fin du portrait de Maroie :

Mais Desirs les me fist gouster

A le grant saveur de Vaucheles (vers 169-170).

Vers qu'E. Langlois commente de la façon suivante(53) : "A. To-bler voyait dans Vauchelles un jeu de mots licencieux (Vauchelles, nom d'un village et vauchelles, petites vallées)(Verm. Beit., II, 281); il avait raison. Il est certain que les calembours de ce genre sont bien dans le goût de l'époque et du pays". De surcroît, Villon aura eu du plaisir à affubler Catherine du nom même d'un vénérable chanoine de Saint-Benoît : cette parenté qu'il instituait lui a semblé cocasse.

D'autant plus cocasse qu'il y a quelques chances pour que Catherine ait appartenu à l'espèce des demi-mondaines. Le témoignerait l'équivoque sur son nom, les plaisanteries méchantes qui font allusion à son goût de l'argent comme à ses moeurs fort libres, l'intervention de Perrenet Marchant, et aussi (et surtout) le huitain CLII, consacré à Noël Jolis, qui est sans doute le même que celui que nous avons aux vers 662-3 du Testament :

(49) - Op.cit., p.44

(50) - Op.cit., p.507

(51) - Op.cit., t.II, p.303

(52) - Pièce n° LXXII, v.44, p.145 : ...ces basses vallées...

(53) - Dans son éd. des Classiques français du moyen âge, Paris, Champion, 2ème éd. revue, 1951, p.57.

Noël, le tiers, est (ait), qui fut là, (54)
Mitaines a ses nopces telles. *

* que Noël, le troisième à être là, soit pareillement battu !

Ce personnage ou bien donna les coups, comme le pensent A. Longnon et I. Siciliano(55), ou bien ne remplit pas la mission que lui avait confiée le poète(56), ou bien assista à la scène sans porter secours à son "ami". Lequel lui souhaite de recevoir autant de coups qu'il en essuya lui-même. Comme il ne lui déplaît pas de s'acharner sur ses ennemis, il revient sur le cas de Jolis, lui léguant deux cent vingt coups de verge par la main du bourreau de Paris. Ce qui nous intéresse en l'occurrence, c'est la place de ce legs : il se trouve immédiatement après un ensemble qui fait revivre des prostituées : Jacqueline, Perrette et Ysabeau (huit.CXLIX); la Grosse Margot, avec la fameuse ballade ; Marion l'Idole et Jeanne de Bretagne à qui il donne de tenir une "publique escolle" et d'exercer un métier quasi universel, en sorte qu'il n'est pas besoin d'enseigne, "Puis que l'ouvraige est si commun !" (57). Et à ce moment-là Villon parle de Noël Jolis. Pourquoi ? Parce qu'il a été lié, d'une manière ou de l'autre, à Catherine que le poète range maintenant parmi les prostituées ou du moins parmi les femmes peu farouches qui rivalisent avec les professionnelles.

Ce qui ne veut pas dire que Villon lui ait voué un amour purement charnel, comme se piaisent à le répéter I. Siciliano et F. Desonay.

D'ailleurs, empressons-nous d'ajouter qu'il a pu , pour se venger, accuser Catherine d'avoir eu un comportement qu'elle n'eut jamais.

Quoi qu'il en soit de la personnalité de Catherine, il semble qu'on ne puisse pas l'écarter aussi facilement que le voulait G. Charlier, mais qu'il convienne plutôt de lui rendre la première place. C'est dans ce sens qu'iraient les découvertes de Tristan Tzara, comme nous l'écrivait M. Pierre Le Gentil dans une lettre en date du 25 octobre 1966 :

"Qui, dans les anagrammes, Catherine joue un rôle important et continu (Catherine identifiée d'ailleurs avec Denise, et maltraitée dès avant le Lais, sous le pseudonyme de Vaillant) . Les

(54) - Sur ce vers, voir G. Charlier, art.cit., p.509 et s.; A. Burger, Lexique...., p.19

(55) - Longnon, op.cit., p.45 ; Siciliano, op.cit., p.92, n.l.

(56) - Cf. Charlier, art.cit., p.509

(57) - Huitain CLI.

anagrammes traduiraient moins des obsessions que des rancunes ou des intentions diffamatoires".

o

o o

Nous pouvons donc admettre que deux femmes ont joué dans la vie du poète un rôle plus important que les autres. Nous en trouvons, semble-t-il, une confirmation dans le fameux passage en poitevin (huitains CIII et CIV).

Pendant longtemps, les critiques ont cru qu'au cours de ses pérégrinations, Villon avait effectivement appris à parler poitevin avec deux filles "très belles et gentes" qui demeuraient à Saint-Generoux. Il y avait reçu un accueil si gracieux qu'il y revint plus tard finir ses jours(58). C'est, en particulier, l'avis de F.Desonay: "Avec elles, pendant une halte, un relais sur la route, le vagabond a jargonné d'amour en leur patois. De cette aventure secrète, il entend garder le secret"(59).

Mais des chercheurs de qualité, P.Champion(60), L. Foulet(61) et I.Siciliano(62) d'abord, F.Lecoy(63) et M.Dubois(64) ensuite, nous ont invités à remettre en question cette trop belle histoire.

On a d'abord remarqué que Saint-Generoux n'est pas près de Saint-Julien-de-Vouvantes, puisque la distance qui les sépare est de vingt-six lieues, et que le premier de ces deux bourgs est bien en Poitou, mais loin de la Bretagne. Si, pour le vers 1065, nous adoptons le texte de I, Marche de Bretagne ou Poictou, Villon lui-même exprime son incertitude sur la position réelle de Saint-Generoux; par ce biais, il indique qu'il connaît mal les lieux dont il s'agit, et peut-être qu'il n'y a jamais été. Mais, comme l'estime F.Lecoy (65),

(58) - Cf. G.Paris, op.cit., p.63 ; A.Longnon, op.cit., p.80

(59) - Op.cit., p.152

(60) - Op.cit., t.II, p.91-92

(61) - Sur François Villon, Romania, 1944, t.LXVIII, p.120-123

(62) - Op.cit., p.73 : "Je commence par dire que les interprétations données aux passages du Testament me semblent fort contestables... Villon a-t-il voulu donner, a-t-il donné des indications précises sur sa résidence ? Il est fort difficile de le croire. Quand on remet le passage à sa place, on voit qu'il voulait plutôt brouiller les choses".

(63) - Notes...sur...le Testament de Villon, Romania, t.LXXX, 1959, p. 512-3.

(64) - Poitou et Poitevins (de Benoit à Villon), Romania, t. LXXX, 1959, p.243-253

(65) - Art.cit., p.513.

il est possible de défendre la leçon de C, Marche de Bretagne a Poitou, autrement dit : "dans la région frontière qui sépare la Bretagne du Poitou, dans la région qui fait passer de la Bretagne au Poitou". Quoi qu'il en soit du texte exact, Saint-Julien-de-Vouvantes se trouve en Loire-Atlantique, près de Châteaubriant, et Saint-Genereux dans les Deux-Sèvres, à plus de cent kilomètres. Pourquoi s'astreindre à rapprocher ces deux bourgs ? S'il n'y a pas entre eux de proximité géographique, peut-être le poète a-t-il voulu rapprocher ces deux noms en vue d'obtenir un certain effet.

Ensuite, le Poitou, en argot, était un pays imaginaire, un synonyme de non et de rien, un pays fictif où l'on dit non, à rapprocher de l'expression aller à Niort, équivalent de nier. Dès lors, quand il parle ung peu poitevin (v.1060), Villon veut dire qu'il refuse et de préciser l'endroit où il habite (ou se cache), et (plutôt) d'acquitter sa dette envers Robin Turgis. Cette interprétation s'accorde très bien avec le sens du huitain : l'auteur du Testament paiera son vin, si Turgis vient à lui (v.1053-54) ; mais il faudrait que ce dernier fût plus fort que le devin pour découvrir sa retraite ; c'est donc un engagement qui ne tire pas à conséquence, et de nouveau un don inexistant, tout comme le droit d'échevin qui échoit aussi au tavernier (v.1058-9).

Signalons aussi que, dès avant le XIII^{ème} siècle, les Poitevins avaient une mauvaise réputation : on leur reprochait d'être lâches, avares, versatiles, légers et faux, comme il ressort de citations de Wace et de Raoul de Houdenc, que M.Dubois a versées au dossier.

Ce dernier, enfin, a proposé des deux noms de lieu une nouvelle lecture. Il y a découvert un calembour. Villon aurait prononcé non pas Generou, mais plutôt Genesou, tout comme l'on disait chaise pour chaire ; et alors nous entendrions je ne sous pas, c'est-à-dire je ne paie pas. Quant à Voventes, le mot se décomposerait en vo, adjectif possessif de forme picarde (tout comme au vers 1669 vo chapeau), et en ventes. L'ensemble de ces deux mots placés à la fin de deux vers qui se suivent se comprend ainsi : je ne paie pas ce que vous m'avez vendu. Autrement dit, selon M.Dubois, le poète refuse de payer.

Nous voudrions seulement apporter un petit complément à cette explication dont nous gardons l'essentiel. A notre avis, le poète suggère que, s'il fait preuve d'un peu de déloyauté en parlant poitevin, il ne faut pas lui en tenir rigueur, car il ne fait que répéter ce que lui ont appris deux dames. Celles-ci, certes, sont très belles et gracieuses, et ces deux adjectifs nous rappellent certains mots du Lais (v.26 : Ces doulx regars et beaux semblans...) et du Testament (vers 681 et s., 942...) ; mais leurs promesses étaient à prendre en Poitou, elles les avaient faites sans avoir l'intention de les tenir, elles ne payèrent pas ce que leur soupirant avait mérité et acquis par sa fidélité, sa générosité et son humilité de chevalier servant.

Pour nous inviter à comprendre ainsi, Villon ajoute :

Mais i ne di proprement ou
Yquelles * passent tous leurs jours. * celles-là

Pourquoi ajouter ces deux vers si le nom de Saint-Generoux était à entendre dans son sens immédiat ? En réalité, elles n'ont aucune attache avec ce bourg. Mais leur amoureux refuse de préciser l'endroit réel où elles habitent, en deux vers parodiques, saupoudrés de quelques mots poitevins, qui masquent son dépit.

En conclusion, nous voici, de nouveau, en face de deux dames : ne serait-ce pas Catherine et Marthe ?

III - L'itinéraire de Villon -

Dès lors, du Lais au Testament, on peut essayer de reconstituer un certain itinéraire amoureux de Villon.

A - Le Lais, vers 9-64 et 73-80 -

Dans le Lais, Villon se plaint de sa dame, qui est sans doute Catherine. Elle n'a rien fait pour le détromper, pour l'éclairer sur ses sentiments véritables et sur ses intentions. Il a cru que ses doux regards lui étaient destinés. Elle a laissé se développer en lui un amour de plus en plus envahissant et dévastateur "qui souloit son cuer debrisier" (v.16). Par la suite, impitoyable, elle a refusé de lui accorder la moindre faveur, alors que la passion brûlait le coeur du poète (v.29-30), et qu'il n'avait commis aucune faute envers elle : ... Sans ce qu'en riens aye mesprins... (v.35). Plutôt que de le secourir, elle accepte, sans nécessité, sans ce que ja luy en fust mieulx (v.20), elle ordonne même qu'il meure (v.36-7). Elle n'écoute pas ses plaintes (v.40). Elle veut rompre "la vive souldure" (v.39). Il n'y a qu'une solution, la fuite, et Villon le répète :

Si n'y voy secours que fouïr (v.38)
...Mon mieulx est, ce croy, de fouïr (v.42)
Puis qu'el ne me veult impartir
Sa grace, il me convient partir (v.44-5)
Et puis que departir me fault...(v.57).

Mais, dans le même temps, il demande aux dieux de l'Amour de le venger et d'apaiser sa passion (v.21-24). Et à la dame felonne et dure, qui durement l'a chassé, il lègue son cuer enchassié, Palle, piteux, mort et transy (v.77-78).

Mais le bon follastre, qui écrit aussi pour des camarades qui aiment la parodie et les plaisanteries équivoques, n'accepte pas de s'avouer vaincu et surtout de paraître ridicule. Aussi ajoute-t-il à ses aveux une sorte de commentaire, des appels au lecteur, pour

l'inviter à ne pas trop le prendre au sérieux. Mais quand est-il sincère ? Pourquoi le serait-il plus dans ses pitreries que dans ses confidences, même si elles sont exprimées à travers des lieux communs et des formules usées ?

Toujours est-il qu'il ne peut s'empêcher de plaisanter . Ici, exagération : regards et beaux semblants l'ont enfermé dans une tres amoureuse prison (v.15), l'ont trespersé jusques aux flans (v.28). Là, précision contradictoire : Par elle meurs, les membres sains (v. 46); et encore sur ce point ne faut-il pas décider trop vite, car Villon peut dire que, bien qu'il présente l'apparence de la bonne santé, son coeur et son âme sont frappés à mort, vivent sans vie, comme il l'écrira dans le rondeau légué à Y.Marchant(66). Ici, assimilation à des héros littéraires célèbres : Au fort je suis amant martyr Du nombre des amoureux sains (v.47-48). Là, répétitions de mots (piteux revient par trois fois) et d'idées (... Je suis de joye interdit Et de tout plaisir dechassié...) (v.75-76). Ici, accumulation et concrétisation (v.77-78). Là, expression de type populaire, comme avoir les pieds blancs (v.29), que l'on retrouve sans étonnement dans une lettre du dauphin Louis, le futur Louis XI, au duc d'Alençon : Mon parrain, ne me faillez pas au besoin et ne faites pas comme le cheval au pied blanc(67).

Bien plus, le poète contre-attaque, car il lui répugne de rester sur un échec. Il se venge. Si sa dame est si dure à son égard, ce n'est pas par respect de soi-même et souci de pureté, c'est qu'elle est fort occupée par un autre amant et alors le malheureux soupirant recourt à l'équivoque plutôt grossière et à des images cocasses :

Autre que moy est en quelongne, (68)
Dont oncques soret de Boulongne
Ne fut plus alteré d'umeur (69).

-
- (66) - Testament, v.987. Sur l'interprétation de ce rondeau, voir notre note dans Romania, t.LXXXVI, 1965, Deux exemples de la méchanceté raffinée de Villon, I.Villon et Ythier Marchant, p.375 et s.
- (67) - Citée par Du Fresne de Beaucourt, Histoire de Charles VII, t. VI, p.74-75 ; puis par I.Siciliano, op.cit., p.431, n.3.
- (68) - Sur cette expression , voir l'art. de L.Foulet, Pour le commentaire de Villon, Romania, t.XLVII, 1921, p.586 : "Le vers de Villon signifie donc tout simplement : "c'est à un autre que moi qu'on pense", "ce n'est pas à moi qu'elle en a", " elle court un autre lièvre".
- (69) - Sur ces deux vers, voir I.Siciliano, op.cit., p.339, n. 2 ; A. Burger, op.cit., p.34, C.1 : "jamais hareng saur ne fut plus assoiffé de liquide", ou, en jouant sur les mots, "plus changé dans son humeur" ; peut-être, en outre, une équivoque érotique" Nous comprenons : "A cause de quoi jamais un hareng saur ne fut plus assoiffé de liquide (que moi-même je ne désire la belle)".

Bien plus, il feint l'indifférence. Il cherchera ailleurs de bonnes fortunes(70). Par le biais du double sens, il piétine son amour, le ramène à une sordide aventure sexuelle, au jeu de l'âne :

Planter me fault aultres complans
Et frapper en ung autre coing (v.31-32) (70a).

Mais est-ce à dire que nous avons affaire à une simple parodie, et que Villon oublie vite "sa dame" et "son amour tragique", comme le prétend I.Siciliano (71) ? Nous accordons au savant italien qu'il ne s'agit pas ici d'un grand amour comme celui de Lancelot et de Tristan. Mais, pour être plus englué dans la chair, est-il moins violent ? En outre, est-on sûr qu'il ait eu d'abord l'aspect que lui donne Villon dans le Lais ? En effet, dans cette oeuvre, nous sommes à un second moment de cette aventure : l'amoureux, déçu, rejeté, veut sauver la face devant ses copains de galle, et, ne pouvant trouver grâce, s'efforce de déprécier et d'avilir le bien qui lui est refusé.

Que cet amour ait été important, nous en avons plusieurs signes. Le Lais s'ouvre par sept huitains qui sont consacrés à la dame, et, dans la série des légataires, elle occupe la seconde place tout de suite après G. de Villon. Nous retrouvons le même personnage, la même aventure, les mêmes griefs en plusieurs endroits du Testament.

De plus, la dureté de sa maîtresse est la cause du départ de Villon. Bien sûr, tout le monde répète qu'il allait à Angers pour échapper à la justice et pour préparer un mauvais coup contre un religieux angevin. Qu'on lise sur ce point I.Siciliano(72) . En fait,

(70) - A voir, dans le Parnasse satyrique de M.Schwob, p.76, pièce n°X, une situation et une résolution semblables :

Après que m'avez fait arser
Par vostre decepvant maniere,
Me faut a quelque chamberiere
Ma povre fortune passer

Pour ce que je ne puis penser
D'expedient en la matiere
Après que m'avez fait arser...

(70a)- Ibidem, n° LXXIII, p.148, v.5-7.

(71) - Op.cit., p.338-340.

(72) - Op.cit., p.68 : "Hélas ! des documents judiciaires vont nous apprendre la véritable cause de ce touchant départ et nous donner une version bien différente de celle que nous présente le poète. Les dangers auxquels il va "obvier", ce sont encore des dangers de justice et non pas de "doux regards" le "trespersans jusques aux flans". Il va à Angers en qualité de "des-sarqueur", pour préparer le plan qui lui permette ainsi qu'à ses compagnons de "desbourser" un religieux angevin".

le bien renommé se rendait-il à Angers ? Certes, il l'écrit noir sur blanc : Adieu ! Je m'en vois a Angiers (v. 43). Mais on ne peut manquer de se demander s'il était adroit pour lui d'indiquer le lieu où le retrouver alors que, d'un moment à l'autre, il pouvait être recherché par la justice pour le vol au collège de Navarre? Nous croyons plutôt que, s'il donne cette précision, s'il insiste sur son départ, s'il se répète, s'il affirme qu'il va en pays loingtain (v. 63), c'est qu'il désire brouiller les pistes, égarer les enquêteurs, faire croire qu'il rejoint l'Anjou, alors qu'il restera caché dans la région parisienne, peut-être à Bourg-la-Reine(73).

Il demeure qu'il associe son départ à son amour pour sa dame trop rebelle. Ne serait-ce pas parce qu'il la rend responsable de son méfait ? Elle a donc occupé une place de choix dans ses pensées comme dans ses actes. En outre, quand il cherchait à dissimuler ses desseins réels, il devait, pour qu'on le crût, avancer une cause vraisemblable : s'il parle de cet amour malheureux, c'est qu'il n'était pas ignoré, et qu'on en connaissait l'importance pour le poète.

Il est permis d'aller plus loin et de penser que, le méfait commis, Catherine l'aurait rejeté sans se soucier de son sort, acceptant qu'on le jetât en prison, qu'on l'envoyât même à la mort, le contraignant à fuir, alors qu'il avait tout fait pour la servir. Il a tout perdu, il est interdit de joie, et de séjour, il doit se cacher, la belle l'abandonne "au grant besoing", à la fois quand son amour est tel qu'il ne peut se passer d'elle, et qu'il aurait besoin de son aide pour échapper à la justice, ou se forger un alibi.

Bref, en dépit d'un langage que l'on prétend affecté, de lieux communs, de pitreries et d'équivoques, ce passage laisse filtrer quelque peu les sentiments réels du poète : il redoute d'avoir à s'en aller (et cette perspective le hante, d'où les répétitions signalées plus haut), il a peur de la solitude et de l'inconnu, il souffre d'être supplanté par un autre, il ne peut oublier celle qui pourtant lui a esté felonnie et dure.

B - La Ballade a s'amy (Testament, v.942-969) (74) -

Quelles qu'aient été ses intentions premières, Villon fut sans doute obligé, pour se mettre en sûreté, de s'éloigner de Paris et de sa banlieue. Le fit-il au moment où l'on découvrit le vol du Collège de Navarre (mars 1457), où Pierre Marchand, après avoir fait bavarder Tabarie, dénonça les criminels (mai 1457) ? C'est possible. Toujours est-il que, poursuivant sa route, il finit par frapper à la porte de Charles d'Orléans. L.Foulet a raison de soutenir que l'envoi de la Ballade a s'amy s'adresse au prince-poète, que désigne la

(73) - Toutefois, L.Foulet (Romania, t.LXVIII, 1944, p.57) propose une autre explication de cette mention d'Angers.

(74) - Voir la traduction de cette ballade par L.Foulet dans Romania, t.LXVIII, 1944, p.91.

périphrase des amans le greigneur(75). Mais il est difficile de proposer une date précise. Contentons-nous de la placer entre 1457 et 1460 et d'admettre que "La Ballade a s'amy est sa lettre d'introduction" (76).

Nous ne pensons pas que cette pièce poétique ait été d'abord adressée à la femme dont il est question dans les huitains qui la précèdent dans le Testament. Et L.Foulet l'a senti, encore qu'il en tire des conclusions différentes des nôtres : "Il est douteux que la Ballade ait été envoyée alors à Rose elle-même ; sans quoi il n'eût pas, cinq ans plus tard, chargé Pernet de la Barre de la lui remettre"(77). De plus, répétons que la tonalité de cette ballade diffère beaucoup de celle des huitains qui l'introduisent dans le Testament, et même des vers du Lais, bien qu'il y ait des ressemblances dont nous allons rendre compte.

Cette ballade concerne sans aucun doute Marthe dont le prénom se lit en acrostiche dans la deuxième strophe, après celui de François. L.Foulet a prétendu que ce prénom désignait la femme auprès de laquelle le poète aurait dû se réfugier pour fuir l'hypocrite Rose (78). Mais, sur ce point, G.Charlier a raison : l'acrostiche sert, en général, soit à signer l'oeuvre, soit à indiquer la dame à qui il donne ses vers en hommage : qu'on se rappelle la ballade pour Robert d'Estouteville(79). Par conséquent, il n'est pas interdit de supposer qu'il s'agit d'un autre amour de Villon soucieux d'oublier Catherine.

Mais celui-ci, d'une oeuvre à l'autre, n'a pas cessé de s'imiter et de se corriger, de reprendre des thèmes et des expressions qu'il avait utilisés précédemment, d'adresser à une belle ce qu'il avait écrit pour une autre. C'est ce qui s'est passé quand il composa la Ballade a s'amy. La nouvelle dame de ses pensées se révélant elle aussi insensible à ses prières, il dénoncera une nouvelle fois rigueur et hypocrisie(80) : pourquoi l'avoir laissé espérer par une gentillesse tout extérieure, alors qu'elle était décidée à ne lui accorder aucune faveur ? Pourquoi l'avoir acculé à la mort(81)? Aussi est-il, de nouveau, contraint de s'enfuir : Trotter m'en fault en fuyte et deshonneur(v.953).

(75) - Villon et Charles d'Orléans, p.374 et s.

(76) - Ibidem, p.379.

(77) - Ibidem, p.374

(78) - Notes sur le texte de Villon, Romania, t.XLII, 1913, p.506

(79) - Vers 1378 et s.

(80) - Vers 943-944: "...Rude en effect(en réalité), ypocrite douceur, Amour dure plus que fer a maschier...; vers 947 : ... Orgueil mussié... (caché) ...

(81) - Vers 945-946 : "... Nommer que puis, de ma desfaçon seur, Cherme felon, la mort d'ung povre cueur...; vers 947 : ... qui gens met au mourir ...

Identité des idées et des thèmes, certes, mais aussi des mots. Il est significatif que nous retrouvions dans la Ballade comme dans le Lais le nom desfaçon (L., v.19; T., v.945), qu'on ne lit pas, semble-t-il, sous la plume de Charles d'Orléans, ni dans le Prisonnier desconforté long de 2366 vers.

On découvre des images qui ont sans doute leur origine dans le Lais. Au vers 56 de celui-ci, nous lisons : Dieu en veuille oïr ma clameur ! Sur ce dernier mot, le poète a greffé une métaphore empruntée au droit féodal, et aussi une plaisanterie : Haro, haro, le grant et le mineur ! Le haro était les clameurs par lesquelles on réclamait du secours contre un danger imminent. On criait le grand haro (82). Mais Villon redouble l'expression et la tire vers le comique, en y ajoutant l'adjectif mineur(83). De même, cet Amour dure plus que fer a maschier du vers 944 ne sort-il pas de ce que Villon disait de lui-même dans le Lais :

Je ne suis homme sans desfault
Ne qu'autre d'acier ne d'estain (v.59-60) ?

De même, le vulgaire alteré d'umeur du vers 54 a pu, de loin, déterminer l'utilisation du proverbe où se dessine la belle image du ruisseau : Or beuvez fort, tant que ru peut courir.

Mais dans cette reprise de thèmes et de mots, Villon élimine les allusions et les équivoques trop libres. Peut-être parce que Marthe appartient à un milieu plus élevé que Catherine, et qu'il s'agit de ne pas choquer le duc d'Orléans qu'il connaît peu encore. Ainsi, dans les deux textes, il est question de recourir à une autre personne qui se montrerait moins dure ; mais, dans le Lais, nous avons des expressions à double sens(v.31-32), tandis que dans la Ballade la formule est univoque et neutre(v.950-951). Absente aussi l'accusation trop directe contre la belle qui accorderait ses faveurs - et toutes ses faveurs - à un autre (Lais, v.52-54).

(82) - Cf. Mistère de saint Quentin, éd.H.Chatelain, 1908, vers 1143-1146 :

S'y a espie ou embusche
qui vienne avant, je sçay un trau
pour monter se je ne tresbuche
et pour crier le grant harau.

(83) - Sur cela, lire l'excellente note de L.Foulet(Romania)t.LXVIII, 1944,p.97,§ VII. Haro, haro, le grant et le mineur!): "On savait fort bien que le haro était un cri de danger, un appel en une heure de crise, et qu'il était le signal d'une arrivée tumultueuse, d'un remue-ménage général. Le grand haro était quelque chose de plus sinistre encore, et l'évocation soudaine à côté de cette clameur d'alarme d'un haro atténué et anodin, d'un avorton de haro a dû amuser les contemporains de Villon ... La fantaisie qui s'y mêle, c'est le clin d'oeil narquois à l'adresse du lecteur trop compatissant, mais la répétition du cri est tout de même à sa façon une invitation plus pressante à sa cruelle de se relâcher de sa rigueur".

Le poète a écarté aussi les mots de commentaire qui dénoncent l'artifice, par exemple, comme nous l'avons vu, dans l'évocation de sa mort.

De toute façon, cette ballade mérite une étude attentive, malgré les jugements sévères qu'ont portés sur elle G. Paris (84) et I. Siciliano (85). Sans doute est-il exact que nous retrouvons thèmes, lieux communs, expressions du jargon courtois: "...c'est une véritable kyrielle de locutions figées et plutôt ridicules (86)". Et, dans tel rondeau, Meschinot se plaint semblablement, après bien d'autres, de la dame trop dure, ne trouvant de remède à ses maux que dans la mort ou un autre amour (87).

Dans cette sorte de catalogue où défilent et se heurtent des formules compassées qui reprennent les vieux motifs de la rigueur, de l'orgueil, de l'hypocrisie, y a-t-il eu, au moment de la composition, une volonté plus ou moins consciente de parodie ? Il est très probable que non ; et nous pouvons reproduire ici le jugement que portait Jean Frappier sur la Ballade de l'espousée : "Que Villon ait eu un goût très vif pour la goguenardise et l'ironie, nul ne saurait en douter un seul instant. Mais on ne prête qu'aux riches, et il me paraît qu'ici on attribuerait indûment au poète du Testament des intentions de parodie et de gouaillerie" (88). C'est ensuite lorsqu'il a inséré cette ballade dans le Testament, que ces formules se sont chargées de moquerie, à cause surtout de la dissonance qui existe entre ces vers et les huitains qui les précèdent.

C'est pourquoi nous pensons qu'en racontant ses misères d'aimant rejeté, en recourant à des personnifications, Villon, s'il suivait une tradition, était, dans le même temps, sincère. Il exprime sa solitude, son désarroi, et le refrain avec le mot povre est déjà lourd de toutes les plaintes du Testament. Il sent, autour de lui, des puissances obscures, plus ou moins bien définies, mais réelles qui déterminent son sort. Voici maintenant Pitié, Orgueil, Rigueur, Droit. Plus tard, interviendra Povreté.

Mais, ce qui rend si attachante l'oeuvre de Villon, c'est que des voix multiples se mêlent et se contrarient. Voix empruntées dont on peut suspecter la sincérité (et encore !) ; voix personnelles, ou semi-personnelles.

(84) - Op.cit., p.110 : "La pièce est d'ailleurs médiocre. La première strophe, comme plus d'une du Lais, est écrite dans le style faux et ennuyeux de la galanterie conventionnelle; la strophe III, assez bien commencée, finit d'une façon incohérente ; le reste est sans valeur aucune".

(85) - Op.cit., p.340 : "En tout cas, les lieux communs du Lais se retrouvent au complet, avec moins d'esprit et beaucoup plus de lourdeur".

(86) - Ibidem.

(87) - Cf. Poésies de Charles d'Orléans, éd.P.Champion, t.II, p.534 .

(88) - Contribution au commentaire de Villon, dans Studi in onore di Italo Siciliano, Florence, L.S. Olschki, 1966, p.446.

Voici des images du vocabulaire amoureux qui peu à peu deviennent cocasses : l'Amour est comparé à du fer, et à du fer que l'on essaierait de mastiquer (v.944), et l'amant à un poisson que l'on amorce : Riens ne m'eust sceu lors de ce fait hachier(v.952). En voici d'autres, empruntées pour une part aux réalités de la guerre, continuées sur plusieurs vers, et tirées vers le plaisant. Le povre cuer meurt, frappé par Orgueil mussié en embuscade. Le poète est contraint de fuir (il emploie le verbe trotter) sans gloire et d'appeler au secours ; et la fin de la formule (le grant et le mineur) nous révèle que Villon sourit, et nous invite à sourire, de la métaphore courtoise qu'il vient d'introduire. Au contact de ces images, d'autres, usées par des générations de rimeurs, reprennent un semblant de vie, retrouvent quelque vigueur, comme serchier ailleurs secours, sans coup ferir...

Outre des images, des jongleries syntaxiques. Dans la première strophe, une longue phrase qui ne s'achève pas, avec une interminable énumération, disloquée en son milieu pour y introduire, en pièces détachées, les éléments d'une proposition relative(v.945-946). Des expressions demeurent ambiguës - peut-être volontairement -.Qu'on s'arrête quelque peu sur la fin du vers 948. A.Burger y découvre une périphrase, Droit de Rigueur, qu'il traduit par justice rigoureuse(88a). Nous y verrions plutôt - et c'était l'avis de Lucien Foulet(89)- deux réalités distinctes : Villon appelle au secours le Droit, la Justice contre la Rigueur, injuste à force de sévérité. Nous comprenons: est-ce que Droit ne veut pas venir au secours d'un pauvre homme malmené par Rigueur ? Enfin, au premier vers, la relative qui tant me coute chier peut recouvrir deux ordres de réalité. L'un en rapport étroit avec le reste de la ballade : cette fausse beauté m'a arraché le bonheur, l'honneur et la vie. L'autre, plus lié aux huitains qui précèdent : elle m'a coûté des fortunes.

Mais l'important est de voir que nous avons dans cette ballade une sorte de plaidoyer habile qui finit par recourir au chantage.

Dans la première strophe, Villon en appelle au droit et à la justice, condamnant fausseté, déloyauté, sévérité excessive, absence de pitié, orgueil. Mais la question des vers 948-949 demeure sans réponse.

Aussi, dans la seconde strophe, rappelle-t-il qu'il eût pu et dû chercher fortune ailleurs ; il brandit la menace d'un renoncement; il essaie de piquer au vif la jalousie de la dame. Mais l'irréel du passé indique la vanité d'un tel argument. Il retombe dans la réalité présente. Il crie au secours. Mais Pitié, invoquée au vers 956, ne répond pas.

(88a) - Op.cit., p.100, c.2

(89) - Cf. Romania, t.LXVIII, p.91.

Dans la troisième strophe, il utilise un nouvel argument: la belle va vieillir, comme une fleur qui se fane. Avec sadisme, il marque les étapes de la déchéance, jusqu'au teint parcheminé et au visage ridé des vieilles femmes. Mais, de plus en plus incapable de sortir de lui-même (et nous ne sommes plus tellement éloignés du Villon de la première partie du Testament), il s'aperçoit aussitôt que lui aussi sera victime de l'âge, vieux, rhumatisant et impotent (v.960). Alors à quoi bon se réjouir des malheurs de Marthe ?

A propos des vers qui suivent (v.963-965), dont la tonalité annonce certaines pièces de Ronsard, Louis Cons(90) a esquissé un parallèle entre les deux poètes : Villon réclame pour tous les amants, ne s'enfermant pas, comme le chantre de Marie, dans un appel personnel et une invite égoïste ; humble, humilié, misérable, geignant ou ricanant, il reste fidèle à la tradition de l'amant sans espoir et s'efface devant les autres, alors que Ronsard, avec le viril orgueil de la Renaissance, s'affirme sur le devant de la scène.

En fait, derrière la locution proverbiale du vers 963 (Or beuvez fort, tant que ru peut courir), derrière la reprise habile du refrain (vers 964-965), il y a, nous semble-t-il, un dernier argument. Villon conseille : "Buvez donc à longs traits tant que court le ruisseau. N'allez pas affliger tout le monde en vous attardant, au lieu de l'accabler, à secourir un pauvre diable". - nous avons repris la traduction de L.Foulet. A ce moment de la ballade, le poète songe qu'il est vain d'essayer de convaincre la belle, car celle-ci est loin d'être dure envers tout le monde et refuse de se donner à un seul pour être toute à tous. Il faut, croyons-nous, comprendre ainsi : maintenant, faites donc ce qui vous agréé (et vous est habituel), ne vous réservez pas à un seul, je me retire. C'est une sorte de chantage : si Marthe repousse Villon, c'est pour conserver la liberté d'aller d'un amour à l'autre. Mais tout cela est suggéré plutôt que formulé nettement.

Il reste qu'à travers ce plaidoyer, se profilent les obsessions de l'auteur, si bien qu'on a tort, nous le répétons, de ne voir dans cette pièce qu'un mauvais exercice poétique.

D'abord, le vieillissement, ou la mort dans la vie. L'idée tourmente Villon à un point tel qu'il ne peut s'empêcher de l'appliquer à son propre cas. Encore un peu de temps, et nous entendrons les plaintes du povre viellart dans le Testament (huitains XLIII-XLV).

Ensuite, lié au précédent, le sentiment de la dépossession de l'être qui perd ses attributs les plus séduisants et les plus personnels : la fraîcheur, la beauté, et jusqu'au rire gouailleur, caractéristique du jeune poète.

(90) - Etat présent des études sur Villon, Paris, Les Belles-Lettres, 1936, p.31.

De plus, la vie est une richesse menue et mince entre deux abîmes. Qu'on fasse attention aux images : la fleur qui se fane, le filet d'eau qui tarit.

Pour finir, un premier crayon du misérabilisme de l'auteur, avec le retour de l'adjectif povre. Il est une victime impuissante qui cherche en vain des secours et qui n'a plus qu'à se retirer.

Villon est un homme qui ne se laisse pas longtemps abuser par les prestiges de la tradition et de l'imagination. Son esprit réaliste déchire bien vite l'écran de la littérature(91). La troisième strophe en est la plus parfaite expression. Il nous met face à face avec la réalité cruelle et crue. Par la précision du tableau : la beauté se muera en son contraire(v.958-9). Par l'opposition entre aujourd'hui, or, et demain, lors. Par le choix du mot maschier dont la vulgarité même attire notre attention sur la laideur et l'horreur de la vieillesse : il ne s'agira plus de sussurer de douces paroles ou des plaintes, de faire des bons mots, de déchirer autrui de ses sarcasmes ; il s'agira de savoir si l'on pourra remuer les mâchoires, pour manger ou pour rire ; et la réponse sera négative.

A ce propos, il est possible de soulever un petit problème de traduction au sujet du système hypothétique des vers 960-961 : Je m'en risse, se tant peusse maschier Lors ; mais nennil, ce seroit donc foleur. Ou bien l'on situe les deux subjonctifs imparfaits et le conditionnel à la même époque, dans le futur, comme le fait L.Foulet : "J'en rirais alors, si ma mâchoire en était capable. Il n'en sera rien, hélas ! et ce serait folie de l'essayer". Ou bien on oppose les présents Je m'en risse et ce seroit donc foleur aux futurs se tant peusse maschier Lors et nennil, et l'on comprend : "Je rirais (maintenant) de votre décrépitude future, si à cette époque-là je pouvais remuer les mâchoires autant qu'aujourd'hui ; mais cela me sera impossible ; par conséquent, ce serait de la folie que de me moquer maintenant du sort qui vous attend".

Réalisme dans le recours à la sagesse simple des nations qui s'exprime à travers les proverbes : la seule certitude heureuse, c'est le bref présent. Et, pour finir, un retour au réel immédiat, avec l'appel à Charles d'Orléans, qui peut se lire sur deux plans. D'une part, il le fait juge dans le procès qui l'oppose à Marthe : il souhaite ne pas encourir la mauvaise grâce du

(91) - Cf. I.Siciliano, op.cit., p.340 : "Mais Villon a beau se barbouiller de cette rhétorique factice et surannée, sa nature réaliste monte, reprend le dessus".

prince amoureux en prononçant un réquisitoire contre sa dame, en dénonçant ses fautes, en renonçant à la servir ; quels que soient ses torts, il demeure que la noblesse du coeur (tout franc cuer) et la charité chrétienne (pour Nostre Seigneur) exigent que l'on vienne au secours d'un pauvre bougre plutôt que de l'accabler . D'autre part, il demande à l'amoureux, au prince, au chrétien de l'aider moralement et matériellement.

Et, pour le décider à répondre favorablement, il a non seulement choisi de traiter de façon personnelle un thème qui était particulièrement agréable à Charles d'Orléans, mais encore il a voulu donner une preuve de son talent de versificateur, en multipliant les difficultés. Deux acrostiches dans les deux premières strophes, et même la tentative, qui n'a pas abouti, d'en faire un autre dans la troisième (VILLVON), quitte, surtout au début de la pièce, à déranger quelque peu l'ordonnance de la phrase. Une ballade construite tout entière sur des R, lettre qui s'harmonise fort avec les défauts qu'il dénonce, mais cet effort entraîne des facilités ; il y aura beaucoup d'infinitifs à la rime. Enfin, art de jouer avec le refrain et de lui faire exprimer deux idées contradictoires : dans les strophes 1 et 2, ainsi que dans l'envoi, Villon demande de secourir le pauvre diable sans l'accabler ; mais dans la strophe 3, il semble apparemment prôner le contraire.

Ce qu'il convient de noter pour finir, c'est que dans cette ballade, Villon aime encore et ne se considère pas comme vieux . Qu'est devenu cet amour chanté à Blois ? On le sait pas, à moins que l'on n'admette que le rondeau, légué immédiatement après à Y. Marchant, concerne la même aventure qui se serait terminée tragiquement par la mort de Marthe. Le seul argument qui milite en faveur de cette hypothèse est la proximité des deux pièces dans le Testament : la Ballade a s'ame et le rondeau auraient été liés dans la vie et dans le souvenir du poète ; la première aurait appelé le second ; et leur auteur les aurait utilisés avec une nouvelle signification, comme nous avons essayé de le montrer pour le rondeau(92) et nous l'indiquerons bientôt pour la ballade.

(92) - Cf. notre article de Romania, t.LXXXVI, 1965, p.375 et s.

C - Le Testament -

1°) - Huitain XXV - Voici notre poète de nouveau à proximité de Paris, et repris par son amour pour Catherine. Il avoue qu'il a aimé et qu'il aimerait volontiers encore. Mais il n'est pas mieux accueilli qu'autrefois. Il feint de renoncer à reconquérir (ou à conquérir) la dame de ses pensées : la tristesse a envahi son âme, et des préoccupations basement matérielles l'absorbent tout entier. De toute façon, ses efforts seraient inutiles, car il rencontre au travers de sa route le rival hâï. Il est intéressant de noter que la jalousie lui fait avancer un nouveau grief qui sera largement développé un peu plus loin : ce rival a l'avantage d'être riche ; l'argent détermine la conduite - ou plutôt l'inconduite - de Catherine, comme le suggèrent et une image surprenante (Au fort, quel-
qu'ung s'en recompence, Qui est remply sur les chantiers l) (v.198-199) et l'équivoque que contient un vers à allure proverbiale : Car la dance vient de la pance (v.200) (93).

2°) - Plus important est le groupe des huitains LXV-LXX. Il marque une nouvelle étape dans l'histoire de cet amour. Mais il est bon d'examiner d'abord dans quel contexte se trouvent ces vers :

- a) - Voici les conseils de la belle Heaulmière aux filles de joie (v.533-560).
- b) - Ensuite, Villon explique comment ces filles sont devenues des femmes diffamées (v.569-616).
- c) - En tout cas, ces folz amans sont toujours perdants : "toute foy y est viollee" (v.617-624).
- d) - Suit la double ballade où sont évoqués avec allégresse tous ceux qui ont commis des fautes ou subi des dommages sous l'empire de l'amour. Parmi eux, Villon, "... batu comme a ru telles, Tout nu...".
- e) - Six huitains sont alors consacrés au manège de la coquette que le poète servait jadis de si bon cuer et loyaument, et à la décision qu'il prend de renier l'amour.

De cet ensemble, il ressort : 1°) - qu'il convient d'inclure Catherine parmi les femmes de petite vertu et de l'assimiler à celle qui n'en amoit qu'un et qui de celui s'eslongne et despart, et aime mieux amer chascun (v.606-608) ; 2°) - de considérer Villon comme une victime de l'amour non seulement parce que comme il le dit expressément, il a été battu, mais aussi parce que, poussé par la passion, il a commis des méfaits, moins graves certes que les

(93) - Ibidem.

fautes de Salomon et de David qui péchèrent contre la foi, de l'incestueux Amon, d'Hérode qui ordonna que fût décapité saint Jean-Baptiste. Et ce serait une manière pour le poète d'atténuer sa responsabilité par exemple dans le vol au Collège de Navarre, ou même dans le meurtre de Sermoise.

Si l'on s'en tient plus précisément aux huitains LXV-LXX, on notera qu'il y a progression par rapport au vers 194 où Villon affirme : "... ameroie volentiers". Il s'était éloigné de l'amour, semble-t-il, temporairement, et sous l'effet de la nécessité et du désespoir. Maintenant, plus aucune ouverture vers l'avenir, tout est rejeté dans le passé, et le malheureux renonce délibérément à l'amour, à qui il déclare même la guerre. Il n'a plus d'espoir : Or le suyve qui a attente (v.722).

La trahison n'est pas nouvelle. Qu'on considère le Jadis du vers 673. Elle remonte sans doute à plusieurs années, et nous ramène à l'époque du Lais.

Mais le redoublement des formules, l'acharnement à affirmer que c'est bien fini :

Je regnie Amours et despité^x x méprise
Et deffie a feu et a sang...
Ma vïelle ay mys soubz le banc;^x x j'ai abandonné la partie
Amans je ne suyvray jamais :
Se jadis je fus de leur ranc,
Je desclare que n'en suis mais.^x x que je n'en suis plus.

Car j'ay mys le plumail au vent...

tout cela pourrait bien indiquer que le poète essaie de se duper lui-même, ayant du plaisir à énumérer les signes favorables qui lui permettaient d'espérer (huit.LXVI) et se gardant bien d'injurier sa dame pour ne pas rompre les ponts.

Aussi se borne-t-il à lui reprocher de s'être tue, alors qu'il eût mieux valu pour lui qu'elle lui dît crûment la vérité. Elle l'a laissé espérer sans le détromper. Elle écoutait toutes ses déclarations sans y répondre :

Quoy que je luy voulsisse dire,
Elle estoit preste d'escouter
Sans m'acorder ne contredire (v.681-3).

Elle permettait qu'il vînt tout près d'elle, et même qu'il lui parlât à l'oreille :

Qui plus, me souffroit acouter* * s'approcher
(près)Joingnant d'elle, pres sacouter* *(parler à l'oreille)(94).

Aucune proposition, aucun propos ne la révoltait, ni ne la mettait en colère :

... Et me souffroit tout raconter... (v.687).

En revanche, lui n'a rien à se reprocher : il l'a servie avec sincérité et loyauté (v.674), il a accepté d'endurer par elle et pour elle maux et tourments, dans sa naïveté il n'a pas essayé de se défendre contre sa passion, il a cru sa dame aveuglément dans toutes ses affirmations, jusqu'à prendre de la farine pour de la cendre... Remarquons que dans l'énumération qui n'est pas sans rappeler une fatrasie, se dissimule une accusation précise, que certains lecteurs étaient à même de discerner et de comprendre:abusant de son ascendant sur l'esprit du poète, elle l'a amené à perpétrer des actes répréhensibles dont elle masquait la gravité par ses paroles enjôleuses. Elle l'a conduit à prendre des risques, en le persuadant qu'il s'agissait d'actions anodines et presque innocentes, faisant ainsi d'une hart ung escheveau (v.703). Elle l'a poussé à tricher, à faire entendre ... d'ambesars(95) que ce fussent ternes (v.694). Elle l'a complètement désaxé au point qu'il n'a plus su distinguer le blanc du noir, la vieille ferraille de l'étain, le bonnet d'un président de parlement du chapeau de feutre que portent les élégants...

Mais il est à noter que cette énumération menée à son terme, Villon reprend à peu près le vers 689 (Abusé m'a...),mais substitue à Catherine les Amours. Ce sont eux qui l'ont trompé et qui ont causé sa perte, indifférents aux mérites du soupirant :

Mort par elles me precipite (96)

* Et ne leur en chault* pas d'un blanc*(v.715-716)*pas le moins
(importe) du monde

Ainsi est atténuée la responsabilité de la dame que Villon ménage encore. Ce même huitain LXIX nous révèle aussi que Villon a été blessé dans son amour-propre d'homme qui se croyait habile, et qu'il a perdu beaucoup d'argent dans l'affaire :

(94) - Cf. l'article de J.Rychner, Romania,1953, p.388 et s.

(95) - Cf. I.Siciliano, op.cit.,p.432, n.1 : "Les dés fournissent cette image dans le sens de mauvais jeu : "Si m'a fait geter ambesars" (Jean Bodel, Congé, Romania, IX, 1880, p.241).

(96) - Rappelons-nous qu'amour était du genre féminin.

Je croy qu'homme n'est si rusé,
Fust fin comme argent de coepelle,
Qui n'y laissast linge, drappelle,"
"'Mais qu'il fust ainsi manyé
Comme moy... (v.707-711).

- ' argent très fin qui a passé par l'essai de la coupelle, que l'on
a séparé des autres métaux.
" pièce de drap, vêtement, haillons.
"' pourvu que.

Tel était l'état d'esprit du poète à la fin de la première partie du Testament qui, à notre avis, a bien été écrite la première, peu après qu'il eut été libéré de la geôle de Neung-sur-Loire. Le poivre escollier déclare qu'il renonce à l'amour, mais, au fond de son coeur, il espère encore. Aussi n'attaque-t-il pas avec violence la dame de ses pensées qui demeure, sans plus, une dame sans merci. Il reprend des griefs traditionnels, mais il ne l'accuse pas directement d'être débauchée ou cupide. Il détourne une partie de ses reproches contre l'Amour. En même temps, il se justifie : s'il a commis des fautes, s'il a dissipé le peu qu'il possédait, qu'on ne lui en tienne pas trop rigueur : comme de Thibaud d'Aussigny, de la nécessité, de ses parents, de la pauvreté, il a été victime de l'amour. C'est la deuxième fois qu'en sourdine, de manière indirecte, apparaît cette idée(97).

3°) - Mais cette louable retenue aussi bien que de nouvelles tentatives du poète, revenu dans la capitale, n'ont sans doute pas modifié les sentiments de Catherine qui aimait ailleurs. Alors, Villon, que l'espérance a quitté, devient féroce, comme, dans le même temps, il le devient pour Ythier Marchant, le rival heureux(98) . Il ne déguise plus sa pensée, il ne mâche plus ses mots.

C'en est bien fini de son amour. Alors que dans le Lais, il affirmait qu'il ressentait encore une vive douleur, il prétend que, maintenant, il a changé du tout au tout : il n'est plus jaloux (Mais de cela il ne m'en chault)(v.919) ; il n'éprouve plus ni chagrin (Mes plus grans dueilz en sont passéz, v.920), ni désir : Plus n'en ay le croppion chault (v.921). Loin de souffrir, il ricane de son échec : Je n'y voy que rire pour moy (v.933). Il finit par proférer les injures les plus infamantes (v.941).

Il rompt définitivement avec Catherine-Rose, puisqu'il annule le don du legs d'une manière telle que l'on comprend et qu'il ne l'aime plus, et qu'il n'accorde plus le moindre crédit à ses propos :

(97) - Cf. aussi le huitain XXIV

(98) - Cf. notre art. déjà cité.

Ne luy laisse ne cuer ne foye (v.911). Il se maudit s'il lui arrive de laisser à la belle escu ne targe(99).

Il ravale l'amante au niveau le plus bas. Cupide, elle ne rêve que d'argent. A quoi bon lui laisser son coeur, puisque ce qu'elle préfère, c'est :

Quoy ? une grant bource de soye,
Plaine d'escuz, parfonde et large (v.914-5).

Et, pourtant, elle est riche (v.913). Mais elle continue à prendre à droite et à gauche. Ce qui introduit le second grief: elle se prostitue pour amasser de l'argent. L'auteur le suggère de bien des manières. Dès le début, avec le vers 912 :

Elle ameroit mieulx autre chose ...

Nous pensons que des points de suspension signaleraient l'équivoque. Autre chose, dans le même ordre que le coeur et le foie, est sans doute quelque attribut d'un fourbisseur de harnoys, quelque arme des joutes amoureuses(100). Mais aussitôt, à dessein, le vers 913 nous oriente vers une autre interprétation que développent les v.914-915. Villon se plaît à déconcerter son lecteur. Nous retrouvons la même équivoque avec le vers 917, où l'escu et la targe, s'ils sont des boucliers, sont aussi des pièces de monnaie et des pièces du tournoi d'amour, comme nous l'apprend telle chanson du Parnasse satyrique(101). Le vers 918 prolonge le double sens. Mais c'est un peu plus loin que le poète lance ses accusations les plus grossières.

Il abandonne ses droits aux héritiers de Michault, c'est-à-dire à des personnages obscènes et lubriques, enfermés dans les seuls plaisirs de la chair. Pour ne laisser aucun doute dans notre esprit, il ajoute : il fut nommé le Bon Fouterre (v.923). Cette allusion se comprendra mieux si l'on rapproche ce passage d'un sixain d'un petit poème publié par A.Piaget et appelé les Coquards (102) :

(99) - Cf. sur le vers 916 l'art. de F.Lecoy ; Romania, t.LXXX, p. 503 : "En ce qui concerne le sens, il s'agit d'une formule d'imprécation que celui qui parle prononce contre lui-même au cas où il accomplirait telle ou telle action... La valeur exacte de la formule est quelque chose comme : "Qu'il soit pendu celui qui..., posé le cas que ce soit moi, dans la mesure où ce serait moi". Ce serait, selon Tobler, un relatif absolu du type que je sache...

(100) - Cf.P.Champion, op.cit., t.II, p.7, n.3

(101) - Pièce n°XCIX, p.192 : "He, adieu, amours - Adieu, dames belles, - Tournois et behours, - Et joustes sans selles, - Escus fais d'aisselles, - Pains de maintes larmes: - Adieu, sans cauetelles : - Je me rens aux armes".

(102) - Romania, t.XLVII, 1921, p.180 et s.

Cocquart qui veult tant complaire à sa dame
Que son corps est presqu'a mettre soubz lame*
Par armes faire ou nature deffault
S'il vit goutteux, tout podagre ou eticque,
C'est le butin qui vient de tel praticque,
Ou de mourir ainsy que fit Michault.

* - dalle tumulaire (cf. Test., v.301).

Si nous interprétons correctement, ce héros mal renommé mourut d'avoir trop bien servi sa dame dans les tournois amoureux. Par cette allusion, Villon dénonce la sensualité ardente et exigeante de Catherine.

Et il ne se lasse pas d'accumuler équivoques et mots à double entente. Faictes ung sault (v.924) : rendez-vous sur la tombe de Michault et aussi, en son honneur, pratiquez le saut Michelet (103). A Saint-Satur gist (v.925) : c'est une petite ville du Cher que Villon, à ce que d'aucuns prétendent, a connue au cours de sa longue errance. Ce n'est pas impossible, si l'on admet qu'il eut des démêlés avec l'archevêque de Bourges. Mais satur, pour un clerc, devait évoquer l'idée de planter, de procréer (104), et l'adjectif lui-même en latin signifiait rassasié. De même, la précision sous Sancerre nous rappelle, outre la ville, l'expression tenir serre, que Foulet commente ainsi : tenir fermement embrassé, sens érotique (105). Et pourquoi employer sous plutôt que près ? (105a).

Série de gaudrioles, qui manifeste une vieille habitude d'étudiant, une sorte de seconde nature, mais qui est aussi un moyen d'exorciser de mauvais souvenirs - ici, et de sa passion malheureuse et de son passage dans l'archevêché de Bourges. Quoi qu'il en dise, les cendres de son amour sont encore chaudes.

-
- (103) - Ces deux plaisanteries se lisent aussi dans la pièce n° LX, vers 27-28 et 30-31, du Farnasse satyrique, p.120.
- (104) - Ces jeux de mots sont très fréquents, qu'il s'agisse d'allusions érotiques (voir le Farnasse satyrique, p.97, n°XLI, v.8-9 : Quelque gallant s'y fourrera - Qui sera de Metz en Lorraine ; p.144, n° LXXII, v.28 ; ou encore les Gouges de Philippe Bouton, éd.Piaget, Romania, t.XLVII, 1921, str.III, v.13-18 : Gouge qui veult entretenir chascun-... On la devoit couronner haultement - En Bourdelais ou au plat Pays Bas...) ou d'autres équivoques, comme aller à Montpipeau ou à Ruel, envoyer à Vatan, aller à Argenton... (Cf. Pierre Guiraud, Les Locutions françaises, p.96).
- (105) - Ed. de Villon, p.165, c.1.
- (105a) - Toutefois, les remarques d'A.Longnon gardent leur valeur(op. cit., p.82-83).

Peu farouche, Catherine l'est aujourd'hui, mais elle l'était déjà hier, Villon nous invite à le croire par le moyen d'une parenthèse (Je ne sçay s'a tous si rebelle A esté). Les mots qui suivent, ce m'est grant esmoy, (v. 931), sont à prendre dans un sens antiphrastique et ironique. Mais le fait que Villon revienne sur son indifférence totale, plutôt que de nous convaincre que cet état est réalisé, nous amènerait à penser qu'il essaie de se persuader lui-même.

Pour parfaire le tableau, après une allusion à sainte Marie l'Egyptienne, il charge Pernet de la Barre de servir d'intermédiaire entre lui et sa dame. Pourquoi le choisir ? D'abord, parce que son nom lui-même, avec ses R, est conforme à la mission qu'il doit accomplir, puisqu'il doit remettre une ballade Qui se termine toute par R. En outre, c'était un policier, sergent à verge de la douzaine du roi au Châtelet, qui, au cours de sa ronde, son erre est-il écrit au v.938, avait l'occasion de rencontrer et d'interpeller des demoiselles de petite vertu. Enfin et surtout, il représentait une assez belle synthèse de tous les vices, si l'on en croit notre poète : voleur, pipeur, débauché, et peut-être proxénète(106), laid et répugnant, de quoi dégoûter les moins difficiles(107). En clair, la belle relève maintenant de la police des mœurs, et ne lui convient que des personnages interlopes.

Reste à dire un mot des vers 939-941. En effet, qui est cette femme que Villon appelle Ma damoiselle au nez tortu ? Pour L. Foulet(108), c'est une chambrière, une demoiselle de rang inférieur qu'on peut tutoyer, qualifier d'orde paillarde, accoster avec morgue, en quelque sorte une soubrette de comédie dont le poète aurait eu à se plaindre (elle l'aurait discrédité dans l'esprit de la dame) ; au surplus, sans beauté (elle a le nez tortu), ni vertu.

H.Sten (109) a émis des doutes sur cette explication. Avec raison, croyons-nous. Notons, en passant, que, dans toute sa démonstration, L.Foulet n'a pas avancé un seul exemple où une chambrière d'origine populaire soit parée du titre de ma damoiselle. Il s'agit ici encore de Catherine elle-même. Emporté par la violence de sa rancune et de sa haine, le poète, après avoir dénoncé sa perversion morale, découvre maintenant en elle un défaut physique. Et ramassant tous ses griefs dans une dernière insulte, il affirme que n'étant (plus) qu'une vulgaire prostituée, elle mérite que l'immonde Pernet de la Barre l'accoste, et sans plus enquerre(c'est-à-dire qu'il est impossible de se tromper sur sa profession), la tutoie, l'injurie, la traite comme une fille.

(106) - Voir Lais, v.179-180 ; Testament, vers 1098-1099.

(107) - Testament, v.1096 et 1100.

(108) - Romania, 1944, p.95-97.

(109) - Romania, t.LXXI, 1950, p.509-512.

Et il est bon de remarquer que Villon emploie le tour dont viens-tu qu'a bien étudié L.Foulet(110). Il semble que l'on rencontre plus fréquemment le pluriel D'où venez-vous ?Témoin les phrases de Coquillart, du Dialogue de Baillevent avec Mallepaye, de Rabelais, de la Satyre Ménippée, de Voiture, qui sont citées dans l'article. Les trois exemples avec tu sont intéressants à étudier, puisqu'ils s'appliquent à des personnages de condition inférieure au locuteur, à un héraut dans la Chronique de Froissart (t.XI, 130,4), à un paysan traité insolemment par des brigands dans les Vigiles du Roy Charles septième, à un valet dans un monologue de Coquillart,

En outre, L.Foulet a tort de trop minimiser la violence de l'injure orde paillarde (111) que nous traduirions plutôt par sale putain. Qu'on lise la pièce n° LXII du Parnasse satyrique (112), ou un passage des Propos rustiques de Noël du Fail(113). De même, pourquoi affaiblir démesurément l'adjectif ord(114)? Il pouvait conserver, et conservait souvent, toute sa vigueur. Nous l'apprennent plusieurs phrases des Mémoires de Commines. Celui-ci désire insister sur les difficultés qu'au lendemain de la bataille de Fornoue (6 juillet 1495), l'armée française rencontra dans sa retraite, souffrant de la fatigue, de la faim et de la soif, au point que les soldats en étaient réduits à boire l'eau croupissante des fossés et des ornières : "Nous faisons grans traictes et longues et buvions

(110) - Art.cit.

(111) - Ibidem, p.94 : "Force nous est de conclure que le mot n'est ici, comme si souvent au XVe siècle, qu'un terme sans doute péjoratif d'intention, mais de sens extrêmement vague, par où s'exhale une mauvaise humeur agressive".

(112) - P.123 : "Marque loffue, gauppe, vieille paillarde, -Refus de ceulx qui gisent en clappier... - Il faudroit bien une main de papier - Pour mectre au long la genealogie, -Vostre renom et la tres orde vie - De vous, bourgeoise au cabas réparé !"

(113) - Ed.J.Boulenger, Paris, Bossard, Collection des chefs-d'oeuvre méconnus, 1921, p.122 : "Par le moyen de la nuit survenue, commencèrent à belles injures, comme : Putains, Vesses, Prestresses bordelieres, Trippieres, Lorpidons, vieilles Edentées, Meschantes, Paillardes, Larronnesses, Maraudes, Coquines, Sorcieres, Infames, Truyes, Chiennes, Commeres de fesses, Foyreuses, Morveuses, Chassieuses, Pouilleuses, Baveuses, Merdeuses..."

(114) - L.Foulet, art.cit., p.94 : "Il serait du reste vain de vouloir demander à l'adjectif orde une précision supplémentaire. Ord au XVe siècle, comme sale au XXe siècle (sale bête, sale imbécile, sale cafard) n'est souvent qu'un intensif qui se borne à accentuer le sens désagréable du substantif avec lequel il fait corps, sans y ajouter aucune indication accessoire".

eaue orde et non courante..."(115). Ou encore, pour montrer qu'il n'est plus de héros élégants, il décrit de la manière suivante le cavalier qui sauva le Téméraire sur le champ de bataille de Montlhéry : il était "gros et lourd et ort, monté sur ung cheval de ceste propre taille"(116). Ort signifie donc soit sale au sens propre, soit grossier au sens figuré.

L.Foulet conclut trop vite que "cette paillarda n'est pas une débauchée"(117), escamotant le huitain XCI avec ses nombreuses équivoques, ne tenant compte que des vers 918-920, et encore soutient-il que c'est une boutade qui ne tire pas à conséquence, et que "le trait de la plaisanterie ne porte que contre lui. La dame reste en dehors de cet aveu tout personnel et de ces écarts d'imagination"(118). Mais que faire alors de la précision apportée au vers 923, ou du double sens des expressions que nous avons étudiées ?

Nous comprenons, au reste, comment cet éminent médiéviste a été conduit à adopter cette attitude(119). Il pensait, et il l'a écrit, que la Ballade a s'amy fut adressée, dès le début, à la femme dont il est question dans les huitains XC-XCIII. Comme tout le monde, il a été sensible à la différence de ton qui oppose ces deux morceaux du Testament. De ce que, comme il le notait lui-même(120), il n'y a dans la ballade "pas un mot qui puisse réellement blesser la cruelle", il a conclu que, dans les huitains qui précèdent, il n'y a pas d'insultes, ni d'injures qui piquent au vif la dame, et il s'est efforcé d'atténuer toutes les critiques. Mais cette démonstration s'écroule dès qu'on admet, avec la plus grande vraisemblance, que la ballade concerna d'abord Marthe, et qu'ensuite seulement Villon l'a appliquée à Catherine, sans se soucier de la différence de ton que des lecteurs attentifs ne pouvaient manquer de discerner.

Quoi qu'il en soit, les critiques du poète seront encore plus méchantes et acerbes, si la dame qu'il désacralise appartenait à la bonne société.

Nous retrouvons enfin le grief de dureté et de fausseté, suggéré par le vers 935, le R étant la lettre de la tromperie, de l'avis même de saint Louis(121) ; mais, dans le même temps, Villon, en bateleur qui vante sa marchandise, met lui-même en évidence le mérite de sa ballade. Sont à considérer aussi les vers 928-929 :

Car onques n'y peuz acquester
D'amours une seule estincelle (texte de FI : D'espoir).

(115) - Ed.Calmette, t.III, p.210

(116) - Ibidem, t.I, p.31.

(117) - Art.cit., p.93

(118) - Ibidem.

(119) - Voir tout l'article de Romania, t.LXVIII, 1944, p.91 et s.

(120) - Ibidem, p.92

(121) - Ed.Natalis de Wailly de l'Histoire de saint Louis, p.13, §33.

Nous adoptons, après A. Burger, le texte de C. Sans compter que c'est un très bon manuscrit, la répétition du même mot n'est pas gênante, puisqu'au vers 927, il s'agit d'un nom propre. De plus, cette leçon s'accorde mieux avec le reste de l'oeuvre, où il est dit que la dame a laissé espérer Villon sans le récompenser. Mais l'amant éconduit ne s'attarde pas sur la fausseté de sa dame, car la ballade a s'amye insérée à cet endroit et utilisée à nouveau développe ce grief.

Dernier point: dans les huitains LXIX-LXXI, Villon accusait plus l'Amour que la belle trop rigoureuse, peut-être parce qu'il espérait encore et pour rester fidèle à l'esprit de la double ballade qui affirmait : Folles amours font les gens bestes (v.629). Maintenant, comme les poètes courtois, il distingue la dame de l'Amour qui souffre tout autant que l'amant.

Dans ces quatre huitains, Villon a repris quelques éléments du Lais, s'adressant d'abord à tous les dieux vénérioux, puis à Amours, mais avec un net souci de renouvellement. Qu'on se borne à considérer les images qu'il emploie pour signifier qu'il n'a rien obtenu de sa dame : dans le Lais, ce sont les chevaux aux quatre pieds blancs qui ne payaient pas de droit de péage (v.29), dans le Testament, c'est l'étincelle, à la fois chaleur et lumière (v.929).

4°) - C'est alors que le poète reprend une ballade plus ancienne qui, placée dans un contexte déterminé, acquiert une nouvelle signification.

Maintenant, il essaie, encore une fois, d'attirer l'attention de Catherine, en tentant de piquer au vif sa jalousie, en lui apprenant qu'une autre femme a joué un rôle dans sa vie, femme qui l'eût sauvé et eût préservé son honneur, alors que l'orgueilleuse et hypocrite Catherine a été la cause de sa déchéance et de sa ruine.

De plus, il utilise ce moyen original pour rappeler les torts de sa dame, et lui présenter l'avenir sous des couleurs moins gaies.

Enfin, adressée à une telle femme, la ballade prend un ton parodique. Certaines expressions se chargent d'un double sens qu'elles n'avaient sans doute pas primitivement. Nous avons déjà commenté la relative qui tant me couste chier. Mais les deux premiers mots méritent qu'on les étudie. Cette Faulse beauté était d'abord une beauté hypocrite, de tres decevante saveur, pour reprendre les mots du Lais ; mais, venant après le vers 939 et la dameiselle au nez tortu, elle devient, de surcroît, une beauté surfaite.

IV - Conclusion -

Ce qui atteste l'importance de cette passion, c'est que, jusqu'au bout, Villon s'est proclamé victime de l'amour. Soit dans son épitaphe :

Cy gist et dort en ce sollier*, x chambre sous le toit
Qu'Amours occist de son raillon*, x trait de l'arbalète
Ung povre petit escollier,
Qui fut nommé François Villon (v.1884-1887).

Soit dans le verset qui parodie le Requiem aeternam et où il joue sur le mot Rigueur (ou bien de la justice, ou bien plutôt de l'A-mour) :

Rigueur le transmit en exil... (v.1899).

Soit dans la ballade de conclusion où nous retrouvons presque les termes du Lais :

... en amours mourut martir... (cf. Lais, v.46-47)
... chassié fut comme ung souillon
De ses amours hayneusement... (cf. Lais, v.74-75)
Il est ainsi et tellement,
Quant mourut n'avait qu'ung haillon ;
Qui plus, en mourant, mallement
L'espoignoit d'Amours l'esguillon...

Aveu précieux à recueillir, même s'il apparaît au milieu d'éclats de rire triviaux, de plaisanteries douteuses, de grimaces équivoques, sur lesquels I.Siciliano s'est peut-être trop attardé. Villon n'a pas réussi à exorciser et à oublier cet amour, bien qu'il ait cherché des compensations à droite et à gauche auprès des Margot et des Marion, bien qu'il se soit efforcé de le tourner (et de se tourner soi-même) en ridicule, bien qu'il ait tenté de le traîner dans la boue. G.Charlier avait raison d'écrire qu'il s'agit d'une passion "d'une sincérité et d'une profondeur qu'il serait difficile de nier", de "l'éternel stratagème d'un amour qui cherche à s'abuser lui-même"(122).

(122) - Art.cit., p.517.

Remarque -

On pourra nous reprocher de ne pas avoir mentionné Denise qui est citée au vers 1233 dans le huitain qui introduit la ballade pour Jean Cotart. Ce prénom désigne-t-il une femme particulière comme on pourrait le croire en se fondant sur l'usage moderne ? Nous ne le pensons pas. En effet, il semble bien que le nom de Denise s'appliquait aux femmes volages, comme ceux de Thibaud et de Jehan convenaient aux maris trompés. Un passage des Présomptions des femmes nous invite à le soutenir, que cite P.Champion (op.cit., t.II,p.160, note 2) :

Peut estre qu'elle a nom Denise
Et son mary Jean ou Thibaut...

Il se pourrait fort bien que cette Denise fut en réalité Catherine que Villon, éconduit et repoussé, aurait diffamée et vouée aux pires tourments (Disant que l'avoye mauldite), et qui, excédée, l'aurait poursuivi en justice (Quant chicaner me feist Denise).

IV - SUR la GENESE et l'INTERPRETATION du HUITAIN XCVII du TESTAMENT.

Il est toujours intéressant de saisir sur le vif l'activité créatrice d'un grand écrivain, que l'on dispose de nombreux manuscrits, comme c'est le cas pour Balzac, ou que l'on utilise le journal qui retrace la genèse et la maturation de l'oeuvre - par exemple, avec les Faux Monnayeurs. Un tel plaisir nous est refusé pour les plus importants textes du moyen âge, sauf peut-être vers la fin, avec Froissart, et souvent de façon bien limitée. Ainsi, Thomas Basin a revu et corrigé son Histoire de Louis XI, mais, à l'ordinaire, il s'est borné à éliminer des erreurs matérielles (1).

Nous regrettons que Villon n'ait pas échappé à cette loi générale, sauf en quelques passages où le Lais nous donne, d'une certaine manière, la première version du Testament. Encore ne faut-il pas s'abandonner à de trop ambitieux espoirs : faute de documents annexes, nous en resterons au stade de l'hypothèse. Mais c'est une entreprise qui mérite d'être tentée, surtout quand il s'agit de vers qui posent un problème d'interprétation, souvent escamoté par les commentateurs.

Ainsi en est-il du huitain XCVII du Testament qui concerne Pierre de Saint-Amant, d'une famille de financiers, riche personnage, clerc du Trésor en 1447(2), dont Villon a entendu parler, et qu'il a peut-être essayé d'approcher.

Il apparaît déjà dans le Lais où deux vers seulement lui sont consacrés, lui léguant deux enseignes, le Cheval blanc et la Mulle qui se trouvaient, la première, rue de la Harpe, la seconde, rue Saint Jacques :

Item, je laisse a Saint Amant
Le Cheval Blanc, avec la Mulle... (v.89-90).

-
- (1) - Cf. éd. Samaran, Paris, Les Belles Lettres, Classiques de l'histoire de France au moyen âge, 1963, t.I, p.XI-XIII.
(2) - F.Desonay, Villon, p.78 : "Pierre de Saint-Amand, receveur des finances en 1431, est secrétaire du Trésor dès l'année 1447, c'est-à-dire qu'il écrit sur un livre appelé le Journal du Trésor, en recette et en dépense, le budget du royaume. Avec le changeur du Trésor, lequel dispose des deniers publics, c'est peut-être le personnage le plus puissant de l'administration royale. Saint-Amand était allié aux Montigny".

Rien de bien original, ni de distinctif: Villon donne au boucher Jean Trouvé le Mouton (v.162), au Chevalier du Guet (v. 170) le Heaulme, aux piétons (archers à pied) la Lanterne (v.174), à Jean de la Garde le Mortier d'Or (v.257)... Est-ce un jeu innocent? Pas tout à fait. Villon détermine son choix en fonction du légataire. Ainsi, un mouton convient bien à un boucher, un heaume à un officier chargé de la police, un mortier pour broyer la moutarde à un épicier... Une intention satirique s'y glisse le plus souvent. Jean Trouvé reçoit le Mouton franc et tendre, parce qu'il devait vendre de la viande de mauvaise qualité et particulièrement coriace. Dans les vers relatifs à Jean de la Garde, le poète joue sur les mots mortier, potence et broyer a moustarde qui, par-delà leur sens premier, désignaient les organes sexuels de la femme et de l'homme(2a). Villon, en effet, n'échappa jamais à son milieu de joyeux drilles qui se complaisaient dans les jeux de mots scatologiques et érotiques. Ailleurs, il donne à ses légataires un objet qu'ils possèdent déjà. Ainsi le heaume au chevalier du guet, et la lanterne aux piétons.

Qu'en est-il de Saint-Amant ? N'oublions pas qu'il est très riche(3), et que, par conséquent, il ne se promène pas à pied dans les rues de Paris. Ce serait donc un don inexistant. Et peut-être satirique : Saint-Amant singerait-il la haute noblesse et voudrait-il en imposer par un train de vie pompeux et prétentieux(4) ? Ou peut-être n'est-il pas un cavalier expert(4a). En tout cas, rien de bien méchant : il semble bien que le povre escolier connaisse peu, ou ne connaisse pas du tout, le légataire, à la différence d'Ythier Marchant, auquel il "se sent très tenu"(v.82). Et il n'est encore question que du clerc du Trésor.

(2a) - Cf. Parnasse satyrique, n° LXXII, v.71, p.146

(3) - Cf. P.Champion, Villon..., t.I, p.173-174

(4) - Selon G.Paris, François Villon, p.123, "... maître Pierre de Saint-Amant dut à son goût de l'équitation de recevoir à la fois le Cheval blanc, la Mule et l'Ane rayé..."

(4a) - Avec, à l'arrière-plan, des équivoques érotiques -que permettaient tous les mots désignant des montures. Cf. Parnasse satyrique, publié par M.Schwob, n°1, p.53 ou n°X, p.66. Voir aussi les Gouges de Ph.Bouton, publiées par A.Piaget, Romania, XLVII, 1921, p.170-173, str.VIII, v.43-48. De surcroît, la mule avait mauvaise réputation. Témoin ces trois proverbes :

(1) - Belle femme, mauvaise tête - Bonne mule, mauvaise bête;

(2) - Une bonne femme, une bonne mule et une bonne chèvre sont trois méchantes bêtes;

(3) - Il faut se garder du devant d'une femme, du derrière d'une mule, et d'un moine de tous côtés.

Deuxième étape : dans la conscience et la vie du poète, la femme de Saint-Amant passa au premier plan. Il l'avait connue peut-être par l'intermédiaire des Montigny(5) : on ne peut l'affirmer, pas plus qu'on ne peut déterminer si les liens demeurèrent très lâches ou devinrent étroits(6).

Mais que la femme ait supplanté le mari, le Testament nous en donne la preuve : c'est d'elle qu'il s'agit d'abord et surtout dans le huitain XCVII, où nous avons à interpréter un vers d'accusation(v. 1010) et une parenthèse (v.1008-9). Considérons d'abord le v. 1010 : elle "Ne mist ou renc de cayement"(7). Deux sens sont possibles. Ou bien elle le traita en vagabond, en mendiant(8), l'éloignant de la maison et des bonnes grâces de son époux. Ou bien elle le réduisit à la mendicité, acceptant ses cadeaux, lui promettant ses faveurs, finalement le jouant, comme la belle dont il est question aux vers 681 et suivants du Testament.

Pouvons-nous sortir de cette difficulté ? Peut-être à condition d'interpréter la parenthèse, importante ici comme ailleurs :

(Combien, se coulpe y a a l'ame,
Dieu luy pardonne doucement !)

-
- (5) - Saint-Amant et Henry de Danes furent les curateurs de Regnier de Montigny (voir P.Champion, op.cit., t.I, p.168)
- (6) - L'hypothèse de Marcel Schwob dans son François Villon, rédactions et notes, Paris, Dumoulin, 1912, mérite encore qu'on l'examine avec intérêt : "We know that in particular Pierre de Saint-Amant employed a number of young clerks ; and Villon had a grudge against his wife, an old woman who, as he says, treated him "as a beggar". So we may fairly admit that Villon was for a time a clerk of master Pierre de Saint-Amant".
- (7) - Voir I.Siciliano, François Villon..., p.57 : "... il laisse comprendre à quel titre il s'est présenté chez Pierre de Saint-Amant...". En note : "Pour demander de l'argent ? Mais, semble-t-il, il fut rudement éconduit...".
- (8) - Champion, op.cit., I, 174. Le mot de caïman est particulièrement insultant. Qu'on pense aux ballades que leur consacre E. Deschamps. Pénétrant dans les églises en dépit de toutes les interdictions, ils fatiguent les honnêtes gens à force de tendre leurs sébiles puantes, et les empêchent d'entendre la messe (t. VI des O.c., ball.1233) ; ils simulent toutes sortes de maladies, effrayant les passants par de prétendues crises d'épilepsie (t.VII, ball.1300) ; certains "font les potenciers"(i.e. les boiteux), ou, pour contrefaire blessures et plaies, se mettent des emplâtres, linges trempés de sang ou frottés d'herbes cuites (t.VII, ball.1259). Description qui n'a rien d'exagéré, si l'on en croit une ordonnance de Charles VII, citée par M.De-fourneaux, La vie quotidienne au temps de Jeanne d'Arc, Paris,

(suite p.83)

Il conviendrait de consacrer une étude à l'art de la parenthèse dans le Testament. Déjà nombreuses dans l'édition Longnon-Foulet(9), elles le sont, semble-t-il, encore plus dans la réalité, et F.Lecoy en a indiqué quelques autres(10). La plupart, surtout dans la partie proprement testamentaire, annoncent ou expliquent l'allusion, ou la méchanceté. Ainsi, à proximité du huitain qui nous occupe, le vers 1032 (Simple sera de l'espargnier) permet de ne pas laisser échapper le double sens du mot havée, au vers 1033, à la fois poignée de marchandises que percevait le collecteur d'impôts et bonjour en latin. Ainsi les vers 1041-2 indiquent que plaque est autre chose qu'une monnaie de cuivre(11). Ainsi le vers 1233 remet en question l'interprétation favorable du huitain et à la ballade consacrés à Jean Cotart(12). Nous n'en finirions pas de les relever toutes, avec leur signification. C'est dire leur importance.

Il est possible de conclure sans témérité qu'il en est ainsi dans notre huitain, où Villon, simulant la grandeur d'âme, pratique le pardon des injures. Il convient de s'attarder surtout sur le mot coulpe.

S'agit-il d'une faute contre Villon que la femme de Saint-Amant a chassé ignominieusement de l'hôtel de son époux, qu'elle a refusé d'aider, déterminant, de surcroît, l'hostilité du maître de céans, - faute, donc, contre la charité chrétienne ? Ou bien s'agit-il aussi d'une faute contre Saint-Amant : elle l'aurait trompé avec le poète dont elle se serait vite lassée et qu'elle aurait éloigné sans aucun ménagement ? Faute qui a pu être inventée de toutes pièces : Villon, l'ayant courtisée en vain, veut sauver la face, faire croire à ses amis qu'il l'a inscrite à son tableau de

-
- (8) - (suite) Hachette, p. 54, où il est dit que ces caymans et bellistres "feignent d'être débiles de leurs membres, portant bâtons sans nécessité, et contrefont maladies caduques, plaies sanglantes, rognés, galles, enflures d'enfants par l'application de drapeaux emplâtrés ...". D'autres se font proxénètes, sodomites (t. VI, ball. 1217), tricheurs (ibidem) servant d'hommes de main dans des guet-apens (ibidem) se déguisant en prêtres et en moines, volant et assassinant (t. VII, ball. 1299 et 1300). La femme de Saint-Amant semble l'avoir accusé et d'être un simulateur, et d'être peu recommandable.
- (9) - Par ex., aux vers 210, 678, 1032, 1041-1043, 1233, 1340-1, 1450, 1728 ...
- (10) - Ainsi au vers 1220 (voir son article de Romania, t.LXXX, 1959, p.493-514, Notes sur le texte ou l'interprétation de quelques vers du "Testament" de Villon).
- (11) - Cf. notre note dans Romania, t. LXXXVI, 1965, Deux exemples de la méchanceté raffinée de Villon, II. Villon et Jacques Rauguier, p. 384-6.
- (12) - Voir notre article sur Adam de la Halle et le Jeu de la Feuillée, III. Adam de la Halle et Villon, Romania, t.LXXXVI, 1965, p. 229.

chasse, jeter la discorde dans le ménage. Nous pencherions vers cette seconde hypothèse, car nous y sommes invité par le registre des allusions érotiques qui suivent.

Quoi qu'il en soit - échec de l'amoureux ou du quémendeur, ou hostilité du pauvre contre des riches - Villon pense avoir à se plaindre de cette bourgeoise ; et, ne s'avouant pas vaincu, il cherche à se venger.

C'est la troisième étape, qui se situe au moment où il écrit le Testament, ou, pour être plus précis, ce huitain. Il ne faut pas perdre de vue deux faits importants : d'une part, la volonté de se venger, déjà signalée ; d'autre part, le poète a composé son chef-d'oeuvre à partir du Lais, qu'il avait sous les yeux ou dans sa mémoire. Il s'est rendu compte que les enseignes léguées à Saint-Amant se prêtaient à des équivoques peu flatteuses pour l'individu en question et sa femme.

Observons à ce propos que dans le Testament, il élimine presque toutes les plaisanteries sur les enseignes. Il ne les conserve que lorsqu'elles lui permettent d'affiner ses méchancetés : il donne à Jacques Raguier le Grand Godet de Grève car la Pomme de Pin ne suffit pas à cet ivrogne (v.1038-1045) ; Tricot reçoit le Trou Perrette (v.1959) - allusion à ses moeurs pour le moins dissolues.

Dans le cas qui nous intéresse, le poète opère un changement, encore bien anodin : pour mettre Saint-Amant en fâcheuse posture et rire du cavalier désarçonné, il lui lèguera deux montures beaucoup moins calmes, c'est-à-dire une jument et surtout un âne(12a) rouge, autrement dit enragé. Dès lors, les enseignes sont passées à l'arrière-plan, et il s'agit bien d'animaux.

Mais la mule est le symbole de la stérilité et de la frigidité, aussi bien que de l'entêtement. Pour ce qui est du cheval blanc, l'adjectif évoque la vieillesse, la décrépitude et, sur le plan sexuel, l'impuissance. Le poète met d'ailleurs les points sur les i pour que ne demeure aucune incertitude : il est question au vers 1011 du Cheval Blanc qui ne bouge. A ce moment donc, Villon assimile Saint-Amant au Cheval Blanc et sa femme à la mule. Plaisanteries qui ne manqueront pas d'avoir du succès auprès de ses joyeux compagnons, et qui le justifieront : lui n'a plus aucune virilité, elle est frigide : on comprend qu'elle ait repoussé les avances de notre gaillard.

Mais, s'agissant d'un auteur aussi retors et aussi malicieux, on aurait tort de s'attendre à ce qu'il en reste à des allusions aussi transparentes. Et ce, d'autant moins que, dans le Lais, tout de suite après les vers relatifs à Saint-Amant, apparaît l'Asne Royé

(12a) - Qu'on pense au proverbe Qui a l'âne, à la queue lui court.

(13), lègué à Blarru (14) : il élimine celui-ci du Testament, et transfère l'Asne à notre couple. Car cet animal permet lui aussi des équivoques. Il symbolise la lubricité(15), comme en témoigne une expression du Testament lui-même, au vers 1566, le jeu d'asne (16). Ce qui donne au poète l'idée de constituer, en face du couple apathique cheval blanc-mule, un autre couple que caractériseront son ardeur et sa vigueur. Quel partenaire donner à l'âne, sinon celui qui lui convient le mieux sur le plan de la nature, c'est-à-dire la jument ?

Ce couple constitué, il le lègue à ses deux victimes, en échange du Cheval Blanc et de la Mulle. Ici encore, l'arme est à double tranchant, selon que l'auteur s'adresse à ses compagnons d'études et de beuveries, ou qu'il songe à ses légataires. Aux premiers qui se gaussent de son échec, il explique : je lègue aux Saint-Amant une jument et un âne rouge, c'est-à-dire, pour remédier à la stérilité et à l'impuissance, la chaleur amoureuse et la lubricité. Avec, en plus, une idée de méchanceté dans l'adjectif rouge(16a) : pour les gens du moyen âge, Judas était roux(16b). Mais aux seconds il dit : il y a quelques années, je vous ai donné un cheval blanc et une mule ; j'eusse mieux fait de vous léguer, eu égard à votre naturel, un âne et une jument. C'est une manière de leur faire entendre, à lui, que sa femme a un tempérament impétueux, à elle, que son mari est enclin à la lubricité ; bref, qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que l'un trompe l'autre et vice versa(17).

-
- (13) - Voir Siciliano, op.cit., p.462 : "...et l'Asne Roye qui reculle (une enseigne et en même temps une équivoque obscène"; p.185 : "Personne n'était dupe sur cet "Asne Roté qui reculle" qu'il léguait à Saint-Amant..."(en fait, à Blarru).
- (14) - Nous ne pensons pas qu'il faille avec L.Thuasne, François Villon. Oeuvres, édition critique avec notices et glossaire, Paris, Picard, 1923, t.II, p.18, "considérer le vers 91 (du Lais) comme un aparté, ou mieux comme une incise, et lire ainsi la première partie du huitain : "Item, je laisse à Saint-Amant Le Cheval Blanc avec la Mulle Et l'Asne Royé qui reculle Et à Blarru mon diamant..."
- (15) - Cf.Thuasne, ibidem, t.II, p.278 ; Parnasse satyrique, p. 101, n°XLV, vers 6-7.
- (16) - Que Burger, dans son Lexique de la langue de Villon..., Genève, Droz et Paris, Minard, 1957, p.35, c.2, traduit ainsi : "le coït".
- (16a)- Qu'on pense au proverbe : Méchant comme un âne rouge.
- (16b)- Voir le proverbe : Trop savez de la fauve ânesse.
- (17) - Double sens assez voisin de celui que nous avons pour Ythier Marchant à qui il lègue son bran (cf. notre note de Romania déjà citée, Deux exemples de la méchanceté...).

En conclusion, pour les vers 1011-1013 :

... Pour le Cheval Blanc qui ne bouge,
Luy chanjay a une jument (change, selon Burger)(18)
Et la Mulle a ung asne rouge",

le sens, à ce niveau, est le suivant, luy renvoyant à Saint - Amant comme le veut Foulet(19), en fait recouvrant un groupe le luy, où le reprend l'ensemble Cheval Blanc, mis en relief au début du vers 1012 par la préposition pour :

"...je lui échange(ai) le Cheval Blanc qui ne bouge contre une jument, et la Mule contre un âne rouge"(20).

Mais on ne manquera pas de faire remarquer :

- 1°) - que luy peut renvoyer aussi bien à la femme qu'au mari, comme le suggère Foulet, qui écrit : "...Luy(renvoie)probablement à maître Pierre S.A."(21) ;
- 2°) - qu'il est étonnant que Villon échange le cheval blanc contre une jument, et la mule contre un âne rouge, et qu'on attend plutôt que l'âne prenne la place du cheval blanc et la jument celle de la mule : faut-il l'expliquer seulement par les nécessités du vers et de la rime ?
- 3°) - que le scribe du manuscrit A s'est empêtré dans ce passage(22), ce qui prouve que le sens n'était pas évident ;
- 4°) - que, dans les deux cas, il s'agit de couples bien assortis : le malicieux poète ne va-t-il pas les dissocier ?

Comment ? D'abord, par les allusions que nous avons signalées. Ensuite, par un nouveau sens qui se glisse dans une construction assez embrouillée, ou du moins fort libre. Mais a-t-il toujours été possible au poète de concilier ces deux impératifs, la surabondance sémantique, avec deux, ou trois, ou quatre sens, et la rigueur syntaxique, beaucoup moins contraignante d'ailleurs au XVème siècle que de nos jours ? Nous ne le croyons pas, en sorte que nous hésitons un peu.

(18) - Op.cit., p.13

(19) - Dans son éd. des Classiques français du moyen âge, p.115.

(20) - Cf. A.Burger, op.cit., p.91, POUR,II.6. "concernant" ; P.Champion, op.cit., II,147 : "... au tranquille cheval blanc il entend substituer aujourd'hui une jument amoureuse et, à la mule, un âne enragé, un "âne rouge" comme on disait".

(21) - Loc.cit.

(22) - Voir les notes critiques de L.Foulet, op.cit., p.115.

Quoi qu'il en soit, il semble que le poète ait voulu disloquer ce couple en donnant à chaque partenaire son contraire : au cheval blanc, une jument ; à la mule, un âne rouge. Pour ce, il emploie maintenant changer de façon absolue, avec un complément sous-entendu que le contexte permet de rétablir facilement ; dans la dernière partie de la phrase, il place le mot mule un peu au hasard, avec une fonction que, seuls, déterminent l'ensemble et le parallélisme avec le vers 1011, en sorte que nous arrivons au sens suivant :

"... pour ce qui est du Cheval Blanc, je lui fais l'échange (de sa partenaire) contre une jument ; et, quant à la Mulle, (je lui fais l'échange de son partenaire) contre un âne rouge"(23).

Nous sommes ici à un cas limite où l'auteur a sacrifié à la multiplicité des sens possibles la rigueur et la pureté syntaxiques. Mais accordait-il à ces dernières, d'une manière générale, une valeur absolue et la prépondérance ? D'autres passages permettent d'en douter, telle la première phrase du Testament inachevée, qui, d'ailleurs, reproduit le mouvement même du début du Lais.

Toutefois, pour finir, signalons que Villon conserve une certaine prudence : dans la parenthèse, il indique qu'il ne cherche pas à se venger ; et il peut toujours dire que les expressions le Cheval Blanc qui ne bouge et l'âne rouge sont à prendre dans leur acception immédiate : il s'agit d'enseignes, l'une fixée au mur et donc ne se déplaçant pas comme un cheval ordinaire, l'autre peinte en rouge et l'adjectif ne serait pas à prendre dans un sens moral.

(23) - Thuasne aboutit à un sens voisin (op.cit., t.II, p.278).

V - VILLON et JEHAN LAURENS (Explication du huitain CXXIV) -

"Item, a maistre Jehan Laurens,
Qui a les povres yeulx si rouges
Pour le pechié de ses parens
Qui burent en barilz et courges (1) 1225
Je donne l'envers de mes bouges
Pour tous les matins les torchier (1a)
S'il fust arcevesque de Bourges,
Du sendail eust, mais il est chier(1a)"1229.

J.Laurens n'apparaît pas dans le Lais, car il n'intervint dans la vie de Villon qu'en 1458, lorsqu'il fut commis pour interroger le trop bavard Gui Tabarie au sujet du vol au Collège de Navarre(2). Par ailleurs, nous savons qu'il était promoteur de l'évêché en 1441,1451, 1453,1461. Ajoutons que, le 9 juillet 1451, il était devenu chapelain de Saint-Michel à Notre-Dame. Voilà des raisons assez nombreuses pour que le poète exerce sa verve contre Laurens : il n'y a pas manqué.

Ce huitain est intéressant au moins à trois points de vue.

D'abord, pour étudier en Villon le satirique et la manière habile dont il procède. Comme son contemporain Philippe de Commines(3), il part d'un fait évident et incontestable pour tous: J.Laurens a les yeux très rouges. Tout en feignant la pitié (d'où l'emploi de l'adjectif povres), il relie ce fait à une cause erronée(4):l'ivrognerie.

(1) - A traduire par gourdes selon F.Lecoy.

(1a)- Sur la prononciation de la syllabe finale, voir P.Fouché,Phonétique..., t.II, p.264, rem.3 ; et t.III, p.735-736 : Le - r - était conservé par les poètes (id., ibidem, t.III, p.664).

(2) - P.Champion, op.cit.,t.II,p.342 ; A.Longnon,op.cit., p.164.

(3) - Cf. notre ouvr. La destruction des mythes dans les Mémoires de Philippe de Commines, Genève,Droz,1966,p.53 ou encore p.123.

(4) - En l'occurrence, mais habituellement donnée. Qu'on lise à ce sujet la pièce n°LXXI du Parnasse satyrique, publié par M. Schwob, p.142, vers 20-24 :

"Boire sans soif fait on communement.
Il y pert bien à mes yeux seullement
Qui rouges sont comme charbons d'atelle.
Tels les aront les aultres seurement
Buvans sans soif et chevauchans sans selle".

Mais, ici encore, Villon est adroit : il n'accuse pas directement Laurens, mais ses parents(5) Qui burent en barilz et courges(6). Autrement dit, si le promoteur de l'officialité n'est pas lui-même suspect de ce vice, encore que le proverbe affirme Tel père, tel fils, il n'est pas déraisonnable de mettre en doute la lucidité de son jugement et la finesse de son intelligence : ne porte-t-il pas sur le visage d'inquiétants stigmates ? Les sentiments réels du poète apparaissent bientôt, lorsqu'il énonce son legs : pourquoi donner l'envers de ses bouges, c'est-à-dire le fond malpropre et répugnant de son sac de voyage que l'on pendait à l'arçon de sa selle si l'on voyageait à cheval(7) ou que l'on portait sur son dos, si l'on cheminait à pied(8), si ce n'est pour aggraver le mal dont souffrait Laurens et, si possible, pour l'acheminer vers une cécité complète ? Et Villon appuie : c'est tous les matins qu'il recommande à Laurens de torchier ses yeux avec l'envers gluant de sa besace, qui n'est pas sans annoncer "le fons d'unnes braves breneuses"(v.1454) dont il est question dans la ballade des Langues envieuses.

Ensuite, il s'agit ici d'un exercice de style, où, en reprenant le plus possible de mots d'un devancier, en l'occurrence Eustache Deschamps, notre poète a écrit un huitain neuf, supérieur en densité et en rigueur à son modèle, car il faut bien reconnaître que la ballade d'E.Deschamps comporte des temps morts, et que, deux fois sur quatre, le refrain est mal relié à l'avant-dernier vers de la strophe. Au reste, la voici :

Ung vielx prestre dessus un viel cheval
Par les costés cousu, pelé de trayre,
Sur vielx harnoyz, sanz culliere ou petral,
Viz l'autre jour yssir d'un presbitaire.
A son arson pendoit un breviaire,
Et dessoubz ly unes grans vielles bouges :
Bien eust semblé ou doyen ou vicaire,
S'il n'eust eu les paupieres sy rouges.

Les yeulx avoit plus rouges que corail,
Et son cheval tres malvais luminaire,
Et un huvel de bievre anciennal ;
A son costé un grant vielz bazalaire,
Un esperon du temps du roy Clotaire,
Et sy estoit son cheval sy farouges
Qu'il n'eust cessé ung jour entier de brayre,
S'il n'eust eu les paupieres sy rouges.

Ilz me sembloient fourrés de cendal,
Quant je les viz du premier au viaire.
Avecques ly chevauchay mont et val
Bien demi jour et s'y n'avoie que faire,

-
- (5) - N'y a-t-il pas, à l'arrière-plan, une comparaison plaisante avec Adam et Eve dont le péchié pesa sur leurs descendants ?
(6) - Le ms C porte boivent (cf.A.Burger, op.cit.,p.24). Manière d'aggraver la faute, puisque la vieillesse ne les a pas modérés.
(7) - Voir la ballade de Deschamps que nous citons plus loin.
(8) - Cf. P.Champion, op.cit., t.I , p.242.

Se non pour veoir ce qu'on chemine d'aire ;
Puis a midy arrivastes a Bourges.
La fut entré chies un apothicaire
S'il n'eust eu les paupieres sy rouges.

Prince, sachiés que ce vielx comissaire
Bust à disner de vin plaines deux courges ;
Là eust tué le prévost de Beaucaire,
S'il n'eust eu les paupieres sy rouges(9).

On peut penser que Villon a emprunté à son devancier les rimes en -ouges, bouges, rouges, Bourges, courges(10), sauf une, farouges, qui était un doublet de farouches et que la fin du mot rapproche des formes catalane et provençale(11) ; la fin du refrain, si rouges ; l'idée du vieux prêtre ivrogne ; l'allusion à la ville de Bourges ; les bouges et le cendail.

Mais, à partir de ces éléments, sans dissimuler sa dette mais bien plutôt en la signalant, Villon a fait oeuvre créatrice et personnelle, renonçant à ce qui caractérisait la ballade de Deschamps : le portrait caricatural et détaillé du vieillard (il le fera plus loin, avec plus de finesse et de méchanceté)(12), la description de son

(9) - Oeuvres complètes, éd. par Queux de Saint-Hilaire et G. Raynaud, Paris, S.A.T.F., t.X, p.XLII.

(10) - On pourrait objecter qu'il est difficile d'introduire d'autres mots, bien que ce ne soit pas impossible : Villon lui-même a fait rimer, au huitain XCVII, l'adjectif rouge avec la troisième personne du présent de l'ind. du verbe bouger. L'argument aurait quelque poids si Deschamps n'avait pas employé (à la rime) le mot cendail que nous retrouvons sous la plume de Villon.

Précisons pour les amateurs de poésie, que V. Hugo, dans la légende des siècles, ne nous offre pratiquement que le couple constitué par l'adjectif rouge et le nom bouge. Cf. les Trois cents, II. Le dénombrement :

Les Daces, dont les rois ont pour palais un bouge,
Ont la moitié du corps peinte en blanc, l'autre en rouge. ;
Aymerillot :

Le drôle gratte un peu la terre brune ou rouge,
Et, quand sa tâche est faite, il rentre dans son bouge.
Océan, I,
Et soyez, dans votre bouge,
L'un pour l'autre le fer rouge,
Et non l'aimant.

Question sociale :

...La ville avec ses tours, ses temples et ses bouges,
Devant son front hagard et ses prunelles rouges...
Toutefois, voici, dans Les Paysans au bord de la mer, IV :
Et l'on se conte à voix basse - Que le noir vaisseau qui passe -
Est en granit - Et qu'à son bord rien ne bouge ; - Les agrès sont
(suite p.91)

costume et de sa monture, la répétition facile et lassante de l'adjectif viel, l'idée de la promenade de conserve. Il n'a gardé qu'un détail mais frappant et essentiel, la couleur des yeux. Qu'apporte-t-il de nouveau ? D'abord, il rejette le péchié sur les parents de son légataire, mais, en même temps, il le multiplie en redoublant la formule : burent en barilz et en courges. Ensuite, encore que Villon se borne à suggérer, - et c'est ce qui fait la qualité de ses vers si denses et si pleins - , les bouges sont présentées dans ce qu'elles ont de plus répugnant et léguées au prêtre pour aggraver son mal au lieu de le guérir. Notre poète a, si l'on peut dire, raffiné sur le donné fruste de Deschamps : de l'idée de vieux et d'usage, il a tiré celle d'un objet sale et nauséabond, rendant plus intense cette impression par la précision qu'il apporte : il s'agit de l'envers de ses bouges. Enfin, il dissocie une locution figée, à tonalité familière, sur les yeux fourrés de cendail, ou doublés d'écarlate, en reprenant le mot cendal dans son sens propre (éttoffe de soie unie).

Par cette imitation qui n'a pas dû échapper aux clercs et aux lettrés du XVème siècle, Villon s'est certes moqué du vieillard qu'était alors Jean Laurens, né dans les premières années du siècle (13), et ce sans employer l'adjectif vieux. Mais aussi il a voulu, nous semble-t-il, donner une preuve et de son savoir-faire, jonglant et jouant avec les mêmes rimes dans l'espace beaucoup plus restreint d'un huitain, et de son talent exceptionnel pour renouveler sujets, thèmes et procédés, et enfin de sa supériorité sur son prédécesseur.

-
- (10) - (suite) - en fer rouge, - Le mât hennit; et dans Abîme : Sirius dort; je vis! C'est à peine s'il bouge.- J'ai trois soleils, l'un blanc, l'autre vert, l'autre rouge. Villon, au surplus, ne devait pas ignorer le mot gouge qui a inspiré plus tard tout un poème licencieux à Ph. Bouton (Voir Romania, XLVII, 1921, p.170-3). Mais il est à noter que ce mot, répété au début de chaque strophe, ne figure jamais à la rime.
- (11) - P. Champion a cité une partie de cette ballade (op.cit., t.II, p.185, n.4), mais il a eu tort de la rapprocher de l'oroison pour Jean Cotart.
- (12) - Cf. les huitains CXXXI-CXXXIV ; et notre étude dans les Mélanges offerts à Jean Frappier (à paraître sous peu).
- (13) - Il était bachelier en décret en 1428, licencié en décret en 1434 (Cf. notice de P. Champion, loc.cit.). Or si l'on suit Jacques Le Goff, Les intellectuels au moyen âge, (Paris, Le Seuil, coll. Le temps qui court, 1957), p.85 : " Médecine et Droit s'enseignaient sans doute ensuite entre 20 et 25 ans". D'autre part, qu'on se rappelle que pour E. Deschamps par exemple, la vieillesse commençait avant la quarantaine, témoin ces deux vers écrits à 38 ans en 1384 (Oeuvres complètes, éd. cit., t.I, p.250) :
- Yvers me vient, c'est-à-dire viellesse :
Pour ce, triste, te dis adieu, Jeunesse.

Quoi qu'il en soit de ses desseins, il demeure qu'il est difficile de nier que Villon connaissait l'oeuvre de certains de ses devanciers, et qu'il l'a utilisée fidèle à son habitude qui était de prendre appui sur un texte, que celui-ci soit sorti de sa propre main ou qu'il ait été emprunté à autrui.

Sur ces rimes en -ouges, ouvrons une parenthèse pour noter que le R implusif ne se prononçait pas, puisque courges et Bourges riment avec rouges et bouges. C'était un phénomène particulier à la langue populaire, et que l'on relève dès le XII^{ème} siècle. On note, dans le Bestiaire de Philippe de Thaun, les rimes sage/larges, et dans le roman de Brut, percent/adrecent. Au XIII^{ème} siècle, dans le Roman de la Rose, on remarque pelles pour perles. Cette prononciation, propre au peuple et à la bourgeoisie, fut condamnée par les grammairiens du XVI^{ème} siècle (ainsi, par Bovelles, en 1533), puis mise, pour faire rire, dans la bouche des soldats et des paysans: en témoignent les Mazarinades. Elle a cependant triomphé dans quelques mots comme chambellan (pour chamberlenc), faubourg (pour fors-bourg), faufiler (pour fors-filer), faux-fuyant (pour fors-fuyant), massepain (pour marsepain)(14). On pourrait penser qu'il s'agit dans notre huitain d'un emprunt littéraire à E.Deschamps. Mais, étant donné qu'ailleurs nous trouvons des rimes comme Charles et masles(v.65-7), il vaut mieux estimer que nous avons là un écho de la prononciation parisienne qui était celle du povre escolier.

Le troisième point qui mérite que nous nous y attardions est la mention, sur la fin, de l'archevêque de Bourges. Pourquoi introduire ce haut dignitaire de l'Eglise berrichonne, alors que Jean Laurens, originaire du diocèse de Langres et habitant à Paris, ne semble avoir aucune attache avec le Berry(15) ? Pourquoi penser à l'archevêque, quand lui vient en mémoire, ou sous les yeux, le nom de Bourges ? Il s'agit de quelque chose de particulier à Villon, encore que l'idée ait dû se développer à partir des vers 7 et 8 de la ballade d'E.Deschamps qui ont en commun avec les vers 1228-1229 du Testament et la structure hypothétique, et une allusion à de hauts personnages de la hiérarchie ecclésiastique. De nouveau, Villon enchérit. L'on décèle facilement le processus de sa pensée. Deschamps parle du doyen, qui était ou bien le chef du chapitre dans une église collégiale, ou bien la seconde personne du chapitre dans une église cathédrale ; et un texte de Beaumanoir nous donne la hiérarchie suivante : doyen - évêque - archevêque. Quand au vicaire, il assistait l'évêque dans ses fonctions. Villon, d'emblée, choisit le plus grand d'entre eux.

(14) - Sur ce point, consulter P.Fouché, Phonétique historique du français, t.III, Les consonnes, Paris, C.Klincksieck, 1961, p. 864.

(15) - Voir la notice de P.Champion, loc.cit.

Mais deux raisons importantes le poussaient à introduire ce changement, sans compter, bien entendu, la volonté de se distinguer de son modèle et de ne pas passer pour un imitateur servile, "ung vieil cinge" (v.439) dont on dirait qu'en son prunier n'a pas creu (v.444). En effet, l'archevêque de Bourges était alors Jean Coeur, le fils du célèbre multimillionnaire Jacques Coeur dont la richesse immense et le destin fabuleux, et finalement tragique, n'avaient cessé de hanter les mémoires et les consciences des gens du XVème siècle(15a), et du povre Villon en particulier - povre dans tous les sens du terme. D'ailleurs, le poète parle du financier au vers 285(16). En outre, Villon n'avait sans doute pas eu à se flatter de son passage dans cette province, puisque, dans le huitain CXL, il nous révèle par un jeu suivi d'antiphrases que les frères Perdrier non seulement avaient refusé de l'aider, mais encore n'avaient cessé de lui nuire(17), et que l'un d'eux, François, son ennemi, l'avait desservi et même dénoncé par tous les moyens auprès de l'archevêque de Bourges(18), selon les uns(18a), ou qu'il lui avait fait un tour de sa façon dans la ville de Bourges, si l'on en croit L.Foulet(19).

-
- (15a) - Voir, en particulier, G.Chastellain, Recollection des Merveilles (éd.Kervyn de Lettenhove, t.VII, p.190-1) : " Puis ay vu par mistère - Monter un argentier - Le plus grand de la terre, - Marchand et financier - Que depuis par fortune - Vis mourir en exil, - Après bonté mainte une - Faite au roi par ichil." ; ou encore le Temple de Bocace, (ibid, VII, p.90-92).
- (16) - Se tu n'as tant qu'eust Jacques Cuer...
- (17) - V.1406-1409
- (18) - V.1410-1413
- (18a) - Comme I.Siciliano, p.72
- (19) - Ed.citée, p.119-120.

VI - JEAN COTART et VILLON -

Si la critique est souvent divisée quand il s'agit d'interpréter un vers ou un huitain de Villon, la plus belle unanimité s'est faite sur la Ballade et oraison pour l'âme du "bon feu maistre Jehan Cotart". Chacun en admire l'humour, "humour si personnel, le sien, humour latin, nuancé de mélancolie, humanisé par la tendresse, élargi par la fantaisie"(1) ; et il est hors de doute que c'est une pièce particulièrement réussie, habilement construite autour de quelques mots comme les verbes boire et savoir(la), Villon n'hésitant pas à répéter les mêmes tours(2). Chacun admet sans discussion que le poète éprouvait à l'égard du joyeux ivrogne à la fois de la reconnaissance et de la sympathie. I. Siciliano, si prompt et si habile à discerner des erreurs ou des hypothèses aventureuses dans les lieux communs les mieux établis, considère comme un fait acquis que Cotart "avait obligé cette mauvaise langue qu'était le jeune François, il l'avait tiré d'une situation ingrate, défendu, peut-être, dans un procès en diffamation"(3). Les meilleurs connaisseurs ont partagé ou partagent cette opinion, témoin M. Jean Frappier qui, dans son enrichissante Contribution au commentaire de Villon, écrit : "On ne voit vraiment pas comment Villon prierait de la même façon, d'un même coeur, pour l'odieux évêque d'Orléans et pour le personnage à ses yeux fort sympathique à qui il a souhaité l'entrée au paradis dans une ballade fameuse"(4).

Aussi avons-nous longuement hésité avant de faire part de nos doutes. Mais un certain nombre d'éléments nous ont amené à nuancer un peu cette interprétation traditionnellement admise.

D'abord, combien Villon doit-il à Cotart ? Environ ung patart (Test., v.1232). Or le patard était une petite pièce de monnaie flamande ; et des locutions telles que : il n'a pas un patard, cela ne vaut pas un patard, nous indiquent qu'il s'agit dans notre texte d'une très petite somme. Autrement dit, Villon estime à un prix très peu élevé le service que lui a rendu Cotart, qui l'aurait mal défendu, s'il est vrai qu'il fut son procureur.

(1) - I. Siciliano, François Villon..., p.481.

(1a)- Selon M^{lle} Macabies, la répétition du verbe savoir a pu être suggérée par la Vulgate. En effet, nous lisons, à propos de Loth (Genèse, XIX, 30-36) : non sensit... non sensit... ; et, dans Jean, II, 9, non sciebat... sciebat...

(2) - Que l'on compare les vers 1250 : On ne luy sceut pot des mains arrachier ; 1258: Brief, on n'eust sceu en ce monde serchier... ; 1264: Et si ne sceust oncq sa seuf estanchier ; et même le vers 1243: ...qui bien sceustes cest art...

(3) - I. Siciliano, op.cit., p.481.

(4) - Dans les Studi in onore di Italo Siciliano, p.439.

Ensuite, cette somme dérisoire, notre auteur ne l'a pas payée. Il s'en avise seulement après la mort de l'ivrogne, quand il compose le Testament : Car a present bien m'en advise (v.1233).

En troisième lieu, dans le huitain V, Cotart est lié au personnage que Villon a le plus haï au monde, à Thibaud d'Aussigny. Mais ici se pose une délicate question de texte. L'édition d'A.Longnon et de L.Foulet reproduit la leçon de A :

Si prieray pour luy (= Thibaud) de bon cuer
Et pour l'ame de feu Cotart. (v.33-34).

Mais il est possible, après A.Burger(5) et J.Frappier(6), de garder la leçon de C, I et F :

...

Pour l'ame du bon feu Cotart.

Si l'on suit la première leçon, moins bonne(7), le poète indique nettement qu'il fera une prière du même genre pour l'évêque cruel et pour Cotart, c'est-à-dire une prière qui, en fin de compte, se retourne contre les bénéficiaires. Si l'on adopte le texte de C, et que l'on donne à la préposition pour le sens de en considération de, qu'a voulu dire l'auteur ? Jean Frappier nous l'explique : " Se recommander de lui (Cotart), recourir à son patronage était une manière de suggérer - à bon entendeur salut - qu'il convenait de se fier à la prière en faveur de l'évêque autant qu'à un serment d'ivrogne"(8). Si nous éclairons ce vers par le contexte, nous voyons que cette prière dite de bon cuer deviendra successivement une prière par cuer(9), une prière de Picard, enfin la lecture du verset 7 du psaume Deus laudem. Dès lors, n'est-ce pas nous suggérer qu'il n'accordait absolument aucune considération à l'âme de feu Cotart, et que, dans la prière que peu avant il avait écrite pour lui, il avait suivi sa fantaisie personnelle ; et que même en réalité il n'avait pas prié pour lui, mais avait fourni contre lui des arguments pour le précipiter aux enfers où il pourrait crier : Haro ! la gorge m'art !, où il chercherait en vain à étancher sa soif.

(5) - Lexique, p.15

(6) - Ibidem, p.439

(7) - Voir aussi F.Lecoq, Notes sur le Testament de Villon, Romania, t.LXXX, 1959, p.486-497, n.l.

(8) - Op.cit., p.440

(9) - Sur cette expression, voir L.Foulet, Romania, t.XLVII, 1921, p.582-584.

Quatrième argument: si l'on n'hésite pas à admettre qu'il y a une antiphrase en de nombreux passages, pourquoi ne pas introduire ici cette explication ? Est-ce que Cotart, plutôt que le procureur de Villon, n'aurait pas été le promoteur, chargé, dans l'affaire de la prétendue Denise (en qui nous voyons Catherine), de le poursuivre et de l'accuser devant la juridiction ecclésiastique. Cette hypothèse est d'autant plus séduisante que, si Cotart était bien, en juillet 1455, procureur en cour d'Eglise, il était aussi, en avril 1460, promoteur de l'archidiaque(10).

Enfin, considérons la suite des trois huitains CXXIII, CXXIV et CXXV qui, tous, commencent par une formule voisine :

Item, donne a maistre François...

Item, a maistre Jehan Laurens...

Item, a maistre Jehan Cotart...

et qui, tous, concernent des personnages de la justice ecclésiastique. François de La Vacquerie et Jean Laurens, le 5 juillet 1458, assistaient l'official devant lequel comparut Gui Tabarie(11) ; ils étaient, l'un et l'autre, promoteurs de l'officialité(12) . Villon n'est pas tendre à leur égard : au premier, il lègue ung hault gorgerin d'Escossoys, c'est-à-dire qu'il demande qu'on lui passe une corde autour du cou et qu'on le pende haut et court ; au second, il laisse l'envers de ses bouges pour essuyer ses yeux : c'est, en fait, souhaiter que s'aggrave le mal dont est victime J. Laurens. Bien plus, le poète s'efforce de discréditer ses deux légataires. F. de La Vacquerie, qui siège avec les juges, n'est, en réalité, qu'un gibier de potence ; et il est rappelé qu'il reçut une bonne rossée (quant receut chevalerie) (13) et qu'à cette occasion, il maugrea Dieu et saint George (v.1219). Jean Laurens est le fils d'ivrognes invétérés : quel crédit accorder à ses propos et à ses décisions ?

Parlant de trois personnages qui remplissaient des fonctions identiques, Villon, dans le premier cas, donne le titre de son légataire ; dans le second, il s'en dispense ; dans le troisième, il le suggère par le biais de l'antiphrase.

Mais nous reconnaissons volontiers qu'à lui seul, ce dernier argument ne serait pas convaincant, car il demeurerait possible que le poète ait évoqué successivement deux ivrognes antithétiques, l'accusateur d'un côté, le défenseur de l'autre, l'ennemi à qui il souhaite du mal, l'ami dont il parle avec sympathie et humour.

(10) - P. Champion, François Villon, ..., t. II, p. 342-343

(11) - A. Longnon, Etude biographique, ..., p. 58

(12) - P. Champion, op.cit., t. II, p. 340-342

(13) - Il y a sans doute là une évocation plaisante de la colée . Lorsque l'écuyer était armé chevalier, une fois ceint du baudrier portant l'épée et les éperons passés, l'officiant lui appliquait, de toutes ses forces, à la naissance du cou, un coup de poing ou de paume. Cf. Ph. Du Puy de Clinchamps, La Chevalerie, Paris, P.U.F., Que Sais-je ? n°972, p. 37-49.

D'ailleurs, qui peut nous assurer que l'un et l'autre aient été ces ivrognes qu'a peints Villon ? Il est fort possible qu'il ait beaucoup ajouté à la réalité. Constatant que Laurens avait les yeux rouges, il aurait proposé d'expliquer cette anomalie par l'amour immodéré du vin qu'auraient manifesté les parents du malheureux. Pour ce qui est de Cotart, c'est peut-être, tout autant qu'un croquis fidèle, un portrait synthétique dont les éléments auraient été empruntés à droite et à gauche, une sorte de sotte chanson, la grossièreté en moins. Toutefois, pour être complet, il convient de remarquer que, parmi les gens qui assistèrent en 1458 l'official dans l'affaire relative au vol du Collège de Navarre, on relève les noms de Guillaume Sohier, de Jean Rebours, de Denis Le Comte, de François de La Vacquerie, de Jean Laurens, de Jean Le Fourbeur et de Jean Truisy(14). Or seuls sont attaqués dans le Testament La Vacquerie et Laurens. Deux explications se présentent alors à notre esprit. Ou bien ils manifestèrent une hostilité particulière à l'égard de Villon, et se révélèrent ses plus dangereux ennemis. Ou bien, de ce groupe, ils étaient les moins respectables, ceux qu'il était le moins difficile de discréditer, l'un pour avoir été le héros d'une aventure ridicule, l'autre pour être suspect de s'adonner à la boisson, à l'instar de ses parents. Et ce serait aussi le cas de Jean Cotart. Le problème demeure donc entier.

Quoi qu'il en soit, en dessinant le portrait de Jean Cotart, en racontant en quelque sorte une de ses journées, notre poète a entrepris de ruiner définitivement la réputation de ce haut fonctionnaire ecclésiastique, d'ôter toute valeur à ses actes et à ses jugements. Car quel crédit accorder à un homme qui sacrifiait tout au vin et dépensait jusqu'à la dernière maille pour satisfaire sa passion(15) ; qui occupait le premier rang parmi la troupe fort nombreuse des chevaliers de la bouteille(16) ; qui ne se séparait jamais de son pot de vin, qu'on recourût à la force ou à la persuasion(17) ; qui avait reporté tout son zèle et tous ses soins et toute sa science sur la boisson(18) ; qui finissait par sombrer dans l'ivresse la plus profonde, rentrant chez lui en chancelant et en trépignant, incapable de voir les obstacles et se heurtant à l'étal d'un boucher(19) ; qui aurait rendu des points à n'importe qui en ce bas monde, commençant ses beuveries dès les premières

(14) - A. Longnon, loc. cit.

(15) - V.1247-1248 : Luy qui buvoit du meilleur et plus chier - Et ne deust il avoir vaillant ung pigne. Cf. Sermon joyeux de bien boire, éd. Viollet le Duc, Ancien théâtre françois, t. II, p.6 : ... Là où dict monseigneur saint Pou - Qu'on doibt boire jusques au clou - Tandis qu'on a denier ne maille - Et puis après vaille que vaille, - Dominus, providebis nos.

(16) - V.1249 : Certes, sur tous, c'estoit ung bon archier.

(17) - V.1250 : On ne luy sceut pot des mains arrachier.

(18) - V.1251 : De bien boire ne fut oncques fetart (= paresseux)

(19) - V.1254-1257 : Comme homme beu qui chancelle et trepigne - L'ay veu souvent, quand il s'alloit couchier, - Et une fois il se feist une bigne(contusion, selon Burger) - Bien m'en souvient, a l'estal d'ung bouchier.

heures et les prolongeant tard dans la nuit(20); qui, la bouche sèche au point d'être incapable de cracher jusqu'à terre, poussait toujours son cri de guerre, sans appel au secours, sans jamais éteindre sa soif(21) ; qui, en un mot, ne vivait plus que par et pour le vin ?

Pour emporter l'adhésion de ses lecteurs, Villon se présente comme un témoin oculaire qui s'appuie sur des expériences multiples (L'ay veu souvent), et dont la mémoire est fidèle au point de pouvoir donner des détails très précis qui authentifient son récit : Bien m'en souvient, a l'estal d'ung bouchier.

Toutes ces notations sont liées, accentuées, soulignées par la répétition du verbe boire et de mots plaisants appartenant à la même famille sémantique (archier, pyon, pot, estanchier sa seuf...) que renforcent et multiplient des adjectifs (meilleur, plus chier, bon) et des adverbes (bien, tost et tart, tousjours, oncq) ; par la phrase déhanchée de la troisième strophe(22) et son rythme qui, par ses coupes régulières (4 + 6), restitue la démarche hésitante du poivrot(23) ; par une vision totale en quelque sorte de la vie de l'ivrogne, au moment où il sacrifie à Bacchus et lorsqu'il rentre chez lui, dans sa vie de tous les jours et dans une scène bien précise, avec ses gestes, sa démarche et ses cris ; par des liens subtils qui unissent chaque strophe à la suivante : au vers 1246, le double sens de ligne rappelle le peschier du vers 1243, meilleur que le perchier de l'édition Longnon-Foulet et des manuscrits A, I et F (24) ; le verbe empeschier au vers 1252 annonce les obstacles que l'ivrogne rencontre dans sa marche saccadée et zigzaguant ; enfin, le verbe huchier (v.1260) a son correspondant dans l'envoi, au vers 1262 : Tousjours crioit : Haro ! la gorge m'art.

Nous n'en finirions pas d'énumérer les mérites de cette ballade. On pourrait démontrer, à partir de ce texte, que Villon est bien un magicien du mouvement, plutôt que de la couleur ; mais F. Desonay l'a bien fait, et nous renvoyons à ses analyses(25) . Mais que l'on considère comment chaque strophe est éclairée par une image, souvent cocasse. Dans la première strophe, voici, reprise à l'Evangile, celle des pêcheurs(v.1244) ; dans la seconde, c'est la vision magnifique de l'ivrogne soudé à son pot ; dans la troisième, le voilà qui trébuche, chancelle, se heurte à l'étal d'un boucher ; enfin, dans l'envoi, sa gorge demeure irrémédiablement sèche.

(20) - V.1258-1259 : Brief, on n'eust sceu en ce monde serchier -
Meilleur pyon pour boire tost et tart.

(21) - V.1262-1263

(22) - V.1254-1257

(23) - Lire, à ce sujet, les remarques fort bien venues de F. Desonay, Villon, p.176 : "... Villon... a réussi ce tour de force de nous donner, en quatre décasyllabes les plus asymétriques du monde, l'impression du pochard qui, de gauche à droite et d'avant en arrière, sur la terre qui l'abandonne, titube."

(24) - Sur ce point, voir A.Burger, op.cit., p.24. Ligne, c'est à la fois la lignée et la ligne du pêcheur.

(25) - Loc.cit.

De plus, tout au long, court, implicite, une comparaison; Cotart devient un vaillant soldat au service du Vin. Il est certain que les mots d'archier et de pyon désignaient alors les francs buveurs. Témoin, un peu plus tard, une chanson de Jean Molinet, publiée dans le Parnasse satyrique(26) :

Au roy de la pye (27)
Doint Dieu la copie
De bons champions
Affin qu'il pappie
Vin cler que rouppie
Par grans sapions.
Archiers et pions,
Fors que Scipions,
Portans nouveaux gouges,
Ruez sur le fons
Des tomeaux parfons
Vins frians et rouges ...

Mais Villon a restitué aux mots leur valeur première, et confondu le pion (de pier, boire) avec le pion, le fantassin. Dès qu'est écrit le mot archier, nous voici jetés dans un monde burlesque, mi-chevaleresque, mi-guerrier. Après la religion du Vin, la chevalerie(27a). Soldat d'élite, Cotart combat au premier rang(v.1249); son pot de vin, c'est son étendard qu'il défend contre tout le monde, manifestant son courage et son endurance, devenant une sorte de géant Atlas qui retrouve des forces nouvelles au contact de son pot. Le premier au combat, le dernier à faire retraite(v.1251). D'où un appel aux nobles seigneurs, les meilleurs juges en la matière. Et voici maintenant le retour du guerrier, épuisé par son long combat. Comme un fantassin harassé, il marche lourdement et lentement, il trébuche, il se blesse. Ni la longueur de la journée, ni sa fatigue n'ont pu venir à bout de lui. Il a la gorge sèche. C'est pourquoi il pousse son cri de guerre, il appelle des renforts, il provoque de nouveaux ennemis, c'est-à-dire de nouvelles bouteilles, ou plutôt d'autres pots.

(26) - N° LXXXVII, p.169

(27) - Cf. les mots pier, boire, pioter, et l'expression croquer la pie. Sur cela, on consultera O.Bloch et W.v. Warthourg, Dictionnaire étymologique de la langue française, sous le mot piot ; P.Guiraud, Les locutions françaises, p.102. Voir le Sermon joyeux de bien boire, Ancien théâtre françois, éd.Violet-le-Duc, t.II, p.8 : Mais où a-t-il si bien pyé ? - Il a tant beu qu'il ne voit goutte...; p.6 : Or est-il le plus franc pyon - Qui soit point d'icy en Bourguigne.

(27a)- Idée voisine dans le Sermon joyeux..., éd.cit.,II, p. 15 :
Quand j'ay vin à mon appetit, / Je m'y porte aussi vaillant /
Que fist Olivier et Rollant / En bataille qu'ilz firent onques...

Peu à peu, le personnage prend des proportions épiques. Il recule les limites du temps(1259) ; il recule les limites de l'espace, puisqu'il arrive aux portes du paradis des buveurs. Dans l'envoi, en quelques mots, nous avons une sorte de dépassement mythique, un résumé de cette existence exemplaire, un passé, un présent et un avenir placés tout entiers sous le signe du Vin, voués au culte du Vin. En effet, il avait beaucoup bu, mais, malgré ses efforts, il avait la bouche sèche : il continuait à boire, demandant qu'on ne cessât de lui remplir sa chope, avec, à l'arrière-plan, l'image de la ville qui brûle(27b) et qu'il faut arroser d'eau ; et il le fit sans fin, car il eût mis à sec tous les tonneaux de la création avant qu'il ne pût sa seuf estanchier. Après avoir triomphé des hommes - sur tous, c'estoit ung bon archier ; et il eût été impossible de découvrir un meilleur pyon - il triompha du vin lui-même.

La bonne humeur qui imprègne ces vingt-huit vers dissimule les intentions du poète, d'autant plus aisément qu'il a procédé très habilement(28), surtout dans la première strophe, où il place Cotart sous le haut patronage de Noé, de Loth et de l'Archetriclin, prenant le contrepied des prédicateurs qui utilisaient les mêmes exemples (ou plutôt les deux premiers) pour dénoncer les méfaits du vin.

Habileté d'abord, en excusant, par avance, Cotart: ce n'est pas lui qui a découvert le premier l'usage et l'abus du vin ; des personnages illustres l'ont précédé sur cette voie semée d'embûches; et, si l'on compare son cas à celui de Loth, on peut affirmer qu'il a commis des fautes moins graves.

Habileté ensuite, en présentant sous un jour favorable, par omission ou atténuation, les actes de Noé et de Loth. De celui-là, il nous dit qu'il a planté la vigne, mais non pas qu'il s'enivra et se dénuda à l'intérieur de sa tente, comme il est écrit dans la Genèse (29). Quant à Loth, il but ou rochier. Quel bel euphémisme, quand on sait que l'ivresse le plongea dans une totale inconscience. Qu'on lise

-
- (27b)- C'était une locution usée. Voir Sermon joyeux, p.17 : le vez-vous, cest homme de bien ? / Aussi tost qu'il a ung lyard, / Par ma foy, la gorge luy ard / Qu'il ne le porte au tavernier.
- (28) - Voir, par exemple, l'euphémisme de l'expression comme homme beu (v.1254).
- (29) - Bible de Jérusalem, Genèse, IX, 20-23 (Club français du livre, t. I, p.22) : "Noé, le cultivateur, commença de planter la vigne. Ayant bu du vin, il fut enivré et se dénuda à l'intérieur de sa tente. Cham, père de Canaan, vit la nudité de son père et avertit ses deux frères au-dehors. Mais Sem et Japhet prirent le manteau, le mirent tous deux sur leurs épaules et, marchant à reculons, couvrirent la nudité de leur père ; leurs visages étaient tournés en arrière et ils ne virent pas la nudité de leur père".

encore sur ce point la Genèse(30). De plus, employant le verbe approu-
chier, Villon masque un peu la réalité de l'acte ; ajoutons toutefois
que ce mot était employé pour les animaux(30a). Enfin, de nouveau, nous
avons une victime de l'Amour, en sorte que la responsabilité de Loth
est atténuée. Le poète n'a pas reproduit l'explication de la Bible,
qui lui a peut-être paru invraisemblable.

Habileté en troisième lieu, en joignant à ces deux pionniers,
quelque peu suspects, l'Archetriclin des noces de Cana qui, au moyen
âge, apparaît sous les traits du maître du repas, ou de l'époux, ou
même d'un saint(31). Loin de commettre un acte répréhensible, ce der-
nier, sans connaître le miracle, sut, par le seul usage de ses papil-
les gustatives, reconnaître, parmi tous les vins humains, un vin di-
vin dans tous les sens du terme, et lui accorder la première place
(32). Pour Villon, le vrai miracle de Cana, c'est peut-être cela : sa-
voir discerner le meilleur vin. De toute façon, il reste que le
Christ, par son premier miracle, a glorifié le vin.

-
- (30) - Ibidem, XIX, 30-36 (éd.cit., t.I, p.44-45) : Loth " s'installa
dans une grotte, lui et ses deux filles. L'aînée dit à la ca-
dette : "Notre père est âgé et il n'y a pas d'homme dans le
pays pour s'unir à nous à la manière de tout le monde. Viens,
faisons boire notre vin à notre père et couchons avec lui; ain-
si de notre père nous susciterons une descendance". Elles fi-
rent boire, cette nuit-là, du vin à leur père, et l'aînée vint
s'étendre près de son père, qui n'eut conscience ni de son
coucher ni de son lever. Le lendemain, l'aînée dit à la cadet-
te : "Hier, j'ai couché avec mon père ; faisons-lui boire du
vin encore cette nuit, et va coucher avec lui; ainsi de notre
père nous susciterons une descendance". Elles firent boire du
vin à leur père encore, cette nuit-là, et la cadette alla s'é-
tendre auprès de lui, qui n'eut conscience ni de son coucher
ni de son lever. Les deux filles de Loth devinrent enceintes
de leur père".
- (30a)- Melle Macabies pense que ce terme a pu être suggéré par le
texte de la Vulgate : ... ingredi ad nos ...
- (31) - Voir des exemples dans I.Siciliano, op.cit., p.33, n.3. Cf. Ser-
mon joyeux pour bien boyre, p.17 : Vous sçavés que nostre sei-
gneur / A dit qu'on boyve du meilleur ;/ Aussi, quant le vin
fut failly / Aux nopces de Archedeclin,/ Ne mua-il pas l'eau
en vin ?
- (32) - Evangile selon saint Jean, II, 6-11 (éd.cit., t.III, p.3344): "Il
y avait là six jarres de pierre, destinées aux rites de puri-
fication des Juifs ; elles contenaient chacune deux ou trois
mesures. Jésus dit aux servants : "Remplissez d'eau ces jarres!"
Ils les remplirent jusqu'au bord. "Puisse maintenant, dit-il,
et portez-en au maître du repas". Ils lui en portèrent. Le maî-
tre du repas goûta l'eau changée en vin ; comme il en ignorait
la provenance, tandis que les servants la connaissaient, eux
qui avaient puisé l'eau, le maître du repas appelle le marié
et lui dit : "Tout le monde sert d'abord le bon vin et, quand
les gens sont gais, le moins bon. Toi, tu as gardé le bon vin
jusqu'à maintenant!" Tel fut le premier des signes de Jésus. Il
l'accomplit à Cana de Galilée".

Mais, quels que soient les silences et les demi-silences du poète, tout le monde au moyen âge savait que Noé, sous l'empire de l'alcool, s'était livré à des gestes incongrus, et que Loth avait eu des relations charnelles avec ses deux filles. Dès lors, il n'était pas flatteur pour la mémoire de l'honorable procureur de l'associer à de tels prédécesseurs, et peut-être de suggérer, par ce moyen, qu'on pouvait lui reprocher des manifestations intempestives, voire des actes que réprouvent la morale et la religion. Eût-ce été étonnant, si l'on considère que ce suppôt de Bacchus avait su l'emporter sur tous les francs buveurs de cette terre, prenant le pas sur Noé et Loth, buveurs et ivres par accident, alors que, pour Cotart, l'ivrognerie était une seconde nature, et que son moi s'était confondu avec cette passion pour le vin ?

Si l'on admet notre explication, on s'interrogera sur la signification de l'adjectif bon que le refrain ramène par quatre fois. Il peut, comme on l'a dit, exprimer la sympathie du poète, ou, comme nous le pensons, masquer ses intentions réelles. Ou bien, jouant à l'avocat qui plaide la cause du bien-buvant (et là les rôles sont renversés), Villon emploie cet adjectif, entre autres arguments, pour amener les trois experts, les trois juges (qui sont trois comme les juges des Enfers, Rhadamante, Minos et Éaque), à accueillir Cotart. Mais n'aurions-nous pas ici un emploi antiphrastique, Cotart ayant nui à Villon ?

Ainsi donc, sous couleur de plaider la cause du défunt, notre auteur aurait en fait terni sa réputation, tout comme le procureur Cotart l'avait desservi dans le procès qui l'opposait à Denise-Catherine.

Mais, au juste, de quand date cette ballade ? Pour Italo Siciliano, elle aurait été composée peu après la mort de Cotart (9 janvier 1461) ; et, pour l'introduire dans le Testament, le poète aurait écrit le huitain CXXV. Rien ne vient prouver cette affirmation. Car pourquoi serait-il impossible de soutenir que Villon a conçu cette prière au moment même où il composait ou assemblait son oeuvre maîtresse ? Tout au plus peut-on prétendre qu'il l'avait écrite, ou même qu'il en avait l'idée, quand il mit au point les plaisanteries du huitain V que nous avons signalées. De fait, pourra-t-on demander à I. Siciliano, où se trouvait Villon, lorsque mourut Cotart ? Sans doute loin de Paris ; rappelons-nous qu'il passa tout l'été 1461 dans la geôle de Meung-sur-Loire. Dans ces conditions il est probable qu'il n'a appris le décès qu'à son retour dans la capitale, et que, dans un moment d'inspiration, il a prononcé, sur le mode burlesque, l'oraison funèbre du procureur.

Bien entendu, en ce domaine comme dans d'autres, Villon a eu de lointains prédécesseurs. En particulier dans la poésie latine médiévale d'inspiration goliardique, qui a chanté la gloire des précieux biberons. F. Lecoy (Romania, t. LXXX, 1959, p. 498) a rapproché avec raison la première strophe de notre ballade d'une strophe de la Confessio Goliae :

"Meum est propositum in taberna mori,
Ut sint vina proxima morientis ori.
Tunc cantabunt laetius angelerum chori :
"Deus sit propitius huic potatori".

VII - VILLON et le JEUNE MERLE -

Explication du huitain CXXVI du Testament.

Item, vueil que le jeune Merle(1)	1266
Desormais gouverne mon change	
Car de changier envys ^x me mesle,	■ à contrecœur
Pourveu que tousjours baille en change,	1269
Soit a privé, soit a estrange,	✕ étranger
Pour trois escus six brettes ^x targes,	✕ bretonnes
Pour deux angelotz ung grant ange :	
Car amans doivent estre larges.	1273

Voici, avec le jeune Merle, un nouveau groupe de légataires. Merle apparaît pour la première fois, tandis que les trois povres orphelins ont déjà été attaqués dans le Lais.

Dès le premier vers, un problème se pose à nous : que signifie exactement l'adjectif jeune ? Deux possibilités se présentent, qu'a bien évoquées P.Champion(2). Ou bien nous avons une expression à prendre dans son sens propre, et il s'agirait de Merle le Jeune par opposition à son père ; la leçon du manuscrit A nous invite à conclure en ce sens, qui donne : Germain de Merle. Cette hypothèse, que préfère P.Champion, est défendable : Germain de Merle était déjà changeur sur le Pont en 1457, et le vers 1273 pourrait nous amener à penser que le légataire était encore d'âge à aimer. Ou bien il convient d'interpréter l'adjectif de manière antiphrastique : jeune serait l'équivalent de vieux, et il s'agirait alors du père, Jean de Merle, très puissant financier, qui mourut en janvier 1462. Si l'on adopte cette seconde hypothèse, le passage serait d'une cruauté singulière, puisqu'il viserait un homme qui allait mourir (ou qui était mourant, ou peut-être déjà mort), et qui ne pourrait d'aucune manière gouverner le change de Villon. Cette interprétation n'a rien d'absurde, si l'on se rappelle que les vers 1860-61 font sans doute allusion à des cas de ce genre(3).

En vérité, nous croyons que Villon a eu conscience de cette ambiguïté, et qu'il lui a plu de la conserver, permettant à chacun de ses lecteurs de comprendre le huitain à son gré, et à lui-même d'échapper à une critique de cruauté insolente, car s'agissant du fils, le passage est beaucoup moins méchant.

-
- (1) - A noter la rime Merle : mesle. Le R et le S implorifs ne se prononçaient plus.
 - (2) - François Villon, t.II, p.343-4. Cf. aussi A.Longnon, Etude biographique..., p.117.
 - (3) - V.1860-1 : "Et s'aucun, dont n'ay congnoissance, Estoit allé de mort à vie...".

Passage, d'ailleurs, intéressant à divers titres, et dont l'interprétation est malaisée.

Véritable Protée, le poète poursuit ses métamorphoses, et s'affuble d'un nouveau masque. Après avoir été le chevalier qui lègue son bran et ses montures, après avoir été l'amant martyr qui se rebelle et le Poitevin qui jargonne, le voici maintenant changeur, banquier, ou riche au point d'avoir besoin d'un banquier qui s'occupe de ses transactions financières. Idée assez cocasse, quand on se souvient que Villon n'a cessé de gémir sur sa pauvreté. Ce sera donc de nouveau un don parfaitement inexistant ; mais, continuant à jouer et soucieux d'accréditer son affirmation, le facétieux testateur se livre à des plaisanteries délicates à comprendre sur les pièces de monnaie, cependant qu'il feint d'être lassé et importuné par ce métier (v.1268).

Mais ce vers 1268 est aussi un aveu de l'homme et du poète qui de changier envys se mesle(nt). Villon, de retour à Paris après une longue absence, a de la peine à changer soit d'existence et de comportement pour rentrer dans la voie commune des gens honnêtes, soit aussi (et plutôt) de manière poétique : il a du plaisir à retrouver la veine de sa jeunesse, la verve du Lais, à donner à droite et à gauche des coups de griffe, à se moquer des puissants et des riches.

Parmi les plaisanteries de ce huitain, certaines sont transparentes, faciles à discerner et à expliquer. Ainsi celles que nous avons aux vers 1266 (Merle est vieux), 1267 (Villon est un misérable qui n'a ni croix ni pile) et 1273 (il s'agit d'un vieillard fort éloigné par l'âge des plaisirs amoureux et, de surcroît, d'une avarice notoire).

Mais ensuite nous rencontrons quelques difficultés. Par bonheur, nous sommes aidés d'abord par un article de R.Harden(4) qui nous fournit de précieux renseignements sur les monnaies du XVème siècle et leur utilisation littéraire à des fins plaisantes; ensuite, par une pièce du Parnasse satyrique de M.Schwob(5) où l'on peut lire toute une série de jeux de mots sur les pièces du temps, et en particulier sur plusieurs qui apparaissent dans notre huitain :

- v.18 :... Et l'angelot (tu l'as) au sac du fromaigier...
- v.27 :... Targes, escus sont chieulx les fourbisseurs...;

(4) - Speculum, t.XXXIII, 1958, p.345-350: François Villon and his monetary bequests.

(5) - N° LXXVII, p.155.

enfin, par Villon lui-même qui ailleurs(6) équivoque sur les mots écus et targes.

Au départ, il est donc permis de penser que les mots écu et targe peuvent avoir une triple signification : militaire, monétaire et grivoise(7) ; que les mots ange et angelots permettent autant de plaisanteries, l'angelot étant à la fois un petit ange, un fromage(8) et une pièce de monnaie.

Mais, pour comprendre le sens et le sel de ces facéties qui jouent sur les trois sens des termes, il faut surtout connaître la valeur exacte des monnaies en question. Ainsi serons-nous à même de déceler l'intention critique de l'auteur.

L'écu à la couronne, en or, dont la fabrication avait été ordonnée le 12 juillet 1436, était une monnaie forte, équivalant à 25 sous tournois, et par conséquent à 300 deniers.

La brette targe désigne le blanc à la targe, qui portait au revers l'image d'un bouclier. C'était une monnaie féodale en argent de moindre valeur, puisque la targe équivalait à dix deniers.

L'angelot était une monnaie anglaise, représentant un ange qui portait les écus, d'un côté, de France, de l'autre, d'Angleterre. Elle valait les deux tiers du salut. Elle avait été retirée de la circulation en 1436, ainsi que le salut, le noble, le demi-noble, le quart de noble.

L'ange, enfin, était une monnaie qui n'était ni française, ni valable. Elle était même illégale, parce que féodale : elle avait été mise en circulation par Guillaume IV de Hainaut, il y avait plus de soixante ans.

Muni de ces renseignements que nous devons pour l'essentiel à R.Harden, nous pouvons interpréter le huitain qui décrit l'avarice retorse et dissimulée de Merle, nous suggérant que c'est son comportement habituel par l'adverbe tousjours du vers 1269 et par la parenthèse du vers 1270 : il agit ainsi aussi bien avec les clients français qu'avec les étrangers(9). Mais il y a sans doute une équivoque sur le mot privé. Opposé à estrange(9a), il signifie concitoyen, témoin ce passage d'un général établissement de saint Louis rapporté par Joinville(10) :

(6) - Voir les vers 917 et 1287

(7) - Voir notre étude sur Les amours de Villon

(8) - Fabriqué en Normandie, et portant, dit Littré, la figure de la monnaie nommée angelot.

(9) - C'est une manière d'annoncer et d'introduire les plaisanteries sur les monnaies, l'une française, les autres provinciales ou étrangère.

(9a)- Sur ce mot, consulter G.Gougenheim, Les mots français dans l'histoire et dans la vie, Paris, Picard, 1966, t.II, p.73-76.

(10)- Ed.Natalis de Wailly, Paris, Hachette, 11ème éd., p.293, § 694.

Nous Loos... établissons que tuit nostre baillif, viconte, prevost, majeur et tuit autre... facent serement que tant comme il soient en offices ou en baillies, il feront droit à chascun, sans excepcion de persones, aussi aus povres comme aus riches, et a l'es-trange comme au privé...

Mais privé a très souvent le sens de familier, intime, comme le montre, entre beaucoup d'autres, cette phrase de Comynnes(11) :

"Quant j'euz couché une nuyt à Amboyse, allay devers ce roy nouveau (Louis XII) de qui j'avoye aussi esté privé que nulle aul-tre personne, et pour luy avoye esté en tous mes troubles et per-tes..."

Autrement dit, Merle est avare à l'égard de ses amis et in-times aussi bien que des gens qui ne lui sont rien du tout.

Qu'on juge maintenant son comportement sur pièces, c'est-à-dire à partir des deux vers 1271 et 1272 :

1°) - Il donnera six targes bretonnes contre trois écus. Au premier abord, ce change peut sembler une bonne affaire pour le client, puisque contre trois unités, pièces de monnaie ou boucliers, il en recevra six. Mais, en réalité, il sera outrageusement volé, attendu que les 3 écus qu'il donnera représentent la somme de 900 deniers, alors que les 6 targes bretonnes qui lui seront remises ne valent que 60 deniers.

2°) - Il donnera un grand ange contre deux angelots. En appa-rence, l'affaire ne sera pas mauvaise : une grosse pièce peut bien en valoir deux petites, un ange de taille adulte, quelque saint Mi-chel ou saint Gabriel, n'est certes pas inférieur à deux angelots. Mais si l'on considère que le grand ange est une monnaie décriée, illégale, disparue, on s'apercevra vite que le client a conclu un marché de dupe, puisqu'au mieux il ne pourra rien faire de cette pièce. Au contraire, le banquier gagnera sur tous les tableaux. Ou bien les deux angelots sont des fromages, et il les aura payés avec de la monnaie qui n'a plus cours ; ou bien ce sont deux pièces d'or, et il semblera rendre un grand service à son client en acceptant une monnaie décriée, mais ce sera pour lui donner en échange une monnaie encore plus mauvaise. Et derrière l'adjectif grand, on croit retrouver la voix cauteleuse et trompeuse de ce changeur sans scru-pule.

(11) - Mémoires, éd. Calmette, Paris, Champion, Classiques de l'his-toire de France au moyen âge, 1925, t. III, p. 314.

Bref, Merle a beau envelopper ses tractations de propos flatteurs et aimables, il a beau feindre d'être l'ami de ses clients et d'être généreux, il les vole de façon éhontée.

Le vers 1273 n'est pas sans intérêt non plus. S'appliquant au vieux Merle, il est cocasse et méchant, étant donné l'incompatibilité qui ne peut manquer d'exister entre, d'un côté, l'amour et son cortège de folles générosités, et, de l'autre, à la fois, le grand âge et l'avarice du banquier. Mais amans a sans doute aussi un sens plus large, et le vers reproduit peut-être une affirmation de Merle qui cherche à endormir la vigilance du client.

Notons pour finir qu'ici encore, Villon, à des fins satiriques, a raffiné et perfectionné un legs qui apparaissait dans le Testament par esbatement d'E.Deschamps. Celui-ci donnait aux pauvres contre un franc une somme de 16 sous parisis. Merle, lui, feindra de perdre au change pour duper ses victimes.

Donc, critique sévère et méchante, de Jean de Merle, dont Villon peut toujours se défendre, car le sens apparent du passage le concerne personnellement : il demande à Jean de Merle de s'occuper de ses tractations financières de manière à ce que lui, poète désargenté s'enrichisse. Il lui indique la recette pour réaliser les plus gros bénéfices. Et c'est bien nécessaire, car, amant généreux, il aura beaucoup de dépenses. Remarquons alors que Villon n'est plus un moribond qui dicte ses dernières volontés, et qu'il a oublié sa déclaration de guerre à l'amour.

(12) - "Et s'ay laissié une donnée A chascun povre qui vendra ; S'il a un franc, on lui rendra .XVI. soulx de bons parisis;Et s'ay laissié en Cambresis le Nuef Chastel, bonne fortresce,Et aussi j'ay laissié Gonnesse Au lieu ou elle souloit estre".

VIII - JEAN de LA GARDE - (Explication du huitain CXXXVII) -

Le huitain CXXXVII du Testament n'offre pas de difficultés majeures. Depuis longtemps, les allusions et plaisanteries en ont été expliquées, et de manière satisfaisante. Notre propos est d'attirer l'attention sur quelques points qui ne remettent pas en question l'interprétation de ce passage.

I - Tout d'abord, réglons un menu problème de ponctuation ; mais, s'agissant de Villon, rien n'est indifférent. Il nous semble que l'édition d'A.Longnon et L.Foulet ne laisse pas nettement apparaître, dans la seconde moitié du huitain, le mouvement de la pensée du poète qui, après une parenthèse de deux vers (1357-8) et en réponse à la question du vers 1356, s'interroge de nouveau : laisserai-je à Jean de La Garde, en lieu et place du Mortier d'Or donné autrefois, le Barillet, taverne située près du Grand Châtelet et signalée par une petit tonneau ? Il s'apprête à répondre oui, car il serait charitable d'offrir au légataire de quoi noyer dans le vin ses chagrins, ou de quoi satisfaire une puissante inclination. Mais, à ce moment précis, il se ravise. Et il songe tout à coup qu'il est plus normal de léguer cette taverne à Pierre Genevoys pour deux sortes de raisons. D'abord, étant plus ancien, il peut alléguer en sa faveur une sorte de droit d'aînesse ; et, pour le poète, cette solution sera plus avantageuse, car il y a de fortes chances qu'il n'ait pas à donner une suite à son legs, eu égard à la situation du légataire qui, s'il s'agit de Pierre Genevoys (et non d'Etienne), mourut le 30 avril 1460. Ensuite, le Barillet conviendrait mieux à ce dernier, étant donné son amour du vin, comme en témoigne la couleur éclatante de son nez : Et a plus beau nez pour y boire. C'est pourquoi nous proposons de ponctuer ainsi :

Item, a Thibault de la Garde...	1354
Thibault ? Je mens : il a nom Jehan... (1)	
Que luy donray je que ne perde ?	
(Assez j'ay perdu tout cest an ; (2)	1357
Dieu y vueille pourveoir, amen !)(3)	
<u>Le Barillet</u> ? Par m'ame, voire,	
Genevoys est plus ancïen (4)	
Et plus beau nez apour y boire (5).	1361.

-
- (1) - Bien voir que Jehan est monosyllabique
 - (2) - Nous avons adopté le texte de C : le pronom sujet est exprimé
 - (3) - Faire attention à la prononciation de ce mot latin, étant donné les rimes : Jehan - an - amen - ancïen - (Consulter P.Fouché, Phonétique historique du français, t.II, les voyelles, p.380-1).
 - (4) - Le mot ancïen comporte trois syllabes.
 - (5) - Ici encore, c'est le texte de C, le complément d'objet direct précède le verbe.

II - En second lieu, des deux légataires qui se disputent le même don dans l'esprit malicieux du poète qui fait ainsi d'une pierre deux coups puisqu'on pourra soupçonner les deux individus de s'adonner à la boisson, l'un Jean de La Garde, apparaît déjà dans le Lais.

C'était un homme puissant et riche, bien apparenté, à la tête d'une fortune considérable et d'un commerce aussi actif qu'étendu (6). Comme il était, dès 1450, l'un des maîtres jurés épiciers de Paris, et qu'en 1453, il était qualifié de varlet de chambre et espicier de la royne, Villon lui légua des objets qui rappelaient sa profession :

Item, laisse le Mortier d'Or
A Jehan, l'espicier, de la Garde,
Une potence de Saint Mor,
Pour faire ung broyer a moustarde. (v.260).

C'est-à-dire, par l'entremise d'une enseigne, un vase à parois épaisses dans lequel on écrasait diverses substances pour l'usage de la chimie ou de la pharmacie, ou, dans le cas qui nous intéresse, de la cuisine(7), et un pilon, complément nécessaire pour mener à bien cette opération. Il y avait sans aucun doute quelque malice à faire de cet homme riche un modeste épicier de quartier qui lui-même, humblement, broyait la moutarde au fur et à mesure que les clients se présentaient. C'est peut-être aussi un moyen de le rappeler à la modestie, à un moment où, oublieux de ses origines, il singeait la noblesse.

Mais l'un et l'autre de ces deux legs prêtent, en outre, à des allusions malicieuses. La potence de saint Maur désignait une béquille, sans compter qu'on appelait la goutte le mal saint Mor. Voici deux vers d'E.Deschamps, qui se moque cruellement d'un mendiant infirme. A un cul-de-jatte, il offre le double réconfort de ne pas payer de droit de chaucie, sorte d'impôt levé pour l'entretien et la réparation des chemins et des routes, et de ne pas être atteint un jour ou l'autre de cette maladie assez répandue alors, la goutte :

Tu ne dois donc point de chaucie,
Saint Mor ne te fera fremir.

(6) - Voir la notice de P.Champion, François Villon..., t.II, p.371-373.

(7) - Consulter le Littré, au mot mortier.

A un aveugle, le même Deschamps avait répondu :

Va t'en sanz chandoille couchier :
D'ardoir ton lit es hors de doubte (8).

Notre poète donc souhaite à Jean de La Garde, trop bien nourri et gourmand, de finir ses jours accablé par la goutte et d'avoir besoin d'une béquille pour se déplacer.

De surcroît, le mortier et le pilon revenaient fréquemment comme organes complémentaires dans la poésie érotique et licencieuse du moyen âge. Le fait que soient légués à J. de La Garde le Mortier d'Or et une potence de Saint Mor indiquait et que sa femme lui refusait ses faveurs, ou les prodiguait à d'autres, et que lui-même était plutôt diminué physiquement.

C'est ce que Villon précise dans le Testament, en jouant sur le prénom du légataire, qui peut s'appeler Thibaud aussi bien que Jean, saint Thibaud (comme saint Arnoul) étant le patron des maris trompés que désignait aussi le nom de Jehan qui était devenu, avec cette signification, une sorte de nom commun. Qu'on lise sur ce point le Littré. Jean, c'est celui à qui sa femme fait porter des cornes : "On l'a fait Jean sans lui demander son avis". Sous cette forme, ou muni d'un suffixe (Jeannin, Jeannot), ce prénom désignait un niais qui se laissait facilement duper par tout le monde, et en particulier par sa femme. En témoignent ces vers d'un poète anonyme que cite Littré :

Ci-gît maître Antoine Guillin
Qui de trois femmes fut Jeannin ;
Et si la mort ne l'eût grippé,
Sans cesse Jeannin eût été.

Pour finir, cette définition d'Henri Estienne : "Quand on dit un bon jannain, que le vulgaire prononce genin, cela s'entend proprement d'un pitaut qui prend bien en patience que sa femme lui fasse porter des cornes"(9). Ici encore, il se peut que Villon, sensible au double sens du prénom Jean, ait prêté gratuitement à son légataire des infortunes conjugales imaginaires, désireux de discréditer le mari aussi bien que la femme, de jeter la discorde dans leur ménage pour se venger d'eux.

Plaisanterie, on le voit, renouvelée dans la forme, et plus fine : le poète s'éloigne maintenant des allusions trop directes.

(8) - Oeuvres complètes, éd.citée, t.VI, ballade 1230 ; cf. encore, ibidem, t.VII, ballade 1300.

(9) - Apologie pour Hérodoté, citée par Littré, sous la rubrique Jeannin.

Ce qui ne l'empêche pas d'être plus méchant. Qu'on considère son legs. Il songe à donner à Jean de La Garde le Barillet pour qu'il puisse oublier dans le vin ses mésaventures. Mais, en réalité, il y renonce, au profit de Genevoys. Le malheureux mari restera en tête à tête avec sa honte et son chagrin.

En revanche, Pierre Genevoys était absent du Lais. Ce qui peut sembler étonnant de prime abord. En effet, à partir de 1434, il avait défendu, comme procureur au Châtelet, les droits de Notre-Dame(10). Puis, en 1446 (et plus tard en 1457), il avait été le procureur de la communauté de Saint-Benoît-le-Bétourné. Pourquoi ne parler de lui que dans le Testament, autrement dit en 1461-1462? Et pourquoi parler de lui alors? Il semble que nous tenions là une preuve supplémentaire du fait que nous avons signalé ailleurs : Villon cherche à plaire aux membres de Saint-Benoît dont il essaie de se concilier, de nouveau, les faveurs et la protection, malgré son passé chargé et trouble, et qui reprochaient sans doute à Pierre Genevoys d'avoir mal défendu leurs intérêts, d'avoir négligé de les bien servir pour avoir conservé des relations amicales avec leurs ennemis de Notre-Dame ou par un amour trop vif de la bouteille(11).

III - En troisième lieu, dans le vers 1356, le poète nous donne la clé (en était-il besoin?) qui explique nombre de plaisanteries sur les dons qu'il fait dans le Lais ou le Testament: il distribue des legs qui ne lui coûtent rien, sans se dépouiller lui-même. Autrement dit, il donne des biens inexistants, ou que les légataires possèdent déjà, comme c'était d'ailleurs le cas pour le mortier et le pilon de Jean de la Garde.

IV - Enfin, au milieu de ces éclats de rire, de ces plaisanteries à la fois traditionnelles et méchantes, s'insinue un aveu qu'il convient de regarder de près. De nouveau, la parenthèse d'un huitain se révèle extrêmement importante, pour nous faire connaître le coeur et l'esprit du povre François. Il faut peser chacun des mots. Assez est-il à prendre dans son acception moderne, ou plutôt faut-il lui conserver sa valeur de beaucoup? Mais surtout la précision tout cest an est curieuse. Elle renvoie à l'année qui

(10) - P.Champion, op.cit., t.II,p.336 ; Marcel Schwob, François Villon, rédactions et notes, p.8; A.Longnon, Etude biographique sur François Villon, p.107. A remarquer dans le texte imprimé en 1489 que le nom de Genevoys est remplacé par celui d'Angenoulx, légiste qui, en 1461, fut admis à prêter serment en qualité de conseiller-lai en la cour de Parlement (Longnon, ibidem, note 2). A qui attribuer cette substitution? A Villon lui-même, ou à l'éditeur? Pourquoi? Peut-être parce que Genevoys était mort au moment de la composition de l'oeuvre.

(11) - Sur le sens de beau nez au vers 1361, il est possible d'hésiter. A.Longnon estime que Genevoys "se distinguait par la longueur de son nez" (ibidem). Nous y voyons une allusion à sa couleur qui dénonce le franc buveur : qu'on pense aux yeux rouges de Jean Laurens.

précéda la composition du Testament, à 1461, qui est celle de la détention de Meung-sur-Loire. Mais celle-ci, aux dires du poète lui-même, n'a duré que tout ung esté(v.14). Par conséquent, l'expression recouvre plus que la dure captivité, que ce soient les événements qui ont précédé et entraîné celle-ci, ou d'autres encore, une mésaventure à la cour d'Orléans, ou des déconvenues et un mauvais accueil à son retour dans la région parisienne. Il demeure que 1461 est pour lui l'année terrible, qui l'a marqué profondément et qui, pense-t-il, a scellé son destin. On devine quelles sont les pertes auxquelles il fait allusion, et que quelques mots très simples suggèrent mieux qu'une longue énumération et une accumulation de détails précis. Perte de sa jeunesse et sa vigueur. Perte de sa dignité et de ses illusions de clerc que l'on a traité comme un vulgaire malfaiteur. Perte de sa "bonne conscience" et de cette unité factice du bon folâtre sans préoccupations sérieuses. Perte de ses amitiés : quand il revient avec ce lourd passé, on lui ferme la porte au nez. Perte de son amour, maintenant ressentie comme définitive : tous les ponts ont été coupés avec les vers 910 et suivants. Perte de ses espérances... Cerné de tous les côtés par des spectres hideux, il en appelle à Dieu, il remet entre ses mains son avenir, son destin, sa vengeance. Précisons que cette impression ne domine plus dans la seconde partie du Testament. Le passage a sans doute été écrit dans un moment de dépression où Villon se sentait incapable de redresser la barre et de faire front.

IX - VILLON et les FRERES PERDRIER -

(Explication des huitains CXL et CXLI) -

Item, a sire Jehan Perdrier, (1)	1406
Riens, n'a François, son secont frere.(2)	
Si m'ont voulu tous jours aidier,	
Et de leurs biens faire confrere,	1409
Combien que François, mon compere, (3)	
Langues cuisans, flambans et rouges,	
My commandement my priere,	
Me recommanda fort a Bourges (4).	1413
Si allé veoir en Taillevent, (5)	
Ou chappitre de fricassure, (6)	
Tout au long, derriere et devant,	
Lequel n'en parle jus ne sure (7).	1417
Mais Macquaire, je vous assure,	
A tout le poil cuisant ung deable, (8)	

-
- (1) - Dans ce vers, il convient de ne pas oublier que Jehan est monosyllabique et Perdrier dissyllabique. Qu'on se rappelle que ce n'est qu'à partir du XVIIème siècle que les finales -ions, -ier sont considérées comme comportant deux syllabes après un groupe de deux consonnes dont la seconde est R ou L (nous de-vri-ons ; ou-vri-er ; san-gli-er).
- (2) - A signaler l'importance de ce mot riens, mis en évidence et par sa place en tête du vers et par la coupe. C'est une sorte de rupture nette, totale et définitive.
- (3) - Le mot compere, à l'origine, désignait le parrain par rapport à la marraine et au père ou à la mère de l'enfant ; mais ensuite ce fut un nom d'amitié que l'on donnait aux personnes avec qui l'on avait des relations étroites (Voir la notice et les exemples du Littré).
- (4) - Sur la rime rouges - Bourges, voir notre étude sur Jean Laurens
- (5) - Allé est la forme correspondant à la prononciation du passé simple que nous écrivons allai.
- (6) - Ou est la forme contractée de en le.
- (7) - A l'origine, jus s'opposait à sus, comme en bas s'oppose à en haut. La forme sure est née d'une confusion avec la préposition qui vit encore en français moderne. Sur cette question, lire l'excellent article de L.Foulet, L'effacement des adverbess de lieu, Romania, t.LXIX, 1946-1947, p.1-79.
- (8) - A tout n'est souvent qu'une forme plus étoffée de à, signifiant avec, et qui fut en concurrence avec les autres prépositions marquant l'idée d'accompagnement, o, o tout, à, avec. Ici, il se peut très bien que le mot ait sa valeur pleine (avec tout), Villon se plaisant, de temps à autre, à remonter au sens primitif, souvent atténué.

Affin qu'il sentist bon l'arsure,*
Ce recipe m'escript, sans fable (9).

* brûlé
1421.

De ces deux huitains, L.Thuasne a proposé une explication intéressante(10) que F.Desonay a reprise, avec quelque méfiance, à ce qu'il nous semble, et qu'il a complétée par des considérations sur l'esprit du poète(11). Résumons à grands traits l'exposé du critique belge :

- 1°) - Nous aurions au vers 1411 une allusion à la Practica Inquisitionis heretice pravitatis de Bernard Gui(10a). " Les langues cuisans, flambans et rouges seraient ces pièces de drap rouge découpé en forme de langues, deux sur la poitrine et deux sur le dos, qui vouaient à la vindicte publique les faux témoins en matière d'hérésie".
- 2°) - Il s'agirait donc d'une dénonciation auprès de l'archevêque de Bourges et d'un procès de l'Inquisition.
- 3°) - Pourquoi alors ne pas le dire en termes clairs et directs, demande F.Desonay, qui dénonce les "faux ornements", la prétention, la préciosité ridicule de ce passage ? Conclusion tout aussi sévère : "J'incline à croire que Villon ne recule pas devant les exercices de haute école. Quand l'inspiration tourne court, il reste l'effort, voire la contorsion. Le pédantisme, c'est cela".

Mais Lucien Foulet ne s'estime pas satisfait. Dans une note de son édition(12), il remarque que le sens littéral et la construction des vers 1410-1413 ne sont pas nets ; et que le nom d'une ville ne peut guère désigner l'évêque ou l'archevêque de cette ville sauf lorsque le contexte dissipe toute équivoque ; et que l'allusion n'a pas encore été expliquée de façon satisfaisante.

Aussi convient-il de reprendre l'enquête, car il est bien vrai que, lorsque nous abordons les huitains CXL et CXLI, nous nous heurtons à de singulières difficultés, d'autant plus grandes que les vers 1411-1413 permettent plusieurs constructions syntaxiques qui, toutes, ont été proposées.

-
- (9) - Recipe. Selon Littré, d'abord, mot latin par lequel le médecin commençait une formule ; ensuite, ordonnance ou formule médicale ; enfin, toute sorte de recettes ou de formules de remèdes.
 - (10) - Edition citée, t.III, p.376
 - (10a)- A lire dans la traduction de G.Mollat, 2 tomes, Paris, les Belles Lettres, 1964. Voir aussi G. et J.Testas, l'Inquisition, Paris, P.U.F., Que sais-je ?, n°1237, 1966, p.45.
 - (11) - Villon, p.125-126
 - (12) - P.119-120.

Au vers 1411, cuisans se présente sous deux formes selon les manuscrits. Dans C F I, nous avons cuisans, et L.Foulet en fait un adjectif ou un participe présent qui se rapporte à langues. Mais alors cuisans (13) peut signifier ou bien, au sens propre, qui étaient en train de cuire, ou bien, dans un sens second, qui causent une douleur brûlante. Dans A, la forme de ce mot est cuisant, et Gaston Paris en fait un participe présent qui se rapporte à François et qui est muni d'un complément d'objet direct, langues flambans et rouges.

Aussi langues peut-il être soit une apposition de François (L.Thuasné), soit un complément d'objet de cuisant (G.Paris), soit un complément d'objet de recommanda (L.Foulet).

Le pronom me du vers 1413 sera dès lors ou bien complément d'objet direct (L.Thuasné), ou bien complément d'attribution (L. Foulet) de recommanda.

Selon l'explication que l'on adoptera, Bourges désignera soit la ville, soit l'évêque de Bourges.

Pour essayer de jeter quelque lumière sur ces vers, procédons du plus simple au plus difficile.

Etant donné que Villon ne lègue rien aux deux frères Perdrier, qui appartenaient à un milieu de changours et de fonctionnaires des finances(14), on peut poser sans crainte de s'égarer que les vers 1408-1410 sont antiphrastiques : les deux Perdrier ont constamment refusé d'aider le poète et a fortiori de l'associer en quelque façon à leurs richesses ou à leurs affaires ; François est pour Villon le contraire d'un ami ou d'un compère avec lequel il parlerait sur un pied d'égalité en toute familiarité.

Dans la seconde strophe, nous avons toute une série d'allusions à l'art culinaire qu'a suscitées l'expression langues cuisans.

Taillevent était un cuisinier célèbre qui vécut de 1326 à 1395, et qui fut successivement chef de cuisine, queux, de Philippe VI, écuyer de cuisine en 1381, premier écuyer de cuisine en 1388. Il écrivit un ouvrage, le Viandier, où il traite en particulier de la manière d'accommoder les viandes(15) au sens moderne du mot.

(13) - Qu'on se rappelle que l'ancienne langue faisait, en général, varier le participe présent en cas et en nombre, mais non pas en genre, comme lorsqu'il s'agissait d'adjectifs épiciques (Cf. Test., v.1288 : sans plus grans lettres enserchier ; v. 1334 : Aucunes gens ont grans merveilles...)

(14) - Voir P.Champion, op.cit., t.II, p.314-318. François était l'un des dix vendeurs de poissons de mer assermentés, c'est-à-dire participait à un commerce très important.

(15) - Voir l'édition de J.Pichon et de G.Vicaire, Le Viandier de Guillaume Tirel, dit Taillevent, Paris, 1892.

Quant à Macaire, c'était un mauvais cuisinier (et le vers 1420 le rappelle : il aime l'odeur du brûlé), déjà raillé par Geoffroy de Paris dans le Martire de saint Bacus (16). Mais c'était aussi un saint qui avait eu de nombreux débats et aventures avec les démons, et qui était fréquemment représenté sur les bas-reliefs et les vitraux : le vers 1419 évoque sans doute, pour une part, ces démêlés puisque le cuisinier consulté était en train de faire cuire ung deable. Enfin, et surtout, c'était un traître de la lignée de Ganelon. Par ses mensonges, il avait réussi à faire bannir la reine Sebile. Puis, il avait assassiné le fidèle Auberi de Montdidier. Mais le chien de ce dernier vengea son maître : il attaqua d'abord l'assassin au milieu de la cour à Paris et lui arracha un lambeau de chair; ensuite, il conduisit les seigneurs au lieu même où gisait le cadavre de la victime ; enfin, au cours d'un combat singulier, il lutta contre Macaire et le tua (17).

Il y a donc toute une affabulation culinaire qui, commencée dans le huitain CXL, se poursuit et se développe dans le suivant, avec l'évocation de deux cuisiniers célèbres, l'un par son talent exceptionnel, l'autre par son insigne incapacité, avec une courte scène où l'on voit celui-ci en pleine action (A tout le poil cuisant ung deable) (18) et qui répond curieusement au vers 1411 (Langues cuisans, flambans et rouges), avec, pour finir, l'annonce d'un reci-pe, d'une recette longuement exposée dans la ballade qui suit. Mais, dans le même temps, s'y glisse l'idée d'une trahison, d'une tromperie grave, puisque, dans le cas de Macaire, il y eut en outre meurtre. Nous en sommes absolument convaincus lorsque nous lisons la ballade qui voue à un sort peu enviable et fort répugnant les maudites langues envieuses. Ce refrain, d'ailleurs, nous invite à prendre le mot de langues dans un sens figuré. Mais lequel ?

Nous sommes contraints de nous interroger sur le sens à donner au verbe recommanda. Convient-il d'en rester au sens propre ? C'est l'avis de G. Paris (19) qui estime que Villon est tout à fait amical envers Fr. Perdrier qui le défendit à Bourges contre des langues envieuses, vilipendées dans la Ballade, en sorte qu'il traduit : "Et cependant François, mon compère, cuisant des langues flambantes et chauffées à rouge(?), moitié ordre, moitié prière, me recommanda fort à Bourges". C'est aussi l'opinion de L. Foulet (20), selon qui son "compère", lui avait recommandé un plat de langues frites, sans lui indiquer la façon de les préparer ; aussi le poète est-il dans la nécessité de chercher lui-même une recette pour faire frire lesdites langues. D'autres, au contraire, discernent en recommanda une antiphrase, et proposent de traduire ainsi : il me dénonça à l'archevêque de Bourges.

(16) - Cf. P. Champion, op.cit., t. II, p. 162, n. 2.

(17) - Pour une connaissance sommaire de la Chanson de la Reine Sebile, jeune épouse du vieux Charlemagne, voir la très précieuse notice de Martin de Riquer dans Les chansons de geste françaises, 2^{ème} éd., trad. par I. Cluzel, Paris, Nizet, 1957, p. 224-226. Cf. aussi l'essai de reconstitution du poème original par F. Guessard, Macaire, Paris, Anciens Poètes, 1866.

(18) - Ce peut être aussi un participe présent à valeur d'habitude : Macaire qui avait l'habitude de cuire un diable avec tous ses poils...

Mais aussitôt il est possible de soulever des objections. Contre l'explication de G.Paris : si Perdrier est un ami, pourquoi ne rien lui léguer ? De surcroît, quel sens exact donner au vers 1412 ? Ce dernier argument vaut contre l'hypothèse des tenants de l'antiphrase comme L.Thuasne, à qui l'on demandera, ensuite, s'il est normal que le mot Langues, apposé au seul François, soit au pluriel. Enfin, contre G.Paris, nous dirons que cuisant est sans doute moins bon que cuisans, qui est la leçon de trois manuscrits, dont le meilleur, C.

Enfin, signalons que les vers 1416-1417 ne sont pas à négliger. En eux-mêmes, si nous acceptons les explications de L. Foulet, ils ne sont pas vides de sens. Le poète, à la recherche de la recette, a lu le chapitre de fricassure très attentivement, d'un bout à l'autre (tout au long), sans négliger ni le recto ni le verso des pages (derrière et devant), les scrutant dans le haut aussi bien que dans le bas (jus ne sure). Mais à quoi bon ces précisions ? A quoi bon, disons le mot, ce remplissage, si le poète ne désire pas attirer notre attention sur un second sens moins évident ? C'est le cas, à ce qu'il nous semble, pour la parenthèse qui coupe le huitain consacré à Jacques Raguier. De plus, pourquoi cette mention du diable, au vers 1419 ? Est-ce seulement pour que nous pensions à saint Macaire ?

o

o o

Par conséquent, il est bon, croyons-nous, d'essayer d'y voir plus clair, en tenant compte de l'apport indéniable et précieux de nos prédécesseurs.

D'abord, il nous semble qu'il est plus conforme à l'usage de faire de langues le complément d'objet direct de recommanda, de Bourges le nom de la ville ; l'accord de plusieurs manuscrits nous conduit à lire cuisans, qui, avec flambans et rouges, qualifie le nom de langues ; il est possible de garder au verbe recommander son sens propre, quitte à ce que cette recommandation se retourne contre Vil-
lon.

(suite) - Macaire qui avait l'habitude de cuire un diable avec tous ses poils....

(19) - Romania, t.XXX, 1901, p.380

(20) - Ibidem, t. XLII, 1913, p.497.

Ensuite, il y a un premier sens qui se développe sur les deux huitains. François Perdrier, qui était peut-être écuyer de cuisine(21), recommanda au poète un plat particulier, une sorte de spécialité, des langues cuisans, flambans et rouges. Mais sans lui indiquer la recette. Aussi Villon consulte-t-il Taillevent. En vain. Par bonheur, Macaire a bien voulu lui venir en aide. Cuisinier au demeurant fort curieux, puisque son gibier préféré, ce sont des démons, et qu'il adore l'odeur du brûlé. Ces deux derniers détails ne peuvent manquer d'éveiller l'attention du lecteur, qui reprendra sa lecture.

Il découvrira alors les antiphrases des premiers vers ; puis il butera contre les trois qualificatifs du mot langues. Voici cuisans. Ce peut être certes un participe présent : elles étaient en train de cuire au moment où Villon rencontra Fr. Perdrier. Ou encore elles étaient accommodées avec une sauce piquante. Mais que penser des deux épithètes qui suivent ? Flambans pose un problème. Est-ce le sens immédiat de jeter des flammes ? Ou bien le sens culinaire, comme dans le cas des volailles plumées, ou des cochons, que l'on passe à la flamme d'un feu clair pour en brûler soit les petites plumes, soit les poils ? Dans cette hypothèse, que représente le dernier adjectif rouges ? Bon gré, mal gré, il faut dépasser le sens immédiat.

Nous voyons plusieurs possibilités, dont certaines sont très proches les unes des autres.

Il n'est pas interdit de voir dans ce vers une sorte de métonymie. Ou bien Fr. Perdrier recommanda à Villon de déchirer la réputation de tierces personnes, de se livrer à des actes de médisance et de calomnie ; le pluriel suggérerait qu'il l'invita à nuire à plusieurs personnes. Ou bien il le poussa à commettre des actions telles qu'elles lui auraient valu d'être passible de ces langues cuisans, flambans et rouges. Que seraient ces dernières ? Si l'on reprend l'explication de L. Thuasne, ce seraient celles que l'on fixait sur la poitrine et le dos des faux témoins en matière religieuse. Mais, tout aussi vraisemblablement, on peut avancer que ces actions mauvaises auraient entraîné pour le poète une damnation éternelle, il se serait retrouvé en enfer, entouré de flammes qui souvent sont représentées sous formes de langues. Et alors les adjectifs ont bien leur valeur propre : ces langues sont effectivement rouges, elles brûlent et jettent de la flamme. On peut intégrer ces éléments dans une seule explication : Perdrier aurait recommandé à Villon de porter de faux témoignages en matière religieuse qui lui auraient valu, ici-bas, un châtimement de l'Inquisition et la réprobation publique, dans l'autre monde, la damnation.

(21) - C'est une hypothèse de P. Champion, loc.cit.

Cette hypothèse, de prime abord, peut sembler satisfaisante. Elle rend compte de plusieurs vers délicats à interpréter. V. 1412 : Perdrier, pour le décider à commettre ce forfait, aurait utilisé le ton soit du commandement, soit de la prière, abusant de l'autorité que lui donnait sa fortune, ou se dissimulant derrière le masque d'une fausse amitié. V.1416-1417 : allusion aux langues que les faux témoins étaient condamnés à porter le long du corps, sur la poitrine et sur le dos, en haut et en bas ; ou bien aux flammes qui entourent les damnés. L'on songe aux commentaires burlesques de notre poète sur la parabole du pauvre Lazare et du mauvais riche : les corps étaient pourris et les âmes en flammes(v.803) ; seuls, les patriarches et prophètes(v.806) oncques n'eurent grant chault aux fesses(v.808) ; en témoigne la parabolle touchant du Riche ensevely en feu (v. 813 - 815) qui

Se du Ladre eust veu le doit ardre(22)
Ja n'en eust requis refrigere^x(23).

x - Il ne lui aurait jamais demandé de le rafraîchir.

V.1418 : ce deable oriente les pensées du lecteur du côté de l'enfer.

En résumé, selon cette explication, Perdrier, par envie contre un rival (ou contre Villon) aurait incité ce dernier, de passage à Bourges, à porter un faux témoignage (ou plusieurs) qui pouvaient le perdre en ce monde et dans l'autre. Pour l'inciter à cet acte, il aurait parlé tour à tour comme un homme riche qui ordonne, et comme un ami qui requiert un service. Traître comme le Macaire de la chanson de geste, il se moquait du sort de celui qu'il flattait du terme d'ami, et même chercha peut-être à le mettre en fâcheuse posture. Mais Villon, méfiant et moins naïf qu'il ne semblait, s'informa, et vit à quoi il s'exposait.

Mais cette hypothèse ne nous satisfait pas parce qu'elle fait intervenir entre les légataires et le poète une ou plusieurs personnes dont il n'est pas question dans ces deux huitains ; on a l'impression que, par envie, les Perdrier ont nui directement à Villon. De plus, dans ce cas, la métonymie est bien hardie, et presque invraisemblable.

Aussi, nous éloignant de l'explication de L.Thuasne, ne conservant de ce qui précède que les éléments sûrs (par ex., le sens direct et concret des adjectifs), gardant la construction syntaxique indiquée plus haut qui a la caution de deux éminents connaisseurs L. Foulet et A.Burger, avons-nous été amené à proposer l'explication suivante : il y a dans ce huitain une allusion à un supplice qui devait terroriser le povre François, et qui était loin d'avoir disparu, comme en témoignent les châtimens infligés aux Vaudois d'Arras, à ces Picards dont il est question au début du Testament, ou encore,

(22) - Ladre : le lépreux Lazare

(23) - Sur refrigere, lire L.Foulet, Sur François Villon, § V. Refrigere, Romania, t. LXVIII, 1944, p.74-76.

(suite p. 121)

toujours dans les Etats du duc de Bourgogne, aux sodomites : si l'on désire plus de renseignements, que l'on feuillette la captivante chronique de Jacques Du Clercq. Et quel était ce supplice ? Le bûcher. Perdrier aurait, par envie, porté contre Villon des dénonciations qui tendaient à le faire condamner à cette mort atroce, où ces langues auraient bien été cuisantes, flambantes et rouges.

Cette explication adoptée, toutes les difficultés s'aplanissent. A commencer par celle qu'offrait le vers 1412. Perdrier, pour perdre le poète, aurait utilisé toutes les armes dont il disposait : la prière et la menace.

Si nous ne nous égarons pas, le second huitain, dans l'esprit de Villon, doit aider ses lecteurs à déceler ses intentions et à discerner le sens de l'allusion. Ces langues n'ont rien à voir avec l'art culinaire. La preuve ? Le meilleur spécialiste en la matière, Tirel dit Taillevent, n'en parle nulle part. Il s'agit de langues qui ne sauraient intéresser aucun cuisinier : ce sont celles qui, sur cette terre, enveloppent, cernent de tous les côtés, brûlent les condamnés au bûcher.

En réalité, il y a un cuisinier qui pouvait s'intéresser à ces langues-là : c'est Macaire. Il a l'habitude de jeter dans le feu ung deable a tout le poil, et il aime cette odeur de roussi et de brûlé : Villon ne nous tend-il pas la perche ? Ce diable que l'on livre aux flammes ne ressemble-t-il pas à ces gens maudits que l'on condamnait au bûcher ? De plus, Macaire est aussi le traître qui, par ses machinations, a convaincu le vieux Charlemagne que sa jeune femme Sebile lui avait été infidèle ; et, autre élément qui étale notre hypothèse, la reine avait été condamnée au bûcher : elle fut sauvée in extremis par son confesseur qui obtint que sa femme fut commuée en bannissement. Enfin, Macaire est un mauvais cuisinier : il est à même de donner les meilleurs conseils pour accommoder les langues de la façon la plus répugnante qui soit.

(23) (suite) - Voici un autre passage plus tardif, où l'on rencontre ce nom, emprunté directement au latin bien avant Villon. Il est extrait d'un Eloge anonyme de Philippe de Comynnes (1512) : " ...cherchant avoir consolation qui quelque peu de refriger peust donner à l'assidue paine et travail qui tous mes cinq sens occupoit ..." (Kervyn de Lettenhove, Lettres et négociations de Philippe de Comynnes, Bruxelles, 1867, t.I, p.6).

Cette explication a l'avantage de maintenir de façon suivie les deux niveaux de signification de ce passage. L'un, qui semble ne s'en prendre qu'au mauvais cuisinier ou gastronome qu'était Fr. Perdrier. L'autre, qui dénonce sa méchanceté, son envie et son hypocrisie -(24).

-

-
- (24) - Remarquer dans le huitain CXL, les deux morphèmes de concession aux vers 1408 et 1410 : si (pourtant) introduit deux propositions antiphrastiques ; combien que (encore que) lie la subordonnée aux principales qui précèdent. Les deux groupes semblent s'opposer. En fait, par l'entremise de l'antiphrase des vers 1408-1409, ils sont en étroite conformité. Le huitain marque une gradation : les deux frères n'ont pas voulu m'aider, ni me faire la moindre aumône. Bien plus, François a essayé de me nuire, en me recommandant ces fameuses langues. Notons, pour finir, que le nom de compère peut être un mot de l'hypocrite Perdrier lui-même qui aurait flatté Villon de termes d'amitié et feint la familiarité.

X - Une NOUVELLE ATTAQUE CONTRE THIBAUD d'AUSSIGNY

(Explication du huitain CLI) -

Item, a Marion l'Idolle 1628
Et la grant Jehanne de Bretagne(1)
Donne tenir publique escolle
Ou l'escollier le maistre enseigne. 1631
Lieu n'est ou ce marchié ne tiengne,
Si non a la grisle* de Nehun ; * grille de l. prison
De quoy je dis: "Fy de l'enseigne,
Puis que l'ouvraige est si commun!" 1635.

Pour le vers 1632, nous avons adopté le texte de I. Nous avons les variantes qui suivent :

- C : ou se marchié se tiengne (c'est le texte adopté par l'éd. Longnon-Foulet).
- F : ou marchié ne tiengne (ce vers est incorrect, il lui manque une syllabe, mais il donne l'élément caractéristique de I, l'adverbe négatif ne).
- A : ou marchié ne se tiegne (contamination de I et de C [ẽ̃ɲe] avec suppression du démonstratif ce pour que le vers conserve huit syllabes).

o

o o

(1) - Sur les rimes Bretagne - enseigne, voir M.K. Pope, From latin to modern french ..., p. 172-3, * * § 445 . Il faut lire; P. Fouché, op. cit. , II, p. 347. Cf. les rimes Auvergne - Charlemaigne, v. 382-384.

Nous savons que, dans ce huitain, les légataires sont des prostituées. L'attestent les noms mêmes de ces deux femmes, la place des vers qui leur sont consacrés après la ballade de la Grosse Margot qui raconte la vie dans une maison close d'une catin et de son protecteur, un renseignement fourni par le Registre criminel du Châtelet au sujet de Marion l'Idole et rapporté par Pierre Champion(1a), l'expression, quelque peu redondante de prime abord, publique escolle, un jeu de mot possible et fréquent sur ouvrage (qui rappelle le vers 616 du Testament) (2).

De plus, nous avons là un bel exemple et de la revivification d'une formule, et du travail créateur de Villon. Il est sans doute parti de l'expression tenir école qui signifiait être passé maître en fait de, dans l'art de : il s'agit de deux femmes particulièrement expertes en amour vénal. Mais le poète, à l'intérieur même de ce tour figé où école avait perdu son sens premier, a restitué à ce mot toute sa valeur en sorte que la formule s'est de nouveau confondue avec le syntagme libre, pour reprendre la nomenclature de Charles Bally, et que, grâce à l'autorisation et à la générosité de Villon, ces femmes d'une science singulière pourront ouvrir une sorte de petite université où elles accueilleront tout le monde et dispenseront leur science sous une forme plus pratique que théorique(3).

C'est une idée cocasse et amusante que d'avoir fait des deux prostituées les égales et les rivales de graves professeurs de l'Université.

Mais n'y a-t-il que cela dans ce huitain qui a suscité quelque effervescence parmi les spécialistes de Villon ? Pendant un certain temps, on a disputé sur le vers 1632(4) que, suivant le manuscrit Coislin, on a lu et publié ainsi :

Lieu n'est ou ce marchié se tiengne...

On a cru lui arracher son secret en l'expliquant par l'antiphrase. Ce fut le cas de L.Thuasne(5) et de F.Desonay qui raisonne ainsi(6) :

(1a) - François Villon, t.I, p.113

(2) - ...Fers qu'on dit a Rains et a Troys - Voire a l'Isle et a Saint Omer - Que six ouvriers font plus que trois.

(3) - Cf. L.Foulet, Sur François Villon, Romania, t.LXVIII, p.112, n.1.

(4) - Ibidem, p.104-5 : "Un vers du huitain 101 du Testament a donné de l'embarras à plus d'un commentateur, non pour son sens général qui ne fait pas difficulté, mais pour sa nuance précise, et surtout pour sa construction qui ne laisse pas de surprendre quelque peu. C'est le vers 1632".

(5) - Ed.citée, t.III, p.435 ; cf. Foulet, art.cit., p.106

(6) - Villon, p.118.

- 1°) - Le ms. C, qui est le meilleur, donne : se tiengne ;
- 2°) - Le sens littéral est le suivant : ce marché (i.e. le commerce que font de leurs corps les filles publiques), ne se tient nulle part, sauf à la prison de Meung-sur-Loire ;
- 3°) - Mais Villon s'exprime souvent par antiphrase, pratique la contre-vérité avec un cynisme tel qu'il lui arrive d'écrire blanc pour noir ;
- 4°) - Par conséquent, au vers 1632, il faut comprendre le contraire : le marché se tient partout, sauf à Meung ;
- 5°) - Cette contradiction entre la structure syntaxique et le sens réel a embarrassé plusieurs commentateurs, et en particulier le copiste de A qui n'a pas hésité à corriger le texte, pour le mettre en accord avec le sens plausible, attendu.

Ensuite, dans un article fort riche (7), L.Foulet, avec des arguments très convaincants, non seulement a rejeté l'antiphrase(8), mais encore a élucidé la plupart des problèmes et proposé de manière nette pour le vers 1632 la meilleure leçon qui est celle de I, et qu'A.Burger a eu raison de reprendre(9), comme après lui, R.Guiette (10). Il faut donc lire :

Lieu n'est ou ce marchié ne tiengne...

Mais les divergences n'ont pas cessé pour autant, puisque L. Foulet et A.Burger s'opposent sur la construction même de la proposition relative. Pour le premier, ce marchié est le sujet du verbe tenir, et signifie accord conclu entre le maître et l'élève, convention(11) ; quant au verbe, il est employé absolument, et doit être rapproché de notre moderne tenir, subsister sans aucun changement ni altération, en parlant d'un traité, d'une convention, d'un marché (12), en sorte qu'on peut traduire : Il n'est lieu où cet accord ne se conclue.

Par contre, selon A.Burger, ce est un pronom neutre accentué, représentant la prostitution, et remplit la fonction de sujet de tiengne ; marchié, dont le sens est celui de commerce, est complément d'objet direct de ce verbe. D'où la traduction : "où la prostitution ne tiennne marché", n'étale sa marchandise, pourrions-nous ajouter.

(7) - Cité à note 3, § VIII. Lieu n'est ou ce marché se tiengne, p. 104-116.

(8) - Ibidem, p.108-109 : "Nous aimerions qu'on nous dise plus précisément en quoi consiste l'ironie de cette négation qui est une affirmation. Nous sommes bien loin ici du procédé si savamment manié par le poète dans le portrait des "deux clercs" où chaque mot porte, où les remarques caustiques dûment préparées et amenées finissent par tomber dru comme grêle sur les malheureuses victimes de Villon et de Saint-Benoît. Il ne

Sur la construction syntaxique de ce vers, nous nous rallierions plutôt à l'opinion de L.Foulet. Mais il convient, nous semble-t-il, d'apporter un petit complément à son commentaire et de s'interroger, à nouveau, sur la signification du vers 1631, sur lequel, de manière paradoxale, s'est réalisée une unanimité assez rare parmi les exégètes du poète, puisque tout le monde considère comme un fait absolument certain que l'escollier est le sujet du verbe enseigne, dont le maistre est le complément.

Et, à la première lecture, il paraît impossible qu'il en soit autrement : l'escollier n'occupe-t-il pas la première place ? De surcroît, cette interprétation n'introduit-elle pas beaucoup plus de piquant et de cocasserie que l'autre ? Ces arguments sont très sérieux. Mais n'est-il pas permis de soutenir que Villon, comme il lui arrive souvent, a développé sa pensée sur deux plans dans les six vers 1630-1635 ?

Certes, on doit, comme on l'a toujours fait, en fonction des vers 1628-1629 où sont nommées deux prostituées, voir dans cette publique escolle une école d'un type bien particulier, puisqu'elle sera tenue par deux femmes publiques, et que l'élève en saura autant, ou même plus, que son professeur. Cet accord, cette entente s'observent partout, sauf derrière les grilles de la prison de Meung. "Nul besoin d'accrocher une enseigne à leur porte. L'ouvrage

(suite de la page 124)

nous paraît pas possible que soudain, sans crier gare, sans nécessité qu'on puisse percevoir et surtout sans que le mouvement général ou passage y doive gagner quoi que ce soit, Villon ait eu recours à une si abrupte et, disons le mot, à une si simplette forme d'ironie".

(9) - Lexique de Villon, p.26

(10)- Dans son édition publiée en dernier lieu dans Le Livre de poche, Paris, 1964.

(11)- Voir des exemples de Froissart, cités par L.Foulet, art.cit., p.114. En particulier t.VIII, p.135 (éd. de la Société de l'Histoire de France): "Li dus n'en volt de riens aler au contraire, mès en rescrisi au connestable que ou nom de Dieu il le acceptast ou cas que cil de Derval, pour tenir ce marchié, liveroient bons plèges".

(12) - Ibidem, p.113 : "...on peut entendre que dans Villon tenir ne s'applique pas à un unique "accord" conclu entre élève et maître, mais que le "contrat" dure en ce sens qu'il se renouvelle sans cesse entre de nouveaux partenaires. Mais cette notion de durée persistante qui, selon Littré, est impliquée dans ce sens de tenir, ne doit pas nécessairement être interprétée à la rigueur. En fait, elle peut se réduire à l'occasion à fort peu de chose, si bien que "il n'est lieu où ce marchié ne tienne" pourrait en venir à signifier simplement : "Il n'est lieu où cet accord ne se conclue".

est trop commun : l'école est partout" (L.Foulet) (13).

Mais pourquoi Villon n'aurait-il pas voulu conserver le sens immédiat, la situation la moins étrange qui, de prime abord, pourront sembler ternes et banals, indignes de son talent, mais qui, après une analyse plus poussée, se révéleront peut-être plus riches qu'on ne s'y attendait, et mieux accordés avec les obsessions, les rancunes et les haines de l'auteur ? Nous proposons de lire les vers en question d'une manière directe, sans recours à des jeux de mots. Cette publique escolle serait d'abord une école comme tant d'autres, ouverte à tous, où le professeur accomplit la tâche qui lui incombe, c'est-à-dire enseigne, instruit, éduque et forme l'élève. Comme l'a très bien senti L.Foulet(14), "il n'est plus nécessairement question des deux donzelles ni de leurs semblables. Villon peut être cynique et il l'est souvent : ce n'est pas une raison pour exagérer son cynisme". Partout il en est ainsi, quelle que soit la matière que l'on enseigne. Partout, on respecte cette convention tacite et essentielle qui lie l'un à l'autre le maître à l'élève : celui-ci se plie à l'autorité de celui-là qui, de son côté, s'efforce d'être fidèle à sa mission, d'être un véritable éducateur. Partout, sauf à la prison de Meung, et nous avons maintenant une nouvelle attaque contre Thibaud d'Aussigny qui a manqué aux devoirs de sa charge. Il n'a pas respecté la clause qui le concernait dans une sorte de contrat moral entre lui et le poète. Envers celui-ci qui, en plein désarroi, était prêt à écouter et à suivre ses leçons, qui les sollicitait, qui espérait trouver en lui un maître, un professeur qui le remit sur le droit chemin, l'évêque n'adopta pas l'attitude qui convenait à sa fonction, se contentant d'être un maître au sens matériel du terme, c'est-à-dire un bourreau et un juge impitoyables.

Et les vers 1634-1635 peuvent aisément s'interpréter dans cette perspective. A quoi bon se parer d'un titre prestigieux, se comparer à un bon pasteur soucieux du salut de ses ouailles, promener dans les rues la crosse épiscopale (qu'on se rappelle les plaisanteries, au huitain XXIX du Lais, sur la crosse léguée à deux chanoines de Notre-Dame, crosse qui est à la fois une enseigne et le symbole de la dignité épiscopale)(15), à quoi bon donc mettre au premier plan ces apparences séduisantes (qui ont trompé le misérable vagabond), si l'on se comporte comme le commun des mortels, comme de simples particuliers sans générosité, comme des hommes que Dieu n'a pas distingués des autres par la sainte onction du sacre et par les ornements que sont la mitre, l'anneau, la croix pectorale et la crosse ?

Si l'on suit notre explication, on constate que Villon a joué sur la double possibilité syntaxique du vers 1631, où l'escollier est tour à tour sujet et complément du verbe. Est-ce impossible, ou exceptionnel ? Non. Qu'on se rappelle le vers 752, Ainsi que fait Dieu

(13) - Ibidem.

(14) - Ibidem, p. 113, n.1.

(15) - Vers 225-226 : Item, et j'adjoings a la crosse - Celle de la rue Saint Anthoine ...

le Lombart, qu'a si bien expliqué Jean Frappier(16) et qui, curieusement, concerne aussi Thibaud d'Aussigny et ses acolytes. Pendant longtemps, on a fait de Dieu le sujet et le Lombart désignait l'usurier italien que détestait le Tout-Puissant : le vers avait un sens antiphrastique qui demeure possible. Mais J.Frappier a démontré que le Lombart pouvait tout autant être sujet, et que c'était le nom de l'auteur des Sentences et du théologien de la Trinité, Pierre Lombard. Le poète a sans doute utilisé consciemment cette ambiguïté, ne répugnant pas à faire de l'évêque un usurier d'une avarice sordide, et rappelant ainsi un grief déjà énoncé au vers 15:... moult me fut chiche.

Ici, ce qui nous semble intéressant, c'est que la démarche de Villon est à l'inverse de celle qui lui est habituelle. Il invite le lecteur à adopter d'emblée le sens figuré, ou second (de publique escolle, de marchié...), la situation la plus drôle et la plus inattendue, alors que, pour lui, le plus important est sans doute le sens le plus immédiat des vers 1631-1635 où l'on perd de vue les deux prostituées et qui reprend ses attaques contre l'évêque. Bien plus, cette interprétation introduit une comparaison qui discrédite encore davantage le prélat. Il a été le seul à ne pas respecter le contrat qui lie les maîtres à leurs élèves, non seulement les professeurs de l'Université, mais aussi les professeurs d'amour, les prostituées. D'abord, Thibaud fut plus ou moins ravalé au niveau d'un ivrogne, Jean Cotard(v.34), ou d'hérétiques, les Vaudois de Picardie (v.37); puis, il fut assimilé à Tacque Thibaud(v.737), que l'on connaît grâce à Froissart(17) : à l'origine valet et chaussetier, il n'avait aucune qualité, mais, aimé par le duc de Berry, il s'enrichit honteusement, en particulier au détriment des habitants d'Auvergne et de Languedoc. Assimiler l'évêque au favori, c'est certes faire un jeu de mot féroce, mais surtout accuser le prélat d'être un parvenu, d'avoir des mœurs anormales(Cf. le vers 12), d'être cupide ; en un mot d'être méprisable et de mériter la haine de tous. Ou encore, à la faveur de la double construction, il était mis sur le même plan que l'usurier de profession. Le voici maintenant beaucoup moins respectable et estimable que des prostituées.

Cette explication a en outre l'avantage de lier plus étroitement ce huitain à celui qui suit, et dans lequel Villon lègue à Noël Jolis "unze vings coups... livrez par la main de Henry" Cousin, le bourreau de Paris. D'abord, ce Jolis a eu des rapports avec Catherine, que son amoureux déçu rejette à cette heure au nombre des prostituées, dont Marion l'Idole et Jehanne de Bretagne sont deux figures marquantes. Ensuite, dans l'affaire évoquée dans la double balade (vers 657-658) des Folles Amours, Jolis a sans doute eu un comportement identique à celui de Thibaud d'Aussigny, du moins de l'avis du poète : il n'a pas rempli les clauses qui le concernaient dans l'accord qui le liait à Villon.

(16) - Pour le commentaire de Villon, Testament, vers 751-752, Romania, t.LXXX, 1959, p. 191-207.

(17) - Edition Kervyn de Lettenhove, t. XIII, p.313 et t. XIV, p.373.

Par conséquent, malgré le temps et la distance, la haine du poète contre Thibaud d'Aussigny n'a pas désarmé : cette figure horrible continue à hanter ses nuits, à peupler ses rêves de cauchemars hideux. Elle ne cessera de le poursuivre, puisque, dans la ballade de merci, c'est sans doute de lui et de ses acolytes qu'il est question quand, alors que Villon crie à toutes gens mercis, il en excepte les traistres chiens matins

Qui m'ont fait chier dures crostes

Maschier mains soirs et mains matins (vers 1985-1986).

Tous les détails concordent : le povre François a échappé aux griffes de ses bourreaux que, nous dit-il, ores je ne crains pas trois crotes (v.1987) ; les croûtons rassis du vers 1985 rappellent la petite mi-che du début du Testament, et le pain sec de l'Epître à ses amis (v. 27).

XI - ESQUISSE BIBLIOGRAPHIQUE -

La bibliographie relative à Villon est immense. Aussi convient-il d'effectuer un choix très sévère et de ne conserver que les ouvrages et articles que l'étudiant pourra utiliser avec profit, soit pour expliquer le texte, soit pour la leçon d'agrégation.

I - BIBLIOGRAPHIE -

D'abord, le Manuel bibliographique de la littérature française du moyen âge, de R. BOSSUAT, Paris, d'Argences, 1951, p.440-450 ; avec ses deux suppléments, le premier de 1955, p.95-97, le second de 1961, p.95-97.

Ensuite et surtout, la très riche Bibliografia villoniana que Pasquale Morabito a ajoutée au livre de G.A. Brunelli, F. Villon, Milano, Marzorati, 1961, p.201-288 et qui va jusqu'à l'année 1960.

II - EDITIONS -

La meilleure édition, à cette heure, est celle d'A. Longnon et de L.Foulet, F.Villon, Oeuvres, publiée dans les Classiques français du moyen âge, Champion, 4ème éd., 1958. Il serait possible de l'améliorer soit en modifiant, çà et là, la ponctuation, soit en préférant d'autres leçons proposées par L.Thuasne, F.Neri, A.Burger.

Mais on ne saurait bien comprendre le Testament sans connaître les autres oeuvres de Villon, à savoir :

- d'un côté le Lais et les Poésies diverses (à lire dans l'éd.Longnon-Foulet, p.1-11 et 78-99) ;
- de l'autre, les Ballades en jargon qui, dans la langue des Coquillards très difficile à pénétrer, nous livrent quelques-unes des obsessions de Villon (Cf. Le Jargon de François Villon interprété par A.Ziwès, en collaboration avec Anne de Bercy, 2 vol., Paris, 1954, nouv. éd., 1960).

Il est possible d'utiliser d'autres éditions, publiées souvent dans des collections à bon marché.

Deux portent la signature d'A.Mary. L'une, de 1951 (Classiques Garnier). Elle a l'avantage de comporter :

- a) - les ballades en jargon (toutefois peu utilisables, faute d'une traduction vers par vers) ;
- b) - un appendice explicatif portant sur les légataires et contemporains de Villon, sur les personnages de l'histoire, de la légende et de la mythologie, sur la topographie parisienne, sur les institutions, etc... ;

c) - la Ballade en vieil langage françoys, corrigée (p. XXII-XXIII).

L'autre de 1965 (Livre de poche Garnier-Flammarion), avec une fine préface de D.Poirion.

Une troisième, dans le Livre de poche (1964), établie, présentée et annotée par R.Guiette, comporte des index de G.Sigaux.

Signalons enfin une édition italienne de qualité: Le Poesie di François Villon. Commento di Ferdinando Neri. Torino, Chiantore, 1923, in : Scrittori di Francia, n.1, Nouv. éd., en 1944 et 1950.

III - LEXIQUE et COMMENTAIRE -

André Burger : Lexique de la langue de Villon, Genève, Droz et Paris, Minard, 1957. (Excellent ouvrage qui comporte :

- 1°) - de précieuses notes critiques sur le texte du Testament ;
- 2°) - un lexique complet qui permet de fructueuses comparaisons et des études de langue et de style.

Lire le c.r. de F.Lecoy, Romania, t.LXXVIII, 1957, p.415-7).

L. Thuasne : François Villon, Oeuvres, édition critique avec notices et glossaire. Paris, Picard, 1923, 3 vol. - t.: intr. et texte ; t.II et III : commentaire et notes.

(Somme très riche, un peu confuse, où, par manque d'élaboration, le pire voisine avec le meilleur, mais qui offre au chercheur une foule de renseignements où il y a encore à prendre. Selon L.Cons, on y trouve "l'ambiance parlée et écrite de tout le moyen âge".

IV - LIVRES CONSACRÉS À VILLON -

G.Paris : François Villon, Paris, Hachette, 1901.

(Ce petit livre, malgré sa date, a peu vieilli. Il est toujours utile à consulter, ne comportant aucune erreur manifeste).

M.Schwob : François Villon, Rédactions et notes, Paris, J.Dumoulin, 1912.

(Suite de notes suggestives dont les plus intéressantes concernent l'influence de la communauté de Saint Benoît-le-Bétourné, les premières années de Villon, ses rapports avec les Coquillards, deux de ses légataires, G.Cotin et Th.de Vitry...).

P.Champion : François Villon. Sa vie et son temps. Paris, Champion, 1913, 2 vol. dans la Bibliothèque du XVème siècle, n.XX et XXI, 2ème éd., 1933.

(Beaucoup d'interprétations sont à revoir ; mais cet ouvrage demeure fort utile pour connaître :

- a) - les milieux et les relations de Villon ;
- b) - le procédé de l'antiphrase.

Particulièrement précieuses sont les notices biographiques qu'on peut lire à la fin du t.II, p.295 et s.).

F.DESONAY : F.Villon, Paris, Droz, 1933, 2ème éd., 1947.

(A utiliser pour connaître le disciple de Saint Benoît et l'artiste).

I.SICILIANO : François Villon et les thèmes poétiques du moyen âge. Paris, Colin, 1934.

(Demeure, aujourd'hui encore, l'ouvrage le plus vivifiant sur le "povre François", encore qu'on puisse ne pas partager les vues de l'auteur sur la composition du Testament. Des pages remarquables sur le temps, le milieu, la vie du poète. Des études très riches sur les thèmes principaux : la Vierge, la Mort, la Fortune, l'Amant martyr, la Femme, le retour à la nature... Eclatent à la fois l'originalité de Villon et ses rapports avec la poésie médiévale).

L.CONS : Etat présent des études sur Villon. Paris, les Belles Lettres, 1936.

(Guide très sûr pour aborder Villon et juger les oeuvres qui lui ont été consacrées. En plus d'un endroit, des vues personnelles fort éclairantes).

W.H.RICE : The European Ancestry of Villon's satirical Testaments - New York, Corporate Press, 1941.

G.A.BRUNELLI : François Villon. Milano, Marzorati, 1961.

(Deux séries d'études : 1 - V. et les Testaments, p.12-106 ; 2 - V. et le quattrocento : l'auteur donne surtout son avis sur des articles récents consacrés à V.).

Enfin, doit prochainement paraître le François Villon de M.P. Le Gentil, qui, sur bien des points, renouvellera notre lecture du poète (coll. Connaissance des Lettres, Hatier-Boivin).

V - ARTICLES -

A - Quelques uns, signés par de grands écrivains, nous présentent une image plus ou moins personnelle du poète.

Cl. MAROT : Prologue aux lecteurs.

(le premier lecteur intelligent de V.).

Th. GAUTIER : François Villon, dans La France littéraire, t.XI, 1834, p.39-75. Repris dans Les Grotesques, 1844, t.I, p.1-59.

(Rapproché de Byron, V. est rangé parmi les poètes "amusants ou singuliers", qui nous font connaître "une foule de petits usages et de façons d'être").

A. SUARES : François Villon, Paris, Cahiers de la Quinzaine, 25 Janvier 1914, p.106 et s. (Excellente étude d'une "conscience inquiète mais clairvoyante" qui avait la passion de la lucidité et de la liberté).

P. VALERY : Villon et Verlaine. Paris 1937. Repris dans la Pléiade, t.I, p.427-443. (Valéry reconnaît l'importance d'une étude biographique pour la connaissance d'un tel poète).

P. MAC ORLAN : François Villon, dans le Tableau de la littérature française, Paris, Gallimard, 1962, t.I.- De Rutebeuf à Descartes, p.164-172.

Il ne faut pas négliger les notices de :

L.FOULET dans La Littérature française de Bédier et Hazard(éd.refondue sous la direction de P.Martino), Paris, Larousse 1949, t.1, p.144-154.

P.LE GENTIL dans la Littérature française du moyen âge, Paris, Colin, 1963, p.185-9.

G.A.BRUNELLI dans le Dictionnaire des lettres françaises. Le Moyen Age, Paris, Fayard, 1964, p.742-746.

B - D'autres articles se sont fixé comme but d'éclairer certains vers du Testament et, par ce moyen, d'enrichir notre lecture de l'oeuvre. Nous nous bornons à citer les plus utiles.

L.FOULET :

- Notes sur le texte de Villon, Romania, t.XLII, 1913, p.490-516.
- Pour le commentaire de Villon : "La belle leçon aux enfants perdus", Romania, t.XLVI 1920, p.383-6.
- Notes sur le texte de Villon(Lais et Testament), ibidem, p.386-392.
- Pour le commentaire de Villon. Notes sur le vocabulaire. Romania, t.XLVII, 1921, p.580-8.
- Nouvelles notes sur le texte de Villon, Romania, t.LVI, 1930, p.389-410.
- Villon et Charles d'Orléans, dans : Medieval Studies in memory of Gertrude Schoepperle Loomis, Paris, Champion et New York, Columbia University Press, 1927, p.355-380.
- Villon et le duc de Bourbon, Mélanges de philologie et d'histoire offerts à M.A. Thomas, Paris, Champion, 1927, p.165-171.

E.GILSON :

- De la Bible à F.Villon, repris dans les Idées et les Lettres, Paris, Vrin, 1932, p.9-30 (Pour l'étude de la Ballade des Dames du temps jadis et du thème Ubi sunt).

M.ROQUES :

- "La vielle sous le banc", Romania, t.LVIII, 1932, p.83-5 (Expl. du v. 717).
- Fils d'ange. Glose au Testament de Villon. Dans Etudes de littérature française, Lille, Giard et Genève, Droz 1949, p.67-74.

L. SPITZER :

- Etude a-historique d'un texte : Ballade des Dames du temps jadis, Modern Language Quaterly, t.1, 1940, p.7-22.

F. LECOY :

- Langue et littérature du moyen âge : étude critique du Testament de Villon, dans l'Annuaire du Collège de France, année 48ème, 1948, p.178-180.
- Notes sur le texte ou l'interprétation de quelques vers du Testament de Villon, Romania, t.LXXX, 1959, p.493-514.

D. LEGGE :

- On Villon's Testament, CXXIII, Modern Language Review, t.XLIV, 1949, p.199-206.

V.L. SAULNIER :

- Proverbe et paradoxe du XVème au XVIème siècle, dans Pensée humaniste et tradition chrétienne aux XVème et XVIème siècles, Paris, Boivin 1950, p.87-104.

H. STEN :

- Pour l'interprétation de Villon, Romania, t.LXXI, 1950, p. 509-512 (Expl. des vers 157-8, 443-8, 941).

J. RYCHNER :

- Pour le Testament de Villon (Vers 553-555 et 685), Romania, t.LXXIV, 1953, p.383-389.

J. FOX :

- The date and composition of Villon's Testament, French Studies, VII, oct.1953, p.310-322.

Tr. TZARA :

- Note sur la ballade finale du Testament, Les Lettres françaises, 28 juin 1956.

R. HARDEN :

- Fr.Villon and his monetary bequests, Speculum, t.XXXIII, 1958, p. 345-350 (Bonne explication des allusions et des plaisanteries relatives aux monnaies du temps).

Ch. DOBZINSKI :

- Le Secret de Villon, Les Lettres françaises, 17-23 décembre 1959, p.1 et 4 (Exposé des découvertes et trouvailles de Tristan Tzara).

M. DUBOIS :

- Poitou et Poitevins (De Benoît à Villon), Romania, t.LXXX, 1959, p. 243-253 (Expl. des huitains CIII et CIV).

J. FRAPPIER :

- Pour le commentaire de Villon, Testament, v.751-2 : "Je les ayme tout d'ung tenant, Ainsi que fait Dieu le Lombart", Romania, t.LXXX, 1959, p.191-207 (Le Lombart est sujet de fait et représente le théologien Pierre Lombard).
- Contribution au commentaire de Villon, dans Studi in onore di Italo Siciliano, Firenze, L.S. Olschki, 1966, p.437-456 - Très bon commentaire :
 - 1°) - des huitains 5 et 6 avec, en particulier, l'élucidation des mots Picart, obstant que... ;
 - 2°) - de la Ballade pour Robert d'Estouteville, v.1378-1405 ;
 - 3°) - du v.1440 ;
 - 4°) - du huitain CLXXII, v.1836-1843 ;
 - 5°) - de l'Épître à ses amis.

R.L. WAGNER :

- Villon, le Testament (Commentaire aux vers 157-158) dans : Fin du Moyen Age et Renaissance, Mélanges offerts à Robert Guiette, Anvers, de Nederlandsche Boekhandel, 1961, p.165-176.(Excellente étude de l'épisode d'Alexandre et de Diomédès, avec une interprétation nouvelle et convaincante du vers 157 : Onc puis ne mesdit).

F. DESONAY :

- L'Art de la caricature dans le Testament de Villon, ibidem, p.151-164.

J. DUFOURNET :

- Villon et R. d'Estouteville, Romania, t.LXXXV 1964, p.342-354 (Quelques remarques sur la ballade à R. d'Estouteville, sur le meurtre de Sermoise, sur le h.88).
- Adam de la Halle et le Jeu de la Feuillée, § III, Adam de la Halle et Villon, Romania, t.LXXXVI, 1965, p.214-230.
- Deux exemples de la méchanceté raffinée de Villon, Romania, t.LXXXVI, 1965, p.375-386 (I. Villon et Ythier Marchant ; II. Villon et Jacques Raguier).
- Sur quelques vers du Testament de Villon, Le Moyen Age, 1966, p.107-128 (Expl. des vers 998-1005 ; 1078-1085 ; 1194-1195 ; 1210-1213 ; 1457-1464).

VI - Pour situer Villon dans son temps, on pourra lire :

J. HUIZINGA : Le déclin du Moyen Age, traduit du hollandais par J. Bastin, Paris, Payot, 1948.

P. CHAMPION : Histoire poétique du XVème siècle, 2 vol., Paris, Champion 1923.

S. CIGADA : L'opera poetica di Charles d'Orléans, Milano, Società editrice Vita e Pensiero, 1960.

D. POIRION : Le prince et le poète... Paris, P.U.F., Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Grenoble, 1965.

VII - DISQUES -

Très nombreux. Nous semblent les meilleurs ceux de Serge Reggiani (33 t 1/3, coll. Ecrivains d'hier et d'aujourd'hui, disques Véga, éd. Seghers) et d'Alain Cuny (2 disques 45 tours, coll. Logos, au Club français du disque).

TABLE des MATIERES

	<u>Pages</u>
Introduction : Les difficultés du <u>Testament</u> _____	2
I - Les trois noms de Villon et ses deux lettres de rémission _____	10
II - La composition et le dessein du <u>Testament</u> _____	21
III - Les deux amours de Villon _____	43
IV - Sur la genèse et l'interprétation du huitain XCVII —	80
V - Villon et Jean Laurens (explication du huitain CXXIV)	88
VI - Villon et Jean Cotart _____	94
VII - Villon et le <u>jeune</u> Merle (explication du huitain CXXVI) _____	104
VIII - Jean de La Garde (explication du huitain CXXXVII) —	109
IX - Villon et les frères Perdrier (explication des huitains CXL et CXLI) _____	114
X - Une nouvelle attaque contre Thibaud d'Aussigny (explication du huitain CLI) _____	123
XI - Esquisse bibliographique _____	130

